

***Habiter,  
la nouvelle résistance***

Groupe de suivi:

Directeur pédagogique, Dieter Dietz

Directeur d'énoncé théorique, Luca Pattaroni

Maître EPFL, Thierry Buache

# **Plan de l'énoncé théorique**

<b>Livre I - Prisonnier Volontaire</b>	4
<b>Livre II - Le non projet ou le grand détournement</b>	40
<b>Livre III - Notice de démontage</b>	92
<b>Bibilographie</b>	115

# **Livre I - Prisonnier volontaire**

## **Sommaire**

Abstract	5
Introduction	7
L'esprit de la ville	10
Le nouvel esprit de la ville	12
La forme de la ville	17
Le fonctionnalisme de l'aliénation	20
Le droit à la ville, et maintenant?	24
L'urbanisme du capitale	30
La ville garantie - Vers une normalisation fonctionnelle	34
Conclusion	37

## Abstract

Qu'est-ce que la ville et qui l'a construite ? est-ce l'espace du citoyen où l'espace de production, est-ce un dessin administratif posé sur le papier par les architectes et urbanistes où une accumulation d'histoire de vie et de moments d'action ? peut-être devons nous choisir quelle ville nous voulons. Si Guy débord nous proposait au début des années 60 d'analyser notre espace de vie comme une société du spectacle, "à mesure que la nécessité se trouve socialement rêvée, le rêve devient nécessaire".<sup>1</sup> Il nous semble intéressant, à l'ère de la digitalisation de questionner notre rapport à cette société du rêve à ce monde où l'absence de matérialisation peut parfois faire penser que le vrai n'être autre qu'un moment du faux. Ainsi nous devons nous poser à nouveau des questions simples, et si spectacle lias alors demandons-nous dans quel théâtre jouons-nous ? à quelle pièce participons-nous ? quel rôle souhaitons-nous prendre ? Puisque, si l'on en croit la pensée d'Henri Lefebvre, il faut prendre, se lever et par l'action, le jeu, redéfinir la ville comme œuvre.

Avant de parler de principe de mise en œuvre dans le domaine de l'architecture, de bâti, de concepts urbains, nous devons nous attarder à comprendre la cité autant par-là philologie que la philosophie. Nous questionnons la ville à la fois comme lieu de rationalisation de la pensée commune et comme l'espace chaotique de l'expression poétique de l'impermanence de l'homme. Il faut chercher à déconstruire le modèle de la ville , pour en exprimer le somptueux désordre créateur, qui, pendant des siècles, a été l'expression formalisée de la démocratie ou des structures sociales. Les principes capitalistes internationalisés , de la main invisible d'Adam Smith, au phénomène de normalisation ne sont en aucun cas des vecteurs d'équité ou de développements sociaux. Ils sont au contraire des moyens de mise en cage de la voie politique de la cité . les villes se ressemblent elles n'ont jamais été aussi connectées nous sommes aujourd'hui dans ce que l'on pourrait appeler une

---

1 Debord, Guy. La société du spectacle. Collection Folio 2788. Paris: Gallimard, 1996.

ville mondiale où continue pourtant il semble que nous n'ayons jamais été plus déconnecté de notre espace de vie . nous sommes aujourd'hui des prisonniers volontaires d'une image de la cité qu'on appelle la ville.

C'est pourquoi, en cherchant à comprendre les comportements urbains, nous pourrions chercher à définir, un moyen d'échapper, au attitudes du xxième siècle, à ce que Lucien Kroll définit comme "des pouvoirs inévitables, semi-divins, mais laïcisés, à leur centralité anxieusement autoritaire et stérilisante."<sup>2</sup>

Si un fait urbain est une expression politique <sup>3</sup> il en est tout autant a fait de forme, composé d'éléments. En tant qu'architecte, nous chercherons à comprendre quels outils nous pouvons mettre en œuvre pour considérer et déconstruire une vision du projet architectural. Quelle pratique soit-on nous mettre en œuvre pour échapper à cette étouffement , pour reconquérir la vicinitude et les espaces communs, diversifier et complexe, riche et argumentée.

Enfin il semble que l'architecte a longtemps été le faiseur de monuments, de l'administratif et que la cité elle, était plutôt le fait d'action pragmatique, de réponse climatiques et culturelle à des cultures de l'habitat<sup>4</sup>. Alors, nous chercherons à rendre compte, dans une troisième partiedu rôle du citoyen, son pouvoir d'action et l'empreinte qu'il peut apposer sur l'espace qu'il vit, lui proposer une notice de démontage, un moyen de donner à l'usager son rôle. Déconstruire le rôle du citoyen nous permettra , il faut l'espérer, de redéfinir la ville comme un acte politique qui dans nos sociétés démocratiques, devrait pouvoir s'appliquer, par l'exercice de son pouvoir souverain. Nous chercherons donc durant les pages qui suivront à comprendre ce qu'est la ville contemporaine, quel est le rôle de l'architecte pour comprendre de quelles manières, nous pouvons transformer notre façon de faire la ville.

---

2 L.Kroll tout est paysage, p.63

3 Une formalisation par un acte de la volonté d'un habitant.

4 Bernard Rudofsky, Architecture without architects: a short introduction to non-pedigreed architecture, University of New Mexico Press, 1987.

## Introduction

*“Il faut qu’il y ait un grand malaise dans la ville contemporaine pour qu’à la moindre occasion, chacun aspire à s’en séparer, pour qu’elle ne soit plus que le lieu où l’on travaille, le lieu où l’on paie sa dette à la société, et non plus l’endroit où l’on s’épanouit dans une vie collective dont on se sentait si inséparable que l’on préférerait périr dans les ruines de sa pourpre ville plutôt que de la fuir”.<sup>5</sup>*

Dans les premières villes, la fonction principale était de servir de centre de gouvernement et d’administration . ces villes anciennes étaient souvent construites autour d’un palais central ou d’un temple, entouré de murs pour se protéger contre les envahisseurs. Au fur et à mesure que les sociétés se développaient et devenaient plus complexes, les villes ont commencé à assumer des fonctions supplémentaires telles que le commerce, la production les échanges culturels ou non . au fur et à mesure que les villes grandissaient en taille et en importance, elles ont également commencé à changer en termes de dispositions physiques et d’infrastructures. Le développement du système de grille, qui divisait les villes en blocs et en rue, a permis à une circulation plus efficace des personnes et des marchandises dans les villes. L’introduction des transports en commun, tels que les chevaux plus tard les tramways et éventuellement les automobiles, a également contribué à faciliter la croissance des villes en facilitant les déplacements des personnes. La révolution industrielle du dix-huitième et dix-neuvième a eu un impact significatif sur l’évolution de la ville. L’essor des usines et le besoin d’une main-d’œuvre nombreuse est concentrée ont entraîné la croissance de zones urbaines . cette croissance s’est accompagnée de changements sociaux et économiques, dont la montée de la classe moyenne et la croissance des banlieues. La ville contemporaine souffre le traumatisme dû à transformation précipité l’industrialisation est le commencement. Reconstruction d’après-guerre, qui ont servi d’expérimentation moderne, les grands principes hy-

giénistes, le développement des outils de communication qui vont amener à une internationalisation de l'image de la ville ont poussé à créer des outils de normalisation, repoussant rituels et culture dans leur retranchement. Tous ces éléments sont autant de progrès ou de bouleversements qui ont transformé à une vitesse folle nos espaces de vie et notre culture de l'habitat.

Le sujet de la ville contemporaine englobe tout un éventail de questions et de préoccupations liées à la manière dont les villes sont façonnées habitées par les personnes qui y vivent. En questionnant la ville, son histoire et son présent nous entrons d'exprimer les différentes facettes de la cité. Déconstruire l'image de la ville, c'est confronter la relation entre le bâti et les personnes qui y vivent. On pourrait penser que les villes sont façonnées par leurs habitants et reflètent leurs besoins, les valeurs et les aspirations des personnes qui séjournent mais le citoyen est-il réellement acteur de cet espace ? La ville aujourd'hui peut être considérée comme une cité ? si on s'en tient à la première définition du Larousse, "la ville est une agglomération relativement importante et dont les habitants ont des activités professionnelles diversifiées. (Sur le plan statistique, une ville compte au moins 2000 habitants agglomérés.)" la ville semble alors être un lieu dans lequel se regroupe des activités de production, elle a été redéfinie dans le langage courant pour y retirer toute forme de symbolisme, de caractères engageants, pour être caractérisée administrativement, c'est la ville gouvernée.

Il semblerait donc que dans la mémoire collective contemporaine, notre espace de vie ne soit plus tellement une extension de notre pouvoir de décision. Nous regardons notre espace d'expression, disparaître sous des formes de capitalisation et de normalisation qui engendre un certain type d'inclusion et d'exclusion et soulève une réflexion profonde sur la diversité et la justice sociale. Ces thématiques font référence à la manière dont différents groupes de personnes sont inclus ou exclus de certaines zones où activités au sein de la ville et la manière dont ces dynamiques affectent le caractère général et la direction de la ville. Il est essentiel de questionner notre droit de cité, comment l'espace urbain peut être redéfini par un groupe d'habitants libres constituant une société politique in-



dépendante, ayant son gouvernement, ses lois, ses religions et ses mœurs propres, un lieu d'échange et de débats, de désaccords et de discussions, de construction de soi et du communs.

Dans ce livre, nous chercherons donc à comprendre quelle ville nous habitons et s'il y a un modèle de ville internationale afin de comprendre la vision et les enjeux de notre façon contemporaine d'habiter. Comprendre, comment, notamment à travers l'analyse de Michel Ragon les pratiques croyances et valeurs partagées d'un groupe de personnes et les significations et associations que les gens attachent à certains objets, lieux où rituels. Comprendre comment ils ont mené à une culture de l'habiter, et mettent en terre la culture et le symbolisme comme fondation du caractère et de l'orientation de la ville. Nous mettrons en avant de quelle manière les villes sont façonnées et reflètent les structures économiques, politiques et sociales des sociétés dans lesquelles elles sont situées. Nous chercherons enfin à comprendre quel a été l'évolution des villes face au processus de mondialisation, de standardisation. Chacun projette des expériences et des perspectives différentes sur la ville cherchant sans doute à façonner à leur image la manière dont la ville est perçue et comprise.

S'il est admis que la ville est bien un lieu d'évolution permanent, pour comprendre le processus contemporain, il est important même si ce n'est qu'en effleurant la question de comprendre les origines des villes de la sédentarisation et de la mise en commun d'une plusieurs familles où populations en un groupe construit. Cela signifie comprendre ce qui compose la ville. C'est pourquoi nous commencerons par un bref retour à l'origine de la ville, en essayant de montrer ce que l'on pourrait appeler «l'esprit de la ville» et son évolution, nous chercherons à comprendre la portée symbolique et culturelle de la cité. Il semble que cette question du symbole et de la culture se définissent par une forme matérielle, chercherons donc, dans un deuxième temps à analyser la portée de cette dernière et ses transformations afin de comprendre comment notre cité politique, a pu se transformer dans un temps très court en un espace de capitalisation qui amènera dans les années 60, avec les mouvements de contre-culture, du punk à la Beat génération

en passant par les situationnistes, au dessein, d'une cité nouvelle. Henri Lefèvre matérialise cette pensée dans ce qu'il nommera «*le droit à la ville*», Que nous chercherons brièvement à développer ici comme première réponse et premiers outils contre la standardisation de l'espace de la cité.

## ***L'esprit de la ville***

*“La ville, dès qu'elle apparaît, s'affirme comme monument et plus précisément comme monument résumant l'univers, comme étant l'oeuvre des hommes qui est aussi la demeure des dieux, comme le coeur d'un espace politique dont elle est l'expression, l'image, mais aussi l'instrument”<sup>6</sup>*

Comme le montre Samuel N Kramer dans L'Histoire commence à Sumer, et le rappelle Marcel Hénaff, la ville prend sa source dans un symbolisme religieux, du culte, lié aux divinités céleste tel que le ciel, la lumière, l'eau. Ainsi pour l'auteur, si “bâtir la ville, c'est faire le monde”, cette dernière est l'image du monde et représente à elle seule, une œuvre totale, un monument. Elle est un ouvrage architecture et édiflée pour transmettre à la postérité, une culture et des rituels. Ainsi, Michel ragon nous montre comment par la transformation du rite apparaît en Grèce, “*la ville faite pour les hommes ordinaires*”. “Voilà que l'homme s'identifie à Dieu, humanise Dieu. Et, par la même, humanise la ville.”<sup>7</sup> Avant de se construire la ville grecque est définie par sa cité que l'auteur exprimé comme : “*l'association de familles et de tribus réunis par un lien religieux*”. Si la ville est le lien avec le ciel et Dieu, elle est d'abord le résultat d'un accord entre ces différentes familles la fondation d'un acte politique, défini par la cité, qui sera le lieu de mise en place de l'acte religieux qu'est

---

6 Marcel Hénaff, la ville qui vient, p32

7 Michel Ragon, La ville du citoyen, L'homme et les villes.

la ville grecque. En évoquant Moses Finley<sup>8</sup> Michel Hénaff montre que la ville est finalement aux hommes, ce que le monde est aux individus, c'est-à-dire, son lieu de vie, d'expression, de représentation, de culte.

On pourrait alors discuter de l'importance de ces mots dans notre société contemporaine, si la ville est le lieu de croyances et le résultat matériel d'un acte de politique, ne devrions-nous pas redéfinir nos villes comme citées plutôt que des lieux de culte, dogmes ou toute autre espérance.<sup>9</sup> On pourrait alors discuter de l'importance de ces mots dans notre société contemporaine, si la ville est le lieu de croyances et le résultat matériel d'un acte de politique, ne devrions-nous pas redéfinir nos villes comme citées plutôt que des lieux de culte, dogmes ou toute autre espérance.

On comprend donc comme le défendait Henri Lefebvre que la ville de la société pré-industrielle était définie par des questions de pratiques sociales et sa dénomination est la cité. S'il voit la ville comme une œuvre, c'est justement parce qu'elle est le résultat de processus itératif de mise en œuvre de l'habitant et de l'habitation pour lui-même et dans toutes ses dimensions qu'elles soient symboliques ou matérielles.<sup>10</sup>

La ville de fondation est donc la composition d'un espace symbo-

---

8 (L'économie antique, Paris, Minuit, 1975, p.166)" la définition esthétique et architecturale de la cité constituait le raccourci d'une définition sociale et politique: une authentique "cité" était un centre politique et culturel, un endroit où ceux qui étaient biennés ou cultivés pouvaient mener une existence civilisée", Marcel Hénaff, la ville qui vient

9 De fait, dans la suite de cet écrit, nous ferons une différenciation lorsque nous parlerons entre la ville et la cité. La ville pourra alors être perçu comme le dessein des enjeux administratifs et attractifs de l'espace urbain, alors que la cité définit le l'espace comme œuvre humaine et politique.

10 "S'il y a production de la ville, et des rapports sociaux dans la ville, c'est une production et reproduction des êtres humains par des êtres humains, plus qu'une production d'objet" Lefebvre, Henri, Le droit à la ville.

lique original et d'une communauté qui s'y regroupe. Entre culture, symbolisme, économie et gouvernance, elles ont le potentiel d'être à la fois créatives et destructrices et peuvent donc favoriser où entraver le développement des personnes qui y vivent. La cité est donc la matérialisation physique d'une projection symbolique et social. Bien qu'en se transformant, la ville de fondation pareille à un palimpseste se modèle et se remodèle de façon itérative et dans un processus long. cependant, l'avènement de la ville réseau moderne et de l'industrialisation ont mené, plusieurs fois et même encore à des changements radicaux et les transformations majeures au cœur des villes. En nous attardant sur le Paris du second empire, et les grands travaux haussmanniens nous chercherons à définir comment le capital a pu devenir depuis la révolution industrielle, le nouvel esprit de la ville. Le nouveau culte créateur est mortifère en devenant à la fois l'apanage du pouvoir symbolique et de l'acte politique.

### ***Le nouvel esprit de la ville***

Nous sommes aujourd'hui tombés dans une nouvelle dimension de la ville, héritage de la culture de masse, de l'internationalisation ou de la globalisation de nos cultures par-là digitalisation qui nous pousse à nous confronter à un mode de vie commun. On peut la considérer comme un archipel ouvert, une ville en grappe. On ne peut comprendre complètement ce nouveau type d'espace urbain de ce que Michel Hénaff appelle "*la ville réseau*"<sup>11</sup>, qu'en comprenant l'importance de la ville machine dans la transformation de nos modes de vie. Si ces 3 types de villes ne peuvent être perçues simultanément dans l'histoire de la ville, il est nécessaire de comprendre leur imbrication et interactions pour comprendre ce qui construit la ville d'aujourd'hui.

---

11 Marcel Hénaff, *Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau*, Conférence 2022

Cette ville du réseau contemporain n'est pas si nouvelle, si bien qu'elle se présente sous une forme complètement différente, "*Pendant trois siècles, le monde occidental ne connaîtra plus de guerre. Si bien que les villes détruisent leurs murailles protectrices et qu'un urbanisme "ouvert" se développe*"<sup>12</sup>. La ville romaine de par son centralisme est alors le premier exemple de la ville internationale, puisque même le mode de vie s'exporte dans l'empire. L'architecture devient un instrument de l'ordre impérial. Ainsi, si Michel Ragon fait le lien entre l'impact du mouvement moderne sur les villes contemporaines et le développement des villes romaines dans l'Antiquité, c'est également un nouveau mode de vie qui s'installe sous les traits de société de consommation ( jeu, cirque, bain) sur densité, Sur contrôle et sur consommation qui entraînera sa chute.<sup>13</sup> L'auteur nous invite donc à nous questionner sur les similitudes entre la ville romaine et notre société moderne.

Cette dernière c'est profondément transformé à l'avènement de la société industrielle. La ville devient une marchandise comme une autre, c'est le développement des gares, de la bourse, des grands magasins. On y voit de grandes transformations d'organisation au cœur des villes. *La cité carbonifère*<sup>14</sup> pousse en Europe, une réorganisation géographique de la ville. Cet concentration géographique et sociale de surproduit, ils sont le début du capitalisme que l'on connaît, la quête de plus-values se met en marche au cœur des villes et l'urbanisation commence à dépendre du surproduit. C'est comme l'explique Michel Ragon, à partir de la troisième République en France de la révolution industrielle est accomplie et que la bourgeoisie acquiert la quasi-totalité des pouvoirs. C'est le début de ce que Marcel Hénaff nomme comme la "*ville machine*"<sup>15</sup>. C'est la ville de l'homme d'affaires dans laquelle de nouveaux dispositifs techniques se mettent en place . cette à cette période que s'ancre un lien entre le développement du capitalisme et l'urbanisation où l'on

---

12 Michel Ragon, l'homme et les villes, p.89

13 Ibid

14 Michel Ragon, l'homme et les villes, p.210

15 Marcel Hénaff, La ville qui vient, p.80

voit apparaître notamment l'urbanisme en bloc aux États-Unis sous l'égide de l'outil de la parcellisation et de la rationalité scientifique (ville de Washington DC dessinée par Lenfant)<sup>16</sup>. En Europe, les villes ne sont pour la plupart pas de villes nouvelles. Cela implique qu'elle se retrouve subordonnée aux besoins de l'industrialisation, elle devient une marchandise qui, comme les phénomènes d'industrialisation, doit être optimisé dans son organisation. C'est le début des phénomènes de ségrégation des lieux de travail habitat à l'instar de Paris<sup>17</sup>. Si bien que si aujourd'hui les quartiers riches sont à l'ouest de la ville, c'est d'une part que l'urbanisation de cette partie de la ville n'avait pas encore été trop importante et permettait la construction de nouveaux logements luxueux. Et d'autre part, à Paris, la bise souffle principalement de l'ouest vers l'est les quartiers de l'ouest étaient par conséquent les moins exposés aux fumées des industries (tanneries, fonderies, etc.) et services de l'époque comme les gares. Cette anecdote nous montre à la fois la séparation de classes qui se dessinent au moment de l'industrialisation dans l'espace urbain et l'influence des nouveaux investisseurs de l'industrie sur l'espace de la ville. On retrouve finalement à cette époque, l'essence de ce qu'est la forme capitalisée de la ville.

Les projets de transformation urbains entrepris par Haussmann à Paris au XIXe siècle ont eu un impact significatif sur la structure sociale de la ville et de ses habitants. Les plans ambitieux d'Haussmann pour la modernisation et l'expansion de la ville et, sous couvert de raisons hygiénistes comprenait la construction de nouveaux boulevards et rues d'ailleurs ainsi que le développement de nouveaux parcs et institutions culturelles. Si ces projets ont eu un certain nombre d'effets positifs, ils sont la mise en œuvre moderne de la ville de la gouvernance et du contrôle de la population par la forme urbaine. Ces transformations ont impacté durablement le tissu social<sup>18</sup> de la ville en mettant en place à la fois un nouveau type de ré-

---

16 Marcel Hénaff, *Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau*, Conférence 2022

17 Huriot, Jean-Marie. « Haussmann, de la modernité à la révolution ». *Métropolitiques*, 15 février 2013

18 Huriot, Jean-Marie. « Haussmann, de la modernité à la révolution ». *Métropolitiques*, 15 février 2013

seau et un nouveau type d'habitat. C'est un des premiers exemples en Europe de la définition de la ville par le capitalisme<sup>19</sup>. Sont alors développées des nouveaux outils de crédit immobilier et crédits immobiliers qui se transformeront dans la société contemporaine comme un des outils principaux de spéculation urbaine. C'est à ce moment-là que Paris devient une "ville lumière", un grand centre de consommation cosmopolite, du tourisme et du plaisir, d'exposition universelle, il faut montrer au monde et surtout à Londres que Paris est devenue la Rome moderne, ville du loisir et de l'opulence. Tout comme la Rome antique, c'est son esprit hyper spéculatif qui entraînera sa chute avec l'effondrement de son système financier à crédit sur lequel il reposait.<sup>20</sup>

Si comme nous l'avons montré plus tôt <sup>21</sup>, la ville est le lieu de construction de l'individu par et pour lui, cette création de nouvelles formes urbaines, hygiénistes, écartée de tout fondement est à la source de grandes inégalités et impacts sociaux, du déplacement de nombreux habitants pauvres et ouvriers de démolition de nombreux quartiers notamment dans le centre-ville qui mène pour ces résidents contraints de quitter leur quartier à une perte d'identité communautaire et culturelle.<sup>22</sup> Le projet de Haussmann était donc en Europe une des premières transformations de grande échelle d'une ville par sa forme, en employant des combinaisons de fonds publics de la vente de terrains appartenant à la ville à des promoteurs privés. Cela a conduit à une augmentation de la valeur

---

19 "Haussmann savait très bien que sa mission était de contribuer à résoudre par le biais de l'urbanisation le problème des surplus de capital et de travail" David Harvey, le capitalisme contre le droit à la ville p13

20 David Harvey. 2012. Paris, capitale de la modernité, Paris : Les Prairies ordinaires.

21 «La tentative la plus constante, et dans l'ensemble la plus réussite, faite par l'homme pour refaire le monde dans lequel il vit conformément à son désir le plus cher. Mais, si la ville est le monde que l'homme à crée, elle est aussi le monde dans lequel il est dorénavant condamné à vivre. Ainsi, indirectement, et sans percevoir clairement la nature de son entreprise, en faisant la ville, l'homme s'est refait lui-même.» Robert E Park; On Social Control and Collective Behavior, Chicago, Chicago University Press, p. 3

22 Huriot, Jean-Marie. « Haussmann, de la modernité à la révolution ». Métropolitiques, 15 février 2013

des propriétés, qui a profité aux riches n'a exercé une pression sur les résidents les plus pauvres qui n'étaient pas en mesure de payer les prix plus élevés.<sup>23</sup>

Du fait de cette hausse spéculative, on entrevoit les moyens que Haussmann et le second empire mettent en place pour maîtriser l'espace urbain et indirectement contrôler les phénomènes de reproduction sociale. Cet éclatement de la ville mènera directement à la création de zones plus pauvres en périphérie qui comme on le signifiait plutôt, garderont encore aujourd'hui leur connotation de quartiers ouvriers ou pauvres. C'est finalement comme l'explique Jean-Marie Huriot dans son analyse de Paris, capitale de la modernité : "tous ces éléments sont les ferments du soulèvement des communards dont l'échec dramatique en juin 1871 provient certainement du caractère prématuré de cette révolution et d'une organisation des travailleurs encore trop précaires face aux forces réactionnaires". Cette matérialisation d'une utopie de la modernité non concertée à imposer de nouveaux modes de vie et de nouvelles instances d'intégration sociale forcées. Elle forme donc en son sein l'objet de ce qui sera sa chute. La modernité devient finalement un dessin concret d'une création destructrice.<sup>24</sup>

C'est à cela que répond au Camille le site dans *«l'art de bâtir les villes»* pour s'opposer à la création du ring de Vienne. Il se retrouve dans le mouvement culturaliste et met l'accent sur l'importance de la culture dans la formation du caractère et de l'identité des villes. L'étude muralistes pensent que les villes sont plus que de simples espaces fonctionnels pour vivre et travailler<sup>25</sup> ils sont aussi le produit des pratiques culturelles et sociales des personnes qui les ha-

---

23 David Harvey. 2012. Paris, capitale de la modernité, Paris : Les Prairies ordinaires.

24 « Si le terme modernité a un sens, c'est précisément parce qu'il signale des périodes de destruction créatrice » David Harvey. 2012. Paris, capitale de la modernité, p.21

25 Stein, Véronique, La reconquête du centre-ville : du patrimoine à l'espace public, Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, Genève, février 2003



bitent. Les villes doivent être considérées comme l'expression de la culture des personnes qui y habitent. Elles doivent donc être planifiées et développées d'une manière qui reflète et soutient cette culture.

Cette approche culturelle de la planification et du développement urbain est, pour l'auteur<sup>26</sup>, un moyen de montrer de quelle manière les villes peuvent devenir plus dynamiques, diversifier et vivables. Si bien qu'il met l'accent sur la formalisation de la pensée de la ville par la séquence urbaine et l'importance de la forme de la ville. Il cherche alors à expliquer pourquoi cette approche peut aider les villes à favoriser un sentiment de communautés et d'appartenance parmi leurs résidents.

## ***La forme de la ville***

*“Le Paris où nous marchons  
n'est pas celui où nous marchâmes  
et nous avançons sans flamme  
vers celui que nous laisserons”<sup>27</sup>*

Nous pourrions définir l'espace urbain par ses critères géographiques socio-économiques ou politiques il n'en reste pas moins que la ville, due à son histoire et son contexte se garantit d'une certaine forme d'autonomie. Elle ne peut donc pas s'expliquer ni simplement par l'ensemble de ses fonctions ni simplement par sa forme construite.<sup>28</sup> Nous sommes tous les héritiers d'une culture de l'habitat qui est propre à un contexte, que l'on tend, d'après Jacques Lucan, sans doute à reproduire, hé par faciliter parfois mais pas seulement<sup>29</sup>. Il est clair que la ville est un héritage de ce

26 Camillo Sitte, Daniel Wiczorek, et Françoise Choay, *L'art de bâtir les villes: l'urbanisme selon ses fondements artistiques*, s 324 (Paris: Éd. du Seuil, 1996).

27 *Jacques Roubaud “Paris”*

28 Marcel Hénaff, *Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau*, Conférence 2022

29 Lucan, Jacques. *Habiter: ville et architecture*. Architecture. Lausanne:

fait qu'elles viennent d'un plan carré, de villes remparts, de topographie, la ville se définit par une forme. Et cette forme urbaine a une certaine autonomie vis-à-vis de ses fonctions notamment par ses valeurs culturelles, elle évolue dans le temps selon des critères qui lui sont propres. Elle est donc pas simplement le fruit de son économie ou de l'accroissement de sa population. Si nous donnons l'exemple d'une ville européenne dont la ville s'étend à partir du noyau, chaque extension si elle n'est pas un geste radical qui propose un dessin complètement différent de l'organisation de la ville cette dernière partira d'une forme héritée<sup>30</sup>. Cette forme est alors directement liée à la spécificité de chacun de ces lieux et porte en son sein, une infinité de variantes d'interprétation de cette morphologie en extension. Il semble donc nécessaire de lire le plan d'une ville pour en comprendre le sens. Si l'extension prend ses marques sur un contexte existant elle mettra d'autant plus en avant l'importance de la forme de l'espace urbain. Cette extension du lieu construit se définit par un processus temporel de transformation<sup>31</sup>.

La ville n'est donc pas simplement de l'espace, elle est aussi du temps. Cette dimension bien souvent délaissée, est pourtant tout aussi importante que l'espace lui-même puisqu'il est l'empreinte de la construction et l'appropriation culturelle d'une population à un lieu. Comme le montre le dessin "*Modo di cavare una colonna dalla viva roccia*" de Taccola (*Liber tertius de Ingeis, 1431*), l'espace urbain, comme cette colonne extraite de la roche prend forme par la masse. Lui aussi laissé une trace inscrite dans la Pierre d'où il a été extrait. Il a une source, une matière première, une forme extraite. On symbolise par cette dernière, la forme matérielle de la ville comme sa forme symbolique. La ville peut alors être comprise comme un témoignage direct des phases par lesquelles elle a passé. Ce palimpseste physique ne se trouve pas simplement dans les monuments, ils sont de toutes parts, Dans les organisations générales de la ville, dans le dessin d'une rue, d'une place, d'une promenade.

---

EPFL press, 2021.

30 « Habiter », par Jacques Lucan, Conférence Cité de l'architecture, 11.22.2021

31 « Habiter », par Jacques Lucan, Conférence Cité de l'architecture, 11.22.2021

Ils ne sont pas forcément clairs puisqu'ils ont souvent été modifiés et, parfois recouverts et donc impossible à observer directement, il n'en reste pas moi des éléments formateurs de la physionomie et du caractère de la ville. Ainsi que chacun des âges qui se sont succédés a dû se plier dans la réalisation de leurs desseins de la cité, à modifier pour répondre à leurs besoins à ceux qui existaient avant lui. *“ce qui paraît inconscient, non défini, parfois hasardeux, se transforme alors en une œuvre surgissant du passé dont la valeur a été méditée en son temps.”*<sup>32</sup>

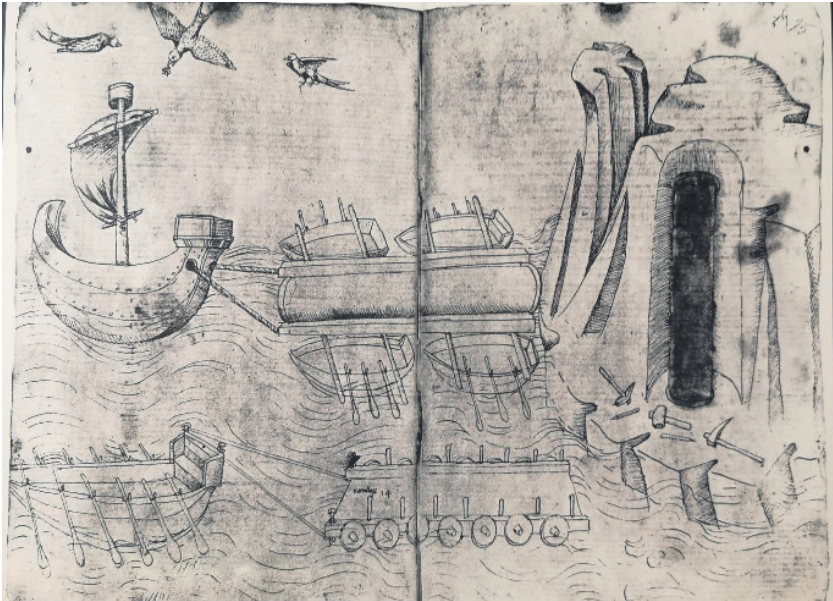
La ville est donc à la fois une formalisation matérielle et immatérielle d'une évolution à la fois philosophique, culturelle et physiologique. C'est un procédé itératif qui inscrit l'espace urbain à la fois comme un résultat et un processus continu. Il est en ce sens une hétérotopie puisqu'il est un lieu concret défini par une localisation physique, dans laquelle est mise en scène la vie de la cité et au sein de laquelle se projette un imaginaire des possibles. Ainsi ce que l'on nomme ville (espace de production) où citée (espace politique) ne se définit pas simplement dans la pierre à l'instar des villes nomades, elle est la représentation physique de partage de cultures, de faits de société, d'échanges de savoirs et de savoir-faire de biens et cetera. Elle est finalement le cadre de construction d'un mode de vie.

En ce sens, pendant des siècles en Europe les remparts ont été là matérialisation d'une cosmogonie ou de croyances et par extension de protection à l'encontre du profane. Et aujourd'hui alors que les remparts sont tombés, il semble que le mal se soit immiscé dans chaque interstice de la ville. Si comme le décrit Patrick Geddes, *« La perception de la naissance et de la transformation d'une ville incarnée des macro-processus biologiques et sociologiques inhérents à toute société humaine. »*, on peut se demander pourquoi inventer où réinventer la ville ? Ce serait un non-sens total de faire table rasée la ville ne résulte pas d'un processus d'invention, d'une proposition hors contexte ou d'une architecture désengagée<sup>33</sup>. Ces dernières ne

32 Marcel Hénaff, *Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau*, Conférence 2022

33 Ode au pouvoir et à la beauté de l'architecture, « abri pour nos corps,

pourront avoir comme ambition que de réitérer les problèmes des grands ensembles sur la ville. Voilà ce contre quoi le droit à la ville cherche à lutter, une ville standardisée, de l'invention, mais avant tout aseptisé et coupé de son histoire. C'est pourquoi nous chercherons maintenant à comprendre l'impact du mouvement moderne et du fonctionnalisme sur le développement des villes contemporaines.



*Modo di cavare una colonna dalla viva roccia" de Taccola (Liber tertius de Ingeis, 1431)*

## ***Le fonctionnalisme de l'aliénation***

Le mouvement moderne à émergé au début du XXe siècle et a été influencé par un certain nombre de facteurs notamment le progrès de la technologie les changements des conditions sociales et

---

lumière pour nos esprits ». Une architecture sortie de tout contexte, pour l'objet, sans questionnement sur les personnes qui contruisent le paysage bâtis, les habitant. Pensée anthropocentré d'une conception architecturale.»

économiques et les expériences de la Première Guerre mondiale. Fonctionnalités, simplicité et utilisation de nouveaux matériaux et technologies, il a cherché à créer des bâtiments et des villes fonctionnelles et efficaces<sup>34</sup>

Si nous avons montré précédemment l'impact des travaux du baron Haussmann à Paris, il est intéressant pour commencer cette approche de dresser un parallèle entre la vision du mouvement moderne de l'urbanisme et les grandes œuvres de Georges-Eugène Haussmann. Les deux mouvements étaient influencés par une croyance en l'importance de créer des villes fonctionnelles, efficaces et d'elles. Chacun porte un regard particulier à l'importance de la mise en place d'un nouveau réseau, avec l'utilisation des grands boulevards et des espaces publics formels. Ces boulevards qui ont été inspirés par les grands boulevards de Rome est un élément clé de la vision du fonctionnaire. De la même manière le mouvement moderne a également mis l'accent sur l'utilisation de ces grands boulevards et de ces espaces publics pour créer un type de ville plus fonctionnel, efficace, semblable un mode de production contemporain. Chacun de ces regards à l'intérêt de mettre en avant l'importance du réseau dans le développement urbain contemporain ou celui de surproduit. On voit effectivement apparaître une accélération de l'accès à la consommation du développement du pouvoir d'achat (pour une partie de la population en tout cas) et des flux (humains et de marchandises)<sup>35</sup>. Ce réseau est l'un des outils les plus importants du nouveau dessin des villes. Il se met en place soit au cœur d'une ville nouvelle, on pense alors notamment à capitale du Brésil conçu autour d'un réseau de larges boulevards qui de le servir d'épines dorsales à la ville et fournit un centre d'intérêt pour la vie citoyenne nous vous proposons dans des villes de fondation ce que Haussmann a déjà mis en place dans une certaine mesure à Paris, la "Tabula Rasa".

S'il était alors avec le petit recul que l'on avait, déjà difficile de garantir au mouvement moderne un futur joyeux, il n'en est pas

---

34 Michel Ragon, *l'homme et les villes*, p.231

35 David Harvey. 2012. *Paris, capitale de la modernité*, Paris : Les Prairies ordinaires.

moins resté par ses outils de standardisation, son style uniformisé une sorte de fondation de la ville contemporaine entrant directement dans son mode de production, en écho avec le système capitaliste standardisé qu'il accompagnait<sup>36</sup>. Michel Ragon met alors en relation, l'influence des pionniers de l'industrie automobile pour Le Corbusier et y voit, dans le nom du plan voisin et l'Ôde qu'il y fait à la mécanisation du réseau et à l'automobile, un hommage à Gabriel Voisin, constructeur de voitures et mécène du Corbusier<sup>37</sup>. Dans son plan de ville nouvelle l'architecte atomise un des attraits principaux de la ville, la rue. Les distances sont telles que les déplacements doivent être mécanisés. L'atomisation et la parcelisation de la ville que met en place le modernisme, n'est ni plus ni moins qu'une application du taylorisme à la pensée de la ville. C'est pourquoi on la nomme «ville machine»<sup>38</sup>, c'est l'efficacité absolue dans l'espace urbain. Si c'était un film, ce serait le contexte idéal pour réaliser une saturé du taylorisme<sup>39</sup> des conditions de vie imposées par les besoins permanents de croissance et d'efficacité qui exige cette nouvelle société industrielle des "temps modernes". Comme le décrit Michel Ragon, *"Rien n'est pire que l'Utopie qui devient réalité. L'utopie est désaliénante dans l'imaginaire, oppressive dans la pratique"*<sup>40</sup>. Deux problématiques majeures se mettent alors en place à ce moment historique au cœur des villes . la ville des réseaux et la ville standardisée dont chacun mène d'une manière différente à un individualisme et à un appauvrissement de la rue et de milieu commun.

*"Le réseau est un dispositif de relations où chaque terme, par ses liens avec ses termes voisins, est virtuellement relié à tous les autres selon un requisit de saturation sont de système. Le local atteint le*

---

36 Huriot, Jean-Marie. « Haussmann, de la modernité à la révolution ». Métropolitiques, 15 février 2013

37 Michel Ragon, l'homme et les villes, p.236

38 Marcel Hénaff, La ville qui vient, p.90

39 David Harvey. 2012. Paris, capitale de la modernité, Paris : Les Prairies ordinaires.

40 Michel Ragon, l'homme et les villes, p.235

*global par raccordement*<sup>41</sup>

La généralisation d'un grand réseau à l'échelle de la ville globale, transpose sur l'espace urbain tout un ensemble d'extensions et de révolutions. La circulation des personnes et de biens qui n'a cessé de s'accélérer au sein des villes à complètement transformer notre rapport travail habitat, on habite parfois à des centaines de kilomètres de haut l'on vit. Les cartes isochrones nous montrent par exemple cette influence sur des pays comme la France et dévoile le centralisme qui organisé le pays autour d'un noyau central. À une autre échelle au sein des villes, c'est la même réalisation, les voitures ont entraîné un autre rapport à notre façon de nous déplacer et de parcourir la ville et, en modifiant les distances, en créant des infrastructures, À changer drastiquement l'apparence de nos villes. L'espace public s'est ainsi vu réduire, se rétrécir pour les flux de voitures et de transport. Quand à la ville du transport, nous interrogeons la ville passante qui a poussé à diminuer, dans notre ville de fondation l'espace garantie aux passants pour, qu'il puisse accélérer, à la vitesse du développement de son nouveau système de production. Nous devons donc retrouver cette interface physique avec l'espace urbain afin de permettre à la cité et ceux qui la font, de s'émanciper du monde captif de la ville décente<sup>42</sup>.

L'outil pragmatique de la standardisation est une réponse directe de l'industrialisation, sans le standard il ne peut y avoir de production de masse. Comme on l'a évoqué la standardisation est vecteur d'aliénation, du fait même de son homogénéisation. Pouvant correspondre à tous en même temps, il est une moyenne, un élément répété qui doit convenir à chaque contexte. Il garantit donc l'abri, la protection primaire mais ne permet aucunement un symbolisme ou une correspondance à un contexte ou une culture du bâti. Le modernisme met ici en place un nouveau mode de processus de

---

41 (M.H. La ville qui vient, p.116)

42 de «décence» de la ville (ou de l'espace urbain) se met en place et cherche à définir un usage précis et homogène de l'espace public, niant le droit à la ville à des minorités qui ont recours à des pratiques considérées comme gênantes ou nuisantes. Le contrôle, d'ordre esthétique et social, exerce une pression sur les commerces ainsi que sur les pratiques culturelles et artistiques.

construction, une industrialisation de l'architecture. La machine sera le nouveau type mondial ou ne sera pas. Il faut cependant noter que ce modèle se développera dans les années 50 puisqu'il y a une réponse économique qui est à l'après-guerre sera un atout évident pour la reconstruction d'un pays traumatisé en manque de moyens humains et économiques.

Ces transformations de la ville du réseau et de la standardisation ont mené à un individualisme, morcellement du monde. Pour Aby Warburg le morcellement du monde<sup>43</sup> est un accident grave, un . de friction majeur dans notre temps. C'est un événement naturel aux conséquences dévastatrices *«Une catastrophe terrible et imprévue, un tournant décisif [vers le mal] comme acte final du drame [antique] morcellement du monde.»*

Ce modèle rationnel qui composé de nombreuses villes aux États-Unis, aura un impact important sur nos villes européennes. Selon Marcel Hénaff qui se base sur l'analyse de tristes tropiques de Lévi-Strauss, ce modèle de ville rationnelle s'oppose directement à la ville sauvage, *“se jetant constamment dans des aventures de leur expansion de renouvellement”*, puisqu'en comparant cette ville de l'ensauvagement à Washington, Levi-Strauss écrira: *“ Washington, conçue d'une pièce si on peut dire à la fin du XVIIIe siècle par l'architecte L'enfant, selon un plan rationnel de la ville domestiquée, captive et périssant d'ennui dans la cage étoilée d'avenues, derrière quoi l'a enfermé L'enfant”*. Pour Lefebvre, La victoire de cette architecture effroyable, signifie la fin de la cité, telle qu'elle a été créée comme un microcosme vivant reflétant l'harmonie du monde.<sup>44</sup>

## ***Le droit à la ville, et maintenant?***

---

43 -Didi-Huberman, Georges , « Échantillonner le chaos. Aby Warburg et l'atlas photographique de la Grande Guerre », Études photographiques, n° 27 (15 mai 2011),

44 Marcel Hénaff, *Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau*, Conférence 2022



Comme Lefebvre, Marcel Hénaff veut croire en ce que nous avons défini comme l'esprit de la ville qui met en avant ces procédés de proximité, l'importance d'une approche vernaculaire comme moyen de développement de milieux communs qu'il soit ouvert à tous en ce sens qu'il puisse être défini par chacun, *"le droit à la ville"*.

C'est un concept introduit par le sociologue et philosophe français Henri Lefebvre dans son livre de 1968. Il explore l'idée que toute personne quelle que soit leur statut socio-économiques devraient avoir le droit de vivre et d'utiliser la ville d'une manière qui leur soit significative et épanouissante. Lefebvre a fait valoir que les villes sont plus que le simple espace physique ce sont aussi des environnements sociaux culturels et politiques qui s'assemblent et sont façonnés par les personnes qui y vivent et y travaillent. À ce titre, il faudrait que tout le monde ait un intérêt dans les décisions qui affectent la ville et son développement et que la ville devait être conçue et gouverner de manière à répondre aux besoins et aux aspirations de tous. Celle-ci devait donc répondre à des questions d'inclusivité, d'accessibilité, diversité, d'espaces publics et de durabilité sous l'égide d'une vraie démocratie c'est à dire le pouvoir ou la fonction [kratos] par le peuple [démós].

La culture et le symbolisme jouent un rôle important dans la formation du caractère et l'orientation de la ville. La culture fait référence aux pratiques, croyances et valeurs partagées d'un groupe de personnes. C'est un facteur clé qui façonne la manière dont la ville est vécue et comprise par ses habitants et ses visiteurs. Celles-ci peuvent créer des curiosités où sentiment d'appartenance de communauté, de fierté, parmi les résidents. Le symbolisme fait référence aux significations et aux associations que les gens attachent à certains objets, lieux où pratiques. Et symboles peuvent être des outils puissants pour façonner la façon dont la vie est perçue et comprise. Ils peuvent avoir une gamme de significations à l'association. La culture et le symbolisme donc des influences puissantes sur la manière dont la ville est vécue et comprise par ses habitants et ses visiteurs. Ils influenceront de fait les types d'activités événements se déroulant dans ces espaces de la ville, ils peuvent égale-

ment influencer les interactions entre les habitants de la manière dont la ville est commercialisée où promu dans d'autres lieux.

Dans son ouvrage le droit à la ville, Henri Lefebvre a introduit les notions "d'espace vécu" et "d'espace perçu" pour décrire la relation entre les hommes et les villes qu'ils habitent.

L'espace vécu fait référence aux espaces physiques dans lesquels les gens vivent et travaillent ainsi qu'aux pratiques relations sociales et culturelles qui façonnent ces espaces. Il comprend les bâtiments, les rues et les autres structures physiques qui composent la ville. Il comprend aussi les activités sociale, culturelle et économique qui s'y déroulent. Il est donc pas seulement un environnement physique mais également un environnement social et culturel. Ce dernier est façonné par les interactions et les expériences des personnes qui vivent. On peut alors supposer que la diversité d'un quartier fait de mélanges des types de logements par exemple ouais rendre l'espace plus diversifié et dynamique qu'un quartier pavillonnaire avec seulement des maisons unifamiliales nucléaires. De la même manière la variété d'espaces publics, d'équipements, de parcs, de bibliothèques, d'écoles, peuvent être plus attrayantes et vivables qu'un autre sans ces caractéristiques. L'espace vécu est finalement façonné par les pratiques sociales et culturelles des personnes qui l'habitent. Les représentations directes le fait de faire le lieu et l'impact que les j'en ont sur leur espace personnel, équivalent à l'espace public.

L'espace perçu fait lui référence à la manière dont les gens vivent et comprennent les espaces dans lesquels ils vivent et la perception du lieu comprend donc les caractéristiques physiques de l'espace telles que sa taille, sa forme et son agencement mais également la signification culturelle sociale et symbolique qui y sont attachées. Il est façonné par l'espace vécu, la série de facteurs comme les expériences personnelles, les normes culturelles, sociales et les représentations symboliques que l'on projette sur un lieu. De la sorte l'image que l'on d'un quartier peut autant être influencée par la façon d'y vivre ou d'y travailler que la représentation que celui-ci a dans la formation d'une idée générale représentée parfois par les

médias ou par les autorités locales. Il est en définitive la résultante de l'imaginaire de chacun et les influences de ces phénomènes sociaux.

À travers cela Lefebvre soutient une approche plus holistique et participative du développement urbain est nécessaire une approche qui reconnaisse le rôle central des personnes qui vivent et travaillent dans la ville pour façonner son caractère et sa direction. Il pense donc que la ville doit être considérée comme une "œuvre" continuellement façonnée remodelée par les personnes qui les habitent plutôt que des produits créés et consommés par des forces extérieures.

Dans la ville comme œuvre le sociologue met en avant sa croyance en l'importance de la démocratie de la participation à l'aménagement et au développement des environnements urbains. C'est à travers cette idée que c'est dégagé sa croyance en la valeur de la diversité et de l'inclusion, pour façonner le caractère et l'orientation de la ville. Henri Lefebvre met donc en avant l'importance du geste, l'importance du geste usuel que reprendra et développera Marc Breviglieri en mettant en place cette analogie entre "Firmitas, Venustas, et robustas" de Vitruve et les différents gestes au regard de la ville. L'usage se confronté donc à la ville selon ces trois axes, l'axe de l'utilité est celui de l'usage, de l'action physique, de l'utilité de la chose, la consommation est l'axe de la beauté et l'axe de la coutume serait celui de la solidité<sup>45</sup>. On y retrouve ce qui devrait construire la vie contemporaine, l'action de l'habitant comme le moment formateur de la ville. C'est la représentation de l'échange mise en place au sein de l'espace urbain et la dimension culturelle de l'usage, la passation de la culture de l'habitat.

Pour Lefebvre, l'usage est équivalent à l'action, c'est la déformation de la pratique de la ville l'importance du geste usuel que défend Michel de Certo dans *"L'art de faire"* comme la première valeur d'usage de la ville. On en revient ici à l'image de l'enfant dans la ville, le jeu est pour l'espace urbain une évocation direct du vivant dans l'hu-

---

45 M. Breviglieri *L'enfant des villes. Considérations sur la place du jeu et la créativité de l'architecte face à l'émergence de la ville* garantie, Ambiances, 2015

manité. Le geste anodin, permissif qui a pour raison l'appropriation de son environnement direct. ce que Marc Breviglieri définit dans l'enfant des villes comme le *"geste de l'échappement"*<sup>46</sup> Qui sont permis par des espaces définis ou non de jeu. En cet acte de découverte s'exprime la sensibilité d'un lieu, la promenade usuelle, ne dérive que l'on n'entend pas spécialement dans la démarche situationniste puisqu'elle est bien plus pragmatique que cela, elle demande et n'impose aucune analyse, c'est l'expression pure de l'appropriation d'un lieu. Elle pourra alors être le cadre ou le sujet d'un détournement. En le définissant ainsi, Henri Lefebvre nous exhorte à reprendre cette possession *"naïve"* de l'espace urbain.

*«Le droit à la ville se manifeste comme forme supérieure des droits : droit à la liberté, à l'individualisation dans la socialisation, à l'habitat et à l'habiter. Le droit à l'oeuvre (à l'activité participante) et le droit à l'appropriation ( bien distinct du droit à la propriété) s'impliquent dans le droit à la ville.»*<sup>47</sup>

L'auteur dresse donc le portrait d'une ville humaniste possible, il montre pourquoi les villes inventées sont en échec et pourquoi il est difficile d'inventer un nouveau tissu urbain puisqu'il renvoie à des modes de vie et des critères socio-économiques. De plus les changements de mode de vie ne se décrètent pas, l'homme industriel, l'homme nouveau, l'idéologie trans politique ou la machine à habiter. Cette ville du surproduit est en un sens une condamnation à une mobilité perpétuelle. Dissocier travail habitation ou loisirs ne peut se décréter et l'on semble regretter la nécessité sociale des villes anciennes.

Le processus de capitalisation de ces villes nouvelles semble s'être accéléré<sup>48</sup>. Elles sont, plus que jamais, en rupture avec le temps. Dans cette dernière partie nous allons exposer d'après l'analyse de

---

46 Ibid

47 Lefebvre Henri, Le droit à la ville, p.125

48 Harvey, David. Le capitalisme contre le droit à la ville: néolibéralisme, urbanisation, résistances. Paris: Éd. Amsterdam, 2011.

sociologues les nouveaux jeux de capitalisation de l'espace urbain, les nouvelles pratiques de normalisation qui mènent à cette internationalisation de l'espace de la ville et à cette ville archipel. Si la ville doit se construire dans un temps long elle semble s'exprimer aujourd'hui dans un temps de plus en plus court par le biais d'architecture standardisée qui n'ont pour but de tenir plus que 25 années<sup>49</sup>.

On a donc assisté suite à l'industrialisation à la projection de l'esprit capitaliste sur la ville alors quand Marc Breviglieri décrit la «ville garantie» on peut accorder l'idée que la ville du réseau de communication s'est transformée en une ville du réseau d'obligations. À travers des phénomènes de privatisation, de normalisation ou encore de labellisation, nous présenterons ici de nouveaux phénomènes de villes occidentales qui mettront en exergue un ensemble de manifestations de ce qui peut emprisonner l'homme, entraver sa liberté, menacée sa personnalité.

Pour Saskia Sassen dans *La ville globale* (1996), la capitalisation de l'espace urbain et la situation socio-économique est un résultat direct de la mondialisation. En ce basant sur cette analyse de la situation social contemporaine, qui voit l'Etat-nation comme le cadre de ce processus social, nous chercherons à présenter la nouvelle pensée de la ville, qui sont les acteurs qui font la ville, leur but, et comment, des instances économiques ont pu réussir à prendre le pas sur le pouvoir de décision politique formateur de la ville. On pose ici la question des acteurs de la ville. Si Henri Lefebvre déplore l'absence d'acteur citoyen comme réalisation politique de la ville, pour comprendre qui s'occupe de ce lieu de vie, il est important de comprendre ce que représentent les acteurs.

Anne-Lise Humain-Lamour, Antoine Laporte les définissent de la sorte, ils sont ceux qui agissent "*qui concourent à la transformation des territoires*". *Ils peuvent être collectifs publics ou privés (municipi-*

---

49 Bégout, Bruce. *Obsolescence des ruines: essai philosophique sur les gravats*. Essai. Paris: Éditions Inculte, 2022.

*palités, État(s), promoteurs, entreprises) mais aussi individuels (investisseur, commerçant, usager, habitant, citoyen). Cependant, toute personne qui agit n'est pas forcément un acteur. Un acteur se définit d'abord par l'intentionnalité de sa démarche : il y a une volonté d'agir ayant un impact sur l'espace urbain. Un acteur développe des stratégies plus ou moins élaborées et formulées.”<sup>50</sup> Lorsque l'acteur est un acteur du privé, il est alors légitime de questionner, les intentions d'un espace public qu'il souhaite mettre en place, puisque de fait, il semble logique que l'action qu'il mette en place soit dictée par une logique d'investissement et donc, de rentabilité.*

*«Si il y a production de la ville, et des rapports sociaux dans la ville, c'est une production et reproduction d'êtres humains par des êtres humains, plus qu'une production d'objets.»<sup>51</sup>*

## ***L'urbanisation du capital***

Il est très net que l'on constate aujourd'hui le poids des acteurs privés dans la fabrique urbaine.<sup>52</sup> Dans «mains mise sur les villes», Claire Laborey se questionne sur ce rapport entre les acteurs privés et publics. Elle se demande si ces derniers sont définitivement soumis au privé. En France on voit apparaître au début des années 2000, l'extension du pouvoir des promoteurs sur le marché qui peut continuer l'accession au terrain, vont être amenés à construire du logement social. Cette extension de leur champ d'activité est une

50 Humain-Lamoure A, Laporte A, Introduction à la géographie urbaine, Armand Colin, 2017, p.133

51 Lefebvre Henri, Le droit à la ville, p.44

52 “La création de partenariats est devenue monnaie courante dans toute l'Europe. Le partenariat a été défini comme « une coalition d'intérêts issus de plus d'un secteur en vue d'élaborer et de superviser une stratégie concertée de rénovation d'un secteur précis » (Bailey et al., 1995, p. 27).”

évolution politique majeure dans la création d'espaces de vie.

Une première lecture pour être alors être celle de la démocratisation de ces logements collectifs, cependant, les contraintes économiques auxquelles ils doivent répondre finiront par imposer, sur les pouvoirs publics une réalité économique d'investissement qui nous amène à soulever cette question : comment produire du logement social cohérent et sain dans un contexte d'austérité ? De plus cette nouvelle place accordée au nouveau gestionnaire de nos habitats a créé au cœur de la profession de la construction, de profonds changements d'autorité.<sup>53</sup> En France, les rapports de force et la position de la place de l'architecture face aux promoteurs s'est vu drastiquement réduire, questionnant alors la perspective spéculative de rentabilité d'un projet. Les logiques de conception urbaine se voient aujourd'hui souillée par une logique de spéculation appliquée à au monde de la construction.

On voit notamment apparaître en Angleterre, en Turquie, au Danemark ou encore en Suisse les BID (Business improvement districts), un nouveau modèle de conception de la ville dans lequel le pouvoir politique laisse la place public, l'organisation et les frais de gestion à une entreprise privée. C'est un effet direct des contraintes budgétaires sur les collectivités locales qui peinent à justifier politiquement, le réaménagement et la rénovation de zones urbaines.<sup>54</sup> Ce modèle fut développé en 2003 au Royaume-Uni s'est depuis démocratisé dans le pays et à l'étranger.

Outre la mise en place de "Soft Power" par la présence d'une entreprise sur l'ensemble d'un quartier, les BID sont des zones privatisées à ciel ouvert. Accessible à tous mais restrictifs et sur sécurisés. C'est un modèle correspondant aux besoins de la finance, anti-tout, la ville européenne changé de visage et les villes laissent une partie de leurs prérogatives en urbanisme, des quartiers entiers sont conçus aménagés et entretenus par des acteurs privés...

---

53 Pollard Julie, L'état, Le promoteur et le Maire, Presses de Sciences Po, 2018, p60

54 Laborey Claire, Evreux Marc, Main mise sur les villes, Chamaerops Production, 2015

Ils sont l'expression de cette politique entrepreneuriale qui a lieu dans beaucoup de grandes villes, c'est la "Disneyfication", la création d'un monde merveilleux où problèmes sociaux et pluralités sont dissimulés. C'est donc un concept anti urbain où règne "branding", homogénéisation et expériences chorégraphiées<sup>55</sup>.

Le capitalisme est une manière d'organiser la production, la machine ne tourne plus pour répondre à des besoins mais tourne pour elle-même<sup>56</sup>. C'est un moyen de créer de la croissance rapide mais ne peut pas créer de décroissance. Outre la création d'espaces urbains privés, la ville se doit désormais d'être rentable, elle n'est plus un lieu d'épanouissement, de rencontres, de partage, elle est un espace de consommation où le tertiaire et la dématérialisation ont fait de l'espace urbain un centre commercial à ciel ouvert mondialisé. Au même moment nous avons perdu cette interface diversifiée et dynamique qui nous protégeait de l'assimilation de la ville par un système capitaliste mondialisé, nous avons perdu notre pouvoir d'action sur l'espace urbain.

*“L'espace de la rue autrefois public, est géré et manipulé dans le but de multiplier les échanges d'argent contre des biens. Cette manipulation dilue la membrane des devantures dans une structure fractale aux contours flous, qui poussent les individus à choisir, de façon naturelle et inconsciente, des biens, les délestent de leur argent et les éjectent dans la monoculture des parkings!”<sup>57</sup>*

Comme l'explique Laurence Costes,<sup>58</sup> «La « ville mondiale », où s'agglomèrent les fonctions de contrôle des grandes firmes, devient non seulement un « pôle de décision stratégique » mais aussi un

---

55        Ibid

56        «l'industrialisation qui est une intelligence, ni bonne, ni mauvaise, mais sans but avoué.» Kroll Lucien, Tout est paysage, conférence, Centre for Fine Arts, Brussels, 18.09.2016

57        David Holmgren, Permaculture, principes et piste d'action pour un mode de vie soutenable, 2014

58        Costes, Laurence. « Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ? » Espaces et sociétés 140-141, no 1-2 (2010)



« site de production ». Toute la hiérarchie urbaine nationale et internationale est remodelée.» Cette nouvelle espèce de métropole participe en outre, à remodeler la structure socioprofessionnelle et spatiale de ces populations, ainsi qu'à accroître les inégalités de classe. Rendu possible par l'essor continu des techniques et et réseaux de communication, cette polarisation socio spatiale tend à produire de la séparation au détriment d'une volonté d'intégration des populations et d'égalisation de leurs conditions d'existence. De même, David Harvey, dans *"Le capitalisme contre le droit à la ville"* Il confirme les craintes de Henri Lefebvre en énumérant les retombées de cette urbanisation planétaire ou la puissance économique et politique des centres urbains engendré l'émergence d'un sous prolétariat mondial et la transformation des bidonvilles en "méga-bidonville". Ce quotidien construit dans un espace cadré, dévoyé et mise en place par la culture de masse, semble destinée à conformer des styles de vie, c'est ce que Véronique Cova définit comme *"l'attachement des sujets à l'ordre social dominant..."*.<sup>59</sup>

La récupération par un système de mouvement de contre-culture en est la preuve, on prendra à titre d'exemple l'exposition d'œuvres du Street art ouverte du 15 octobre 2022 au 11 février 2023 à l'hôtel de ville de Paris.<sup>60</sup> On peut alors se demander comment, un ordre administratif qui lutte contre ce type de culture et les réprimés, peut-il en même temps en faire l'apologie ? ou alors, y-a-t-il des arts de rue acceptables et d'autres non ? qui ont décidé, qui définit l'abonné mœurs de ce que la ville peut ou ne peut pas soutenir. C'est toute la dichotomie de notre système et de notre organisation , il fait ici l'apologie d'un type d'art contre lequel elle lutte. Elle met en avant un type de Street art qui a été récupéré par le galeriste et commissaire-priseur en outre le "Street art caviar" celui qui n'a plus rien du cours de culture mais qui a déjà été bien trop assimilé par un système capitalise.

Nous traiterons cette dernière partie de cette question de la normalisation de l'espace de la ville . ne prétendant pas être sociologue

59 VII. Lefebvre et de Certeau – La sociologie du quotidien, Véronique Cova  
60 CAPITALE(S), Exposition organisée par Magda Danysz, Elise Herszkowicz, Nicolas Laugero Lasserre et Marko93

nous proposerons notamment en s'intéressant aux ouvrages de Marc Breviglieri qui définit l'espace urbain contemporain comme une «*ville garantie*»<sup>61</sup>, une présentation de ces nouveaux phénomènes qui régissent la ville contemporaine, afin de comprendre des problématiques de l'attractivité de la ville et de la position des acteurs publics face aux projets urbains.

## ***La ville garantie - vers une normalisation fonctionnelle***

Ce nouveau type d'aménagement de l'espace urbain met en première ligne au travers d'instances publiques et de pouvoir économique, une certaine forme de scientisme. Les pouvoirs publics et acteurs privés de la construction ont ainsi tendance à appliquer à la conception de la ville des analyses des carnets remplis de diagrammes qui auraient pour fait garantie de donner la réponse à des problèmes sociaux profonds. Cette attitude qui considère que la connaissance uniquement portée par la science peut résoudre tout problème philosophique être au mieux, un fourvoisement et au pire un trompe-l'œil.

Nous chercherons ici à exposer un regard sur les méthodes contemporaines de conception de la ville . sans rentrer profondément en détail, cette approche aura pour but de présenter certains des outils contemporains auxquels sont soumises les collectivités locales afin de garantir l'image d'une ville à l'échelle mondiale. Si la culture de masse dans les années 70 était l'apanage du spectacle, ce phénomène s'est accéléré ou à muter pour répondre à la globalisation du réseau et des nouveaux outils de communication qui ont changé pour la face du monde, de manière d'appréhender notre espace direct où l'image que l'on renvoie dans l'espace qui ( au sens où on l'entend) pourrait être catégorisé comme une ville, internet.

---

61 Marc Breviglieri. Une brèche critique dans la " ville garantie " ? Espaces intercalaires et architectures d'usage. Cogato-Lanza, E.; Pattaroni, L.; Piraud, M.; Tirone, B. De la différence urbaine. Le quartier des Grottes / Genève, MétisPress, pp.213-236, 2013

Ainsi, l'éclatement décisionnel administratif qui s'est mis en place tant à créer de nouvelles modalités d'autorité au regard du projet urbain.<sup>62</sup> Pour être légitime, celui-ci est confronté à la concertation et la consultation d'experts qui ont pour but de faire respecter le projet, l'imposition de nouvelles normes toujours plus nombreuses, de nouvelles prescriptions ou directives administratives qui sont souvent dues à la représentation d'intérêts politico-économique où garantie par des outils de certification ou de labellisation du projet. Le projet urbain et par extension le projet politique ou du pouvoir public se retrouve alors sous l'égide de modalités quantifiables<sup>63</sup>. La ville moderne n'est en quelque sorte plus du ressort de la gestion publique qui, de fait, s'évince elle-même de son pouvoir décisionnel au profit d'une rationalisation scientifique et l'emploi d'outils de mesure. Elle laisse alors à des tiers la garantie de sa projection ou de ses objectifs. C'est un nouveau mode de fonctionnement différents impacts sur la ville, que nous allons définir si après, Marc Breviglieri les présente comme des potentialités indigentes. En bonne réponse scientifiques, on peut supposer qu'elles manquent des choses les plus nécessaires à la vie, des éléments de projets urbains que nous avons soulevés précédemment et qui ont formé le visage de nos villes au cours de l'histoire.

Pour Valérie Lebois, ces nouvelles formes décisionnelles présentent également forme dans l'anticipation de l'usage des espaces intermédiaires qui, comme elle le décrit, *"induit, chez les acteurs du projet, au niveau des dispositifs de pilotage, d'expertise ou de consultation, un véritable effort commun de clarification catégorielle et de dénomination systématique des fragments d'espace, chaque espace de la ville est ainsi voué à une spécialisation."*<sup>64</sup>

---

62 Conférenc : Villes et marchandisations des espaces publics : Quand les citadins se mobilisent, 2018

63 Harvey, David. Le capitalisme contre le droit à la ville: néolibéralisme, urbanisation, résistances. Paris: Éd. Amsterdam, 2011.

64 Lebois Valérie, la fête, un instrument de reconquête des coeurs d'ilôts Thibaud, Jean-Paul and Siret, Daniel. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal

On voit alors se dessiner dans le paysage urbain une forme de déterminisme qui se définirait par-là division et la programmation à outrance de la ville imposant à la cité, une main mise sur les interactions sociales. On entre alors dans une nouvelle forme de fonctionnalisme dans la ville où chaque espace, selon l'image à laquelle il renvoie, doit se voir attribuer telle ou telle fonction. On ne laisse plus la place à ce que l'on appelait précédemment, la part du *"geste usuel"*. La ville change et Marc Breviglieri définit ces nouveaux espaces urbains par le terme de "ville garantie". Pour l'auteur, elle a *"pour objectif la neutralisation des tensions portant préjudice à la tranquillité du voisinage en assurant le respect de la séparation libérale de l'espace entre public et privé"*.<sup>65</sup> Dans Lisbonne XXIème Siècle, le sociologue explique ainsi comment cette ville a été transformée en un laps de temps très court, par tous ces outils que nous avons explicités. Il met en avant les phénomènes de gentrifications liés à l'importance des quartiers historiques et qui s'accompagne d'une normalisation massive des sociétés qui composent le lieux et donc directement de leur environnement matériel.

Si nous sommes tous bien conscients du pouvoir de l'image, il est important de noter que sa démocratisation et sa normalisation dans l'espace d'expression publique par, la culture de masse et les nouveaux outils de communication, ont poussé la cité à se plier à ses passes d'armes. Pour Marc Breviglieri, ce faits de normalisation, ont pour effet la *"mise en gage de la réputation de la ville produit"*.<sup>66</sup> Cette nouvelle image que nous renvoyons de nos espaces de vie, par le tourisme, les classements de villes agréables, l'instagramisation de nos vies, mettent nos villes en concurrence qui à pour but, la convergence et l'attraction des capitaux au cœur de nos cités. La ville mondiale pourrait alors être définit par une archipel de ville

---

65 Marc Breviglieri. Une brèche critique dans la "ville garantie" ? Espaces intercalaires et architectures d'usage.

66 Marc Breviglieri. Lisbonne, 21e siècle. Vers un nouvel espace référentiel du centre urbain : emprise marchande, aménagement certifié, libéralisme multi-culturel. EspacesTemps.net, 2019

produit, qui semble avoir les mêmes besoins d'attractivité, et de capitalisation, que nos industries, notre système tertiaire etc...

Jacques Morizot écrit : *“Quand nous regardons une image, nous ne voyons jamais simplement des propriétés phénoménales à l'état nu, nous devons être attentifs à une certaine manière dont elles sont présentées”*. Voilà peut-être ce à quoi nous devrions porter attention, de quelles manières nos villes sont représentées, et par qui? Ainsi, tout comme Instagram n'est pas le lieu de la verbalisation, mais de l'iconisation, on pourrait supposer que nos villes ne sont plus ces lieux construits par l'échange et le langage mais l'icône et l'image qu'elles renvoient.

Jacque Lucan dénonce ainsi le manque de diversification et la spécialisation de nos villes, aussi mise en place, en parti, par la vente d'îlots en milieux urbains,<sup>67</sup> souvent des microcosmes habitat-jardins, dont la construction se voit être acquis par des architectes réputés, qui auront aussi pour but, de redorer l'image du lieu. L'architecte et professeur y voit la création d'une sùr-fonctionnalité des espaces, de surcroît imposés, qui, selon lui, peuvent mener à la neutralisation de ces dites fonctions. Il n'y a plus d'intervalle, tout espace est calculé, pousse à une spéculation, qui entraînera sa spécialisation, et donc son dessin. Voilà un rôle que nous pouvons jouer en tant qu'architectes, il est de notre fait, de nous emparer du sujet. On se retrouvait déjà chez Jean Renaudie qui s'opposait aux schématismes du logement, la standardisation et là reproductivité des logements vers une autre approche de l'habitat. Il a défini son architecture par la notion de complexité développée par le biologiste François Jacob en cherchant à proposer de façon ponctuelle, des solutions d'architecture qui solutionnerait la question de l'architecture-objet. Pour ce faire il met en place un urbanisme architecture ou une architecture de l'urbain. C'est finalement pour Marc

---

67 Lucan Jacques, « Habiter », par Jacques Lucan, Conférence Cité de l'architecture, 11.22.2021,

Breviglieri cette catégorisation des espaces de surproduction et d'espace normatif qui réduisent notre appropriation de la ville et amène à la *“réduction anthropologique articulée à la promotion du sujet individuel autonome”*<sup>68</sup>.

## **Conclusion**

Bien que la ville soit en fait de sédimentation, d'accumulation, en mouvement perpétuel et, nous nous retrouvons aujourd'hui suite à l'héritage de système industriel, de développement d'outils de privatisation de l'espace urbain et de normalisation de l'espace public, face à une ville où la place laissée à l'action publique semble bien mince. Cependant, bien que l'on n'ait pas eu le temps de l'expliquer ici, il existe de nombreux mouvements de lutte d'appropriation de la ville, de revendication de droits d'habiter. Ainsi, nous pouvons lutter va créer des espaces de vie communs ou en communauté ou même prendre part à l'établissement politique de la ville par des actions parfois simples. Nous sommes en ce sens aujourd'hui ce que l'on peut appeler des prisonniers volontaires.

Pour beaucoup conscience de problématiques et traumatismes urbains, efface au confort que le système procure et malgré ces tendances à une certaine forme de standardisation, d'uniformisation et donc d'aliénation, nous sommes dans l'acceptation de ces rituels contemporains de création de villes. Peut-être que nous en profitons peut-être que nous le souhaitons, peut-être que nous les déplorons, peut-être que nous souhaitons battre... voilà la complexité de la cité, elle est là revendication diverses et dynamique d'une individualité et d'une communauté au sein d'un même qu'il construit

---

68 Marc Breviglieri. Une brèche critique dans la “ville garantie” ? Espaces intercalaires et architectures d'usage. Cogato-Lanza, E.; Pattaroni, L.; Piraud, M.; Tirone, B. De la différence urbaine. Le quartier des Grottes / Genève, MétisPress, pp.213-236, 2013

dans un temps long.

Pour Henri Lefebvre , la ville et la réalité urbaine relèvent de la valeur d'usage, que la prépondérance de la valeur d'échange tend à faire taire. *“La valeur d'échange, la généralisation de la marchandise par l'industrialisation tendent à détruire en se la subordonnant, la ville et la réalité urbaine”*<sup>69</sup>

En cherchant à garantir par son processus d'édification des qualités objectives comparables afin d'établir entre différentes villes une Concurrence métropolitaine, la standardisation de la ville n'entre-t-elle pas en conflit avec ses dimensions expérientielles ? nous devons alors simplement nous questionner sur notre rôle, en tant que bâtisseur d'une part en quoi devons-nous nous engager? quels sont les moyens de le mettre en œuvre? Nous devons peut-être modifier la façon que l'on a de définir le projet. Mais également en tant que citoyen comme l'énonce Mintzberg dans Structure et dynamique; p.192 *«Tant que le savoir n'est pas distribué de façon uniforme, le pouvoir restera inégalement réparti.»*. Le savoir est peut-être alors l'ouverture d'une solution qui garantit une distribution du pouvoir entre chacun des acteurs d'un projet commun.

Nous avons tenté de dresser ici un portrait de la ville contemporaine, comprendre d'où elle vient, son héritage, en transformation permanente, sa dimension holistique et symbolique. Dès leurs origines, les villes sont des regroupements géographiques et sociales de surproduit, d'accumulation, de marchandisation, elle a en un sens toujours été réseau et comme le souligne David Harvey, “le phénomène d'urbanisation a donc toujours été, un phénomène de classe”<sup>70</sup>. C'est à ses yeux, cette dimension de la ville, qui fait que se crée un lien interne entre le développement du capitalisme et l'urbanisation.

---

69 Lefebvre Henri, Le droit à la ville, p.4

70 David Harvey Le capitalisme contre le droit à la ville, p9

*“ La tentative la plus constante, et dans l’ensemble la plus réussie, faite par l’homme pour refaire le monde dans lequel il vit conformément à son désir le plus cher. Mais, si la ville est le monde que l’homme a créé, elle est aussi le monde dans lequel il est dorénavant condamné à vivre. Ainsi, indirectement, et sans percevoir clairement la nature de son entreprise, en faisant la ville, l’homme s’est refait lui-même”.<sup>71</sup>*

---

71 Robert Park, *On Social Control and Collective Behavior*, Chicago, Chicago university Press, P.3





***Habiter, la nouvelle résistance***

Livre II - Le non projet ou le grand détournement

## Livre II - Le non projet ou le grand détournement

### Sommaire

Introduction	42
Critique de l'Architecture de masse	43
Sous les pavés la plage	47
Les nouvelles écoles d'architecture	49
Kroll, 68 et la Mémé	50
Le devoir de beauté, l'humanisme d'un nouveau paysage urbain	
<i>Le devoir de beauté</i>	53
<i>Vers une sociologie urbaine</i>	55
<i>Vers un paysage urbain</i>	56
Le droit à la beauté, une autre façon d'habiter	
<i>Ecologie de pensée</i>	58
<i>L'importance du banal</i>	60
<i>Participation et client-usager</i>	64
<i>Incrémentalisme</i>	
Vers une Anarchitecture. Le cadavre exquis, une réponse à la diversité sociale?	
<i>Le vernaculaire et l'artisanat</i>	67
<i>L'expérience de l'habiter</i>	78
Conclusion	85

## ***Introduction***

Nous faisons tous partie de ce même environnement dans lequel nous vivons. Le scientisme ne pense que nous pouvons changer de mode de vie, correspondre à tel ou telle culture par analyse ou en mettant en place des outils de normalisation mais finalement, le monde physique est ce qui change la morphologie de notre environnement qu'il soit bâti, non bâti. Nous avons dans un premier temps cherché à mettre en avant ces phénomènes de normalisation, de labellisation, le développement et l'évolution de la ville face aux infrastructures politiques, sociales, culturelles ou encore numériques. Il était essentiel de comprendre quelle force et s'applique sur notre environnement bâti ou plus largement la ville. Ces forces qui rythment nos échanges dans la ville, nos rencontres, nos déplacements, en somme notre construction personnelle et sociale et qu'elle forme ces dernières définissent. En effet, comme le met en avant Nikolaas John Habraken, la forme exerce une "force" sur notre environnement, elle influence notre rapport de voisinage, d'arpentage, d'appropriation, etc<sup>1</sup>.

En questionnant à présent le rôle de l'architecte dans cette mise en œuvre urbaine, nous voulons comprendre comment à travers entre autres la pratique de Lucien Kroll nous pouvons entrevoir un autre moyen de pratiquer le projet architectural, l'habitat est par extension la ville. Ainsi, c'est la première partie se focalisé sur l'espace urbain il me semble qu'en tant qu'architecte un des outils principaux pour évoquer la ville est le logement qui s'attaque aux questions de densité, de diversité, d'économie, d'environnement et de société. Si une telle force est appliquée et si nous en comprenons plus sur ces impacts, nous pourrions mieux comprendre comment exercer nos métiers, comment réagir, comment répondre, comment entreprendre, notre rôle envers l'environnement social et construit<sup>2</sup>. Il est nécessaire aujourd'hui de revoir notre place, notre posture en tant qu'architecte tant pour des raisons éthiques, environnemental plus social. Comme le met en avant John Habraken, "*nous pou-*

---

1 Conférence- John Habraken - The Limits Of Professionalism, 01.01.1975,

2 Ibid

*vons aussi trouver quelque chose sur la liberté que nous avons, ou le manque de liberté que nous avons ou l'excès de liberté que nous avons en exhortant ce pouvoir. Et si nous avons ce pouvoir, nous devrions essayer de comprendre ce que cela signifie.*"<sup>3</sup> L'architecte et professeur Habraken définis cette force ou ce pouvoir comme ce qui transforme l'environnement, le monde physique. Si c'est bien le cas et comme il l'explique, alors nous ne pouvons avoir conscience reconnaître cet impact que lorsque quelque chose change, il est à la fois initiateur, processus et résultat. La puissance ne se reconnaît donc qu' à travers la vue des "œuvres". C'est-à-dire que ces changements ne se comprennent que dans une dimension temporelle.

La notion de changement et de transformation est l'introduction de la notion de temps et de réflexion sur le temps construit. Selon John Habraken, notre profession a toujours cherché à se séparer de cette constante du temps, à ignorer le temps ou à vouloir lui résister en faisant du monument notre environnement continue. Introduire le problème du temps dans notre réflexion est donc primordial et nécessaire si nous voulons comprendre quelque chose à propos de l'environnement du bâtiment. En cela le travail de Lucien Kroll est un exemple assez frappant, puisqu'il met en place dans ses projets une pensée globale qui touche tous les acteurs du projet. Bien que nous nous attarderons sur le projet de la Mémé, nous ne chercherons pas à analyser ces projets en particulier mais plutôt à comprendre sa pensée et les outils qu'ils ont mis en place avec Simone et dans quel contexte. C'est en comprenant à quoi s'oppose le couple d'architectes et d'où vient la construction de leurs pensées que nous arriverons à en extraire des outils qui nous seront à construire une pensée du projet.

## ***Critique de l'architecture de Masse***

Pour comprendre ce que nous appelons l'architecture de masse nous allons d'abord brièvement rappeler le terme de culture de masse selon l'explication qu'on offre Edgar Morin, pour, par la suite et par analogie, définir l'architecture de masse, nous sommes en train dans la culture de l'époque et son rapport aux sous-cultures

---

3 Ibid

et à la nouvelle vague<sup>4</sup>.

La culture de masse fait référence aux produits et pratiques culturelles largement diffusées et consommées par une population nombreuse et diversifiée. Cela inclut la musique populaire, les émissions de télévision, les films et d'autres formes de média. Par extension cela inclut aussi les valeurs et les comportements que ces produits promeuvent et renforce souvent. Edgar Morin en la définissant le soutien que la culture de masse a une influence significative sur la société, façonnant la manière dont les gens pensent, ressentent et ce comportent<sup>5</sup>. Il peut-être une force puissante de cohésion sociale, rassemblant les gens et créant un sentiment d'identité et de culture partagée.

Cependant cela peut aussi être une source d'homogénéisation, de standardisation et de conformisme forcé, conduisant à la perte de la diversité culturelle et de l'individualité. il est le fait de la démocratisation des outils de diffusion de masse et participé à une homogénéisation et une normalisation de la pensée commune. C'est en outre par cette culture de masse que se développée cette nouvelle culture capitalisée, de consommation de l'œuvre<sup>6</sup>. C'est d'après Edgar Morin, le début de l'industrie culturelle. L'auteur croit que la culture de masse peut être à la fois positive et négative tant qu'elle se diffuse au sein d'un engagement critique et que l'on est en capacité d'évaluer son impact sur la société<sup>7</sup>. Il encourage donc à être conscient de la manière dont la culture de masse influence leur vie et être proactif dans la formation et dans la définition de leur propre expérience est identité culturelle. Jusqu'à la fin des années

---

4 Macé Éric, ÉLÉMENTS D'UNE SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE DE LA CULTURE DE MASSE. À PARTIR D'UNE RELECTURE DE L'ESPRIT DU TEMPS D'EDGAR MORIN, CNRS Éditions, 2001

5 Ibid

6 «L'aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir... C'est pourquoi le spectateur ne se sent chez lui nulle part, car le spectacle est partout.» Debord, Guy, La société du Spectacle

7 Macé Éric, ÉLÉMENTS D'UNE SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE DE LA CULTURE DE MASSE., CNRS Éditions, 2001

60, le modernisme est souvent mis en avant pour ses qualités et les réponses qu'il apporte au lendemain de la Seconde guerre mondiale. Il participe cependant en étant le modèle des grandes reconstructions de l'après-guerre pleinement à une architecture de masse qui présente les mêmes problématiques que l'industrie culturelle de masse.

Dans "Play time", Jacques Tati a dressé un portrait extrêmement virulent de ce nouveau paysage et de ce vers quoi il peut tendre. Nous nous retrouvons devant un paysage standardisé, qui correspond à l'idée d'une industrialisation de la société. Cette standardisation a évidemment pour but de répondre à une construction efficace et rapide, mais aussi à la production de logements identiques. Chacun se retrouve alors dans un nouveau modèle d'habitation qui lui est imposé et dans lequel il doit se plier à la pensée fonctionnaliste du lieu. La ville se retrouve alors façonnée d'une itération d'un même modèle dans lequel, toute question identitaire, où individuel se retrouve réduit à néant. Nous ne remettons pas ici en question l'intérêt économique de la standardisation, Kroll dans sa pratique manipule la standardisation dans le but de répondre à un système d'économie du projet sur lequel nous reviendrons plus précisément par la suite. Pour le couple d'architectes, utiliser des éléments standardisés sont un moyen de réduire les coûts du projet, mais le bâtiment ne doit pas pour autant devenir standardiser. Ainsi il manipule pour créer à partir d'un standard des singularités. Il refuse très tôt cette normalisation de la pratique architecturale mais ce qu'il décrit comme « gigantisme commercial des cabinets d'architectes » dans lesquels chacun a un poste précis de dessin et auquel on pourrait comparer le cabinet à une usine une nouvelle enfant tayloriste de la production urbaine<sup>8</sup>.

Il faut tout de même noter le système dans lequel le modernisme se déploie, celui de la reconstruction. Les besoins matériels et économiques de l'époque sont sans précédent. Ainsi, pour les réalisations que l'on connaît aujourd'hui de cet héritage de l'après-guerre tous les préceptes du modèle n'aurait pu être réellement mis en place

---

8 Philippart, Julien, Lucien Kroll : Architecture et contre-culture dans les années soixante, 2020-2021

pour des causes de nécessité de rapidité d'exécution de réduction de coût et ont mené vraisemblablement un appauvrissement des idées pour lesquelles les modernistes se sont battus.

L'architecture que nous définissons de masse est donc à la fois cette image standardisée et unifiée de l'habitat qui, et quel que soit le contexte s'émancipe de tout intérêt pour les cultures d'habiter<sup>9</sup>. L'architecture de masse a donc été à l'après-guerre, cet héritage moderne, simple à mettre en œuvre et garantissant un minimum aux habitants. Elle est aujourd'hui c'est le nouveau quartier, îlots promoteurs, BID, construit sur concours qui cherchent souvent une signature particulière de nouvelles formes de construction urbaine qui s'émancipe de ce que Jacques Lucan appelle la ville de fondation et qui fait alors fi de la sédimentation de la ville.

*« Lucien Kroll déteste de toute façon la sacralisation, l'architecture-objet, remarque Patrice Goulet, l'un des commissaires de l'exposition parisienne. Si bien qu'à une époque où le système des concours a forcé les architectes à développer une écriture personnelle, lui, avec cette approche démocratique de la discipline, est devenu un peu invisible, clandestin. »<sup>10</sup>*

C'est en partie cette culture de masse qui entraînera les contre-cultures et les sous-cultures une nouvelle forme propre à une classe historique. Il est important de définir puisque c'est de là que naîtra le projet manifeste du couple Kroll qu'est la Mémé. C'est contre-culture son être le souhait d'une émancipation à travers l'art, la poésie ou le cinéma de la nouvelle vague comme toile de fond d'environnement humaniste opposé à un impérialisme américain. Ce sont ces

---

9 "Le substantif « habiter » est apparu à plusieurs reprises au cours de ce livre. L'usage que je fais de ce terme est évidemment redevable à Heidegger et à sa discussion de l'habiter et du bâtir (1958 : 170-193). Il affirme qu'il fut un temps où bâtir et habiter revenaient à peu près au même. Bâtir (bauen) consistait à chérir, à protéger, à labourer la terre et à cultiver la vigne. Ce bâtir-là était synonyme de sollicitude et de régularité. et pour la question de l'individu au sens de l'identité" Urry, John. « L'habiter ». In Sociologie des mobilités, 135-62. Collection U. Paris: Armand Colin, 2005

10 L'architecture démocratique selon Lucien et Simone Kroll, M-D.A, Le Moniteur, 04 Juin 2015



mouvements qui galvanisent les mouvements étudiants des années 60.

### *Sous les pavés la plage*

La fin des années 1960 s'inscrit dans le contexte de la guerre froide, longue période de tension politique et militaire entre les deux blocs . cela a eu une influence significative sur le climat politique en Europe, car de nombreux pays étaient alignés sur les États-Unis ou l'URSS et étaient donc soumis à leur sphère d'influence respective. Ces influences vont se confronter sur le continent européen notamment par l'éclatement des mouvements étudiants et sociaux en Europe qui a suivi les mouvements de protestation des États-Unis sont souvent face à la guerre du Vietnam et à "l'impérialisme américain".

En Europe les manifestations deviennent alors le moyen d'expression et de remise en question du Statut Quo. Les mouvements de contre-culture qui émergent dans les années 60 se caractérise par un rejet de l'autorité des valeurs traditionnelles et il ne focalisation sur la liberté d'expression individuelle. C'est à cette période que d'importants changements culturels se mettent en place via l'arrivée de ces contre-cultures. Venues des Etats-Unis ou du Royaume Unis, avec les mouvements Punk<sup>11</sup>, de la Beat Generation<sup>12</sup>, elle s'associe aux valeurs d'anti-establishment et d'anti-guerre. Recherche via ces nouvelles cultures à établir des modes alternatifs d'organisation de la société on y faisant notamment la célébration de la liberté de l'expression individuelle contre le conformisme et la normalisation de la voie «démocratique».

---

11 Le mouvement punk est un phénomène culturel apparu au milieu des années 1970, principalement au Royaume-Uni et aux États-Unis. Il se caractérisait par une attitude de bricolage (do-it-yourself), un sentiment anti-establishment et un rejet de la culture dominante et du consumérisme.

12 la Beat Generation était un groupe d'écrivains et de poètes américains, dont Allen Ginsberg, Jack Kerouac et William S. Burroughs, qui ont émergé dans les années 1950 et ont acquis une notoriété pour leur rejet de la culture dominante et l'expérimentation de drogues et de formes d'expression alternatives. Ils étaient connus pour leur style de vie libre et non conformiste et leur concentration sur la liberté personnelle, l'exploration spirituelle et la critique sociale.

Bien que Lefebvre regrette dans le droit à la ville que ces mouvements sociaux n'ont pas permis de questionner l'espace urbain et notre façon de le considérer, cette période voit en France mettre l'illusion d'une concrétisation de c'était urbaine par l'action d'une force sociétale. En effet comme l'explique Laurence Lacoste, ces révolutions sociales et culturelles importantes ont néanmoins menées à une reconsidération de nos outils de conception de l'architecture. C'est dans ces années que l'on voit se dessiner les questions sur la durabilité et l'environnementalisme, l'interaction communautaire et sociale, la flexibilité et l'adaptabilité, le rejet des styles traditionnel et de l'héritage fonctionnaliste par l'expérimentation et l'apport de nouveaux matériaux<sup>13</sup>.

C'est donc une transformation globale et profonde de la société qui se met en place au sein de toute l'Europe ; du printemps de Prague aux premières marches de l'association des droits civiques en Irlande du Nord, en passant par les soulèvements de mai 68, une grande partie de la société souhaite changer profondément sa façon de vivre et le modèle dans lequel ils ont jusqu'alors évolué. Cette révolution culturelle et sociale est en partie due aux discussions et aux relations des étudiants avec les principaux penseurs de cette période qu'ils ont formé à un . de vue critique de la société des trente glorieuses. Elles influenceront de nombreuses transformations dans l'approche du projet d'architecture en Europe que nous allons effleurer pour comprendre dans quel contexte au même moment Kroll met en œuvre sa pensée en lutte avec cette homogénéisation de l'architecture, ils cherchent déjà à déconstruire ce modèle, ce considérant lui-même comme homme Anarchitecte<sup>14</sup>. Cette pensée entre alors directement en résonance avec celle de Guy Debord et de l'anti-spectacle. On retrouve en effet un refus de l'apologie de l'apparence ou de l'image de masse, ainsi qu'un refus de la force du scientisme sur le Vrai<sup>15</sup>, le refus de la supposition scientifique

---

13 Dumont M-j, Perron A, UP8. Pour une pédagogie de l'architecture, , Paris, coll. Arguments, Zeug/Énsa-PB, 2020

14 Interview entre Etienne Sevrin et Lucien Kroll, 1984. Lucien Kroll architecte. Documentaire. RTBF.

15 «Le spectacle est l'idéologie par excellence, parce qu'il expose et manifeste dans sa plénitude l'essence de tout système idéologique : l'appauvrisse-

de l'art d'habiter ou de la culture d'habiter<sup>16</sup>. Il s'oppose donc à la répétition, à la reproduction et cette composition qui induit le fait que chacun vive de la même manière, qu'il n'y ait plus rien à décider pour l'habitant que de choisir la couleur des rideaux, de la salle de bains ou du mobilier.

### ***Les nouvelles écoles d'architecture***

À l'origine, en France, l'école des beaux-arts à pour mission de former une sorte d'élite de la nation, une poignée de bâtisseurs qui s'occuperont de grandes demandes publiques de l'état, de commandes l'institutionnelles. Jusqu'au XXe siècle Avec le développement de l'urbanisation et de l'industrialisation, cet enseignement élitiste va progressivement rentrer en crise. Dans les années 60 la critique de l'école des beaux-arts va s'intensifier, de la part des élèves des architectes enseignants mais aussi du ministre de la Culture de l'époque André Malraux. Qu'elle semble alors obsolète tant de moyens matériels de son contrat pédagogique qui paraît totalement décalé avec la réalité de l'époque et certaines autres écoles européennes dont la Belgique.

Cette pensée de 68 dressé alors une critique virulente de la modernité. on est à la recherche d'un renouveau entre l'architecture et son environnement. En France c'est un renouvellement complet de l'enseignement qui se met en place. C'est la fin du système beaux-arts et on recherche de nouvelles méthodes d'apprentissage et le questionnement de projets d'architecture. Cette rupture vient de l'héritage des contre-cultures et du besoin d'introduire une réelle pensée sociale dans l'apprentissage de la discipline les sciences humaines doivent venir au cœur de la formation. S'opère alors la véritable bascule dans la réforme de son enseignement qui permet de transformer le métier d'architecte. C'est le début de l'ouverture à de nouvelles thématiques tels que les sciences humaines, l'écologie,

---

ment, l'asservissement et la négation de la vie réelle.» Guy Debord, La société du spectacle

16 La culture de l'habiter définit la production et l'héritage d'une identité culturelle, et les liens qui unissent, dans nos manières de vivre, nos coutumes matériels et immatériels.

les expérimentations mathématiques et informatiques, les expérimentations constructives... on voit alors apparaître un mélange qui amènera à questionner une théorisation globale de la société autour d'un structuralisme spéculatif qui cherche autant une logique mathématique que linguistique.

Selon Hannah Arendt<sup>17</sup>, le début de ces années est à considérer comme une « brèche entre le passé et le futur [...] ». La période en rupture est donc propice au changement de représentation, de conception ou de mise en œuvre de l'architecture et verra émerger de nouveaux modèles pédagogiques, une histoire sociale de l'architecture, une analyse des contextes urbains, la maquette comme outil de travail. L'école de la cambre était bien plus avancée que celle de France et leur système encore fortement présent en 68, ils ont bien plutôt su transformer l'apprentissage de l'architecture et la position de l'architecte notamment grâce à Henri Van de Velde, premier directeur de l'école de la cambre et figure emblématique de l'architecture qui (nous reviendrons dessus) comme l'explique Kévin Saladé dans sa conférence est à l'aune de transformation majeure de l'architecture du XXe siècle<sup>18</sup>.

### ***Kroll, 68 et la Mémé***

Le couple Kroll souhaite alors mettre en avant la place de l'utilisateur et pour cela rompre avec l'héritage moderniste, l'homogénéisation du construit l'architecture-objet<sup>19</sup>. Ils se battent contre un isolationnisme et ce que Lucien Kroll appelle la parcellisation des matières enseignées puisque la fabrication d'objets isolés est à son sens une conséquence directe de l'éducation qui produit selon lui, « au mieux, des objets narcissiques, au pire, étranger ou artistique ».<sup>20</sup>

17 ARENDT, Hannah, la crise de la Culture : huit exercices de pensée politique, Paris, Gallimard, 1968. L'ouvrage fait l'objet d'une première parution aux Etats-Unis en 1961 sous le titre *Between Past and Present*,

18 "Henry Van de Velde, précurseur du Bauhaus et fondateur de la Cambre" conférence Saladé Kevin, Henry Van de Velde, précurseur du Bauhaus et fondateur de la Cambre, 2020

19 Kroll, Lucien, *Tout est paysage*, Sens & Tonka, 2001

20 *Ibid*

En Belgique, les étudiants sont déjà depuis quelques années, en remise en question de leur enseignement, sous l'appui favorable des enseignants.

On retrouve alors chez Kroll beaucoup de ces idées et nouveaux outils de conception de projets et bien qu'il ne cité que très peu d'architectes de sociologues qui auraient influencé ses idées il est difficile de ne pas voir en cette pensée une influence de la sociologie urbaine et écologique des années 60. Il semblerait que le couple belge préféré laisser la part belle aux discours plutôt qu'aux urbanistes et aux architectes. Toutefois, l'anarchitecte ne cachait pas son admiration pour les œuvres de Henry Lefebvre ou Guy Debord.<sup>21</sup> Leur regard sur la société de l'époque et sur la ville, les questions du geste, de la fête, ou encore de la spontanéité ponctuent ses discussions et ses bâtiments tout au long de sa vie.

De la même manière, et d'après ses propres mots, Lucien Kroll n'était pas très investi à la révolte des étudiants d'architecture de La Cambre. "J'étais très d'accord avec les mouvements étudiants et leurs revendications, mais je les admirais de loin."<sup>22</sup> Selon l'interview de Lucas Brusco et Martial Résibois, il les aidait comme il pouvait pour leur projet, afin qu'ils puissent continuer leur lutte sans rater leur année. Ainsi, en 68, alors que Kroll n'est plus enseignant, il se rend quand même à La Cambre pour soutenir les étudiants en révolte. Bien que ce ne soit pas clairement écrit, il semble qu'indirectement et par le soutien qu'il apporte aux étudiants, ses idées en accord direct avec la révolution de pensée en cours se développe rapidement dans l'esprit des étudiants.

En 1968 est rédigée à Bruxelles par les étudiants le "manifeste des états généraux" il porte sur la nécessité de la participation des usagers dans la pensée des plans et des aménagements du projet. Il faut alors noter que ces idées se manifestent ont pour but de faire face aux phénomènes de bruxellisation qui a lieu à l'époque.

---

21 Lucas Brusco et Martial Résibois, « Lucien Kroll », CLARA n°5/Hors-séri, n° 1 (2018): 188

22 Ibid

C'est alors grâce à ces étudiants qu'il va pouvoir mettre en œuvre, à Louvain, l'un de leur projet les plus emblématique. Alors que les étudiants en médecine de Louvain s'opposent au projet qui leur est proposé et lutte pour ne pas qu'il soit construit alors que le nouvel hôpital est déjà en construction, ils s'opposent à l'espace social qui a été décidé par l'architecte. Les étudiants en médecine iront alors discuter avec les étudiants d'architecture qui leur parleront de leur professeur qui travaille sur la participation, l'usager, l'architecture frugale, mettant l'accent sur le social et l'importance de l'usager dans le processus de création du projet.<sup>23</sup>

C'est donc les étudiants du syndicat de la Mémé qui ont été chercher l'architecte qui a passé les deux années qui suivirent aux côtés de ces futurs médecins "j'ai été voir ces étudiants et nous ne nous sommes plus quittés pendant deux années lumineuses..."<sup>24</sup>

Utilisant la maquette comme processus du création et de participation, l'atelier du couple Kroll, AUAI a été très tôt, en avance sur les autres bureaux européens. En effet l'Atelier d'Urbanisme, d'Architecture et d'Informatique inscrit en son nom, cette nouvelle pratique de C.A.O. au cœur de son processus de conception. C'est l'un des premiers ateliers, qui met en avant l'usage de l'informatique dans le dessin du projet architectural. Lucien Kroll considère au même titre que la maquette, l'outil informatique comme un atout de rapidité d'exécution, comme un assistant. On comprend alors que Kroll s'inscrit dans l'air du temps, il n'est pas dans le refus des nouveaux outils, mais les assimile pour pouvoir proposer une approche subversive de l'architecture.<sup>25</sup> Utilisons nos outils pour gagner du temps et nous concentrer sur les questions importantes, voilà le message que Lucien Kroll semble nous faire passer.

C'est également dans ces années que sera transformée la perception de la ville dans un article signé par Louis de Hoym de Marien dans la revue Urbanisme qui s'intitule "l'art urbain est mort... Vive l'art urbain! " *qui prône un urbanisme qui choisit de prendre à bras-*

---

23 Ibid

24 Ibid

25 Philippart, Julien , Lucien Kroll : Architecture et contre-culture dans les années soixante, Uliège, 2021

*le-corps, les leçons d'un art urbain souvent appliqué à l'intérieur des cités, à un paysage plus large, pour lutter contre les "paysages sans espoir" des extensions de la ville (Quelles densités ? Quelles silhouettes ? Quelles approches ?). L'image que Kroll développera plus tard dans son ouvrage "Tout est paysage" dans lequel il exprime l'idée que tous les éléments de l'environnement, les bâtiments, les rues et les infrastructures, sont interconnectés et doivent être considérés comme faisant partie d'un paysage plus vaste.*

Selon Kroll, la séparation traditionnelle entre l'architecture et l'architecture paysagère est artificielle et doit être surmontée afin de créer une approche plus holistique et intégrée de la conception. Il a fait valoir que le paysage ne devrait pas être considéré comme une simple toile de fond des bâtiments, mais plutôt comme un élément clé de l'environnement bâti qui devrait être pris en compte à chaque étape du processus de conception.

*« L'ordinateur n'est pas une divinité qui gouverne l'atelier et l'architecte mais un assistant très rapide qui dessine plus vite que la main et calcule le cahier de charge du projet que vous avez en tête. Le programme que Lucien Kroll et son équipe ont créé est le premier du genre dans le monde, c'est le gouvernement français qui a financé la recherche. »<sup>26</sup>*

## ***Le devoir de beauté, l'humanisme d'un nouveau paysage urbain***

Si Lucien Kroll semble être dans un rejet de l'architecture moderne et du Bauhaus, il ne conçoit pas comme une mauvaise architecture, il dira la présentation de tous les paysages à l'école des beaux-arts de Bruxelles en 2016, et que l'école du Bauhaus est l'objet le plus laid qui est existé, sans remettre en question les qualités de Walter Gropius qui est selon lui un grand architecte, *"dans une période d'assassinat culturel, parce que l'industrialisation qui est une intelligence ni bonne ni mauvaise mais, sans but avouée, prend la maîtrise de la*

---

26 Sebastian Niemann, 2007. « Lucien Kroll ou l'architecture sans maître ». L'Architecture d'Aujourd'hui n°368

*forme, et la définition de l'industrie est simplement un objet multiplié par un nombre inconnu, c'est misérable, Gropius avec ça fait un jeu de forme qui a sa beauté, mais qui n'a pas sa chaleur."*<sup>27</sup>

Il faut noter qu'après avoir hésité entre la médecine et l'architecture, Lucien Kroll opta pour l'école architecture parce qu'un de ses voisins lui parla et devoir de beauté défendue par Henry Van de Velde, précurseur de l'école du Bauhaus à Weimar, dans l'école qu'il dirigea pendant plusieurs années<sup>28</sup> et dans laquelle il développait déjà les idées qu'il approfondira à l'école de La Cambre des années plus tard. Ces idées sont l'exigence de la cohérence, la dimension du rêve, l'art de faire, l'importance du beau, l'importance de l'objet est de la forme pure qu'il résumera en cette phrase le "droit à la beauté"<sup>29</sup>.

Dans ses écrits, Van de Velde soutient que le droit à la beauté est une partie essentielle de la vie humaine et qu'il est de la responsabilité des artistes et des designers de créer de belles œuvres qui enrichissent la société et élèvent l'esprit humain<sup>30</sup>. Et que la beauté n'était pas seulement une question de goût personnel mais plutôt une valeur universelle qui devait se refléter dans tous les aspects de la vie, y compris l'architecture, le mobilier et les objets au quotidien.

La beauté n'est alors pas seulement une source de plaisir mais aussi une force pour le bien qui a le pouvoir de transformer les personnes et les communautés. Il soutient que la recherche de la beauté dans le design peut aider à créer une société plus harmonieuse et fonctionnel. On retrouve chez Van de Velde, une forme d'humanisme une pensée pour l'humain au centre du projet et c'est, selon Lucien Kroll, ce qui l'a amené à se dédier à l'architecture et aux habitants.

---

27 Lecture by Simone and Lucien Kroll Centre for Fine Arts, Brussels, 18.09.2016

28 Saladé Kevin, Henry Van de Velde, précurseur du Bauhaus et fondateur de la Cambre, 2020

29 Alexandre Kostka, « Un Don Quichotte contre la Laideur : Henry Van de Velde », Germanica, n° 37 (1 décembre 2005)

30 Ibid



Ainsi, que ce soit dans ses écrits ou dans ses projets, Kroll se questionne en permanence sur la place de l'utilisateur qu'il soit toujours voir au centre du processus de réflexion et de conception.

*“J'avais été à cette école-là parce que j'avais entendu parler de Van de Velde, mais je n'avais rien lu, ni vu, pas de quoi stocker dans un terreau fertile. Mais ça m'intéressait parce que ça avait l'air d'être humain, les autres étaient des fabriques.”<sup>31</sup>*

### ***Vers une sociologie urbaine***

*La sociologie urbaine est pour le couple Kroll, un moyen de mettre en œuvre le concept de Félix Guattari de “machines à désirer”<sup>32</sup>. Le philosophe décrit la manière dont le désir est produit et diffuse dans la société. Ces “machines” ce sont des systèmes complexes qui génèrent et entretiennent le désir qui fonctionne à différents niveaux de la vie sociale et personnel.*

La machine à désirée est dans un premier temps être vue comme les forces qui animent le comportement et la motivation humaine. Elles peuvent être à la fois externes menée par des normes sociales ou des valeurs culturelles comme interne, elles sont alors des pulsions psychologiques et des états émotionnels. Le moteur montre comment se forment, se combinent et interagissent entre elles pour produire et maintenir une forme du désir elles sont “des machines” dans le sens qu'elle fonctionne selon leurs propres règles et logiques. Ni fixe, ni statique, elles évoluent constamment en réponse à de nouvelles influences et de nouveaux stimuli. Le désir est donc pas une qualité fixe ou prédéterminée mais quelque chose qui est constamment produit et reproduit à travers le fonctionnement de “ces machines”.

Le concept offre un moyen de comprendre une nature complexe et dynamique du désir humain et la manière dont il est façonné par les

---

31 Lucas Brusco et Martial Résibois, « Lucien Kroll », CLARA n°5/Hors-séri, n° 1 (2018): 188

32 Kroll, Lucien, Tout est paysage, p.158

forces sociales et culturelles qui l'entourent. Il suggère à travers cela que l'environnement naturel, social et mental sont interconnectés et interdépendants. Il est alors important de tenir compte de leur interrelation lorsque l'on aborde des problèmes tels que la dégradation de l'environnement, l'injustice sociale et la santé mentale. Lucien Kroll a été profondément influencé par les idées du philosophe, il a encore le nombre des idées dans son travail d'architecte.

Il pense en effet que l'architecture à le potentiel de façonner non seulement l'environnement physique mais aussi l'environnement social et mentales des personnes qui vivent où travaillent dans les espaces qu'elles créent. Si Lucien Kroll s'oppose sans doute à l'idée de machine, qui manquerait sans doute à ses yeux de la vision organique intrinsèque aux relations humaines, il va sans dire que ce rapport en transformation permanente des influences, des stimuli, de compréhension de la nature à la fois complexe et dynamique, représente la toile de fond de l'exercice de conception que le couple Kroll mettra en place durant leur pratique<sup>33</sup>.

### *Vers un paysage urbain*

Lucien Kroll, après son diplôme rend visite à Jacques Couëlle, fondateur du Centre de Recherche des structures naturelles<sup>34</sup>, qui comme le définit Thierry Paquot, prône une architecture de l'instinct. Ces archi-sculptures ou architecture-paysages développent de nouvelles relations entre le bâti et son environnement direct. Il pose déjà des questions d'accessibilité, de contexte culturel<sup>35</sup>, d'interac-

---

33       Bouchain Patrick et Lieu unique (Arts center), éd., Simone & Lucien Kroll: une architecture habitée, 1ère éd (Arles: Actes Sud, 2013), p.21

34       Ibid

35       Contexte culturel : La conception des espaces extérieurs doit tenir compte du contexte culturel dans lequel ils se situent. Cela inclut le climat local, la végétation et les traditions culturelles de la région, ainsi que les besoins et les préférences des personnes qui utilisent l'espace.

tion sociale<sup>36</sup>, de durabilité environnementale<sup>37</sup> et d'esthétique<sup>38</sup>.

C'est pour Lucien Kroll, l'expression d'une construction par la main, un art de faire, de bâtir pour soi et pour tous un habitat. Bien que Jacques Couëlle ait été l'architecte des riches villas sur la Méditerranée, les idées qu'il défend et met en avant dans son œuvre dans son pas moins intéressantes. On retrouve ainsi chez Kroll la grande part de ces questionnements qui continuera de développer comme nous le verrons juste après. À la différence de Jacques Couëlle, Il est attaché à développer ces idées pour le communs, pour les usagers et non pour une élite souvent du monde artistique.

Le paysage est ainsi, pour le couple Kroll définis par la rencontre de ces différentes questions du contexte culturel<sup>39</sup>, d'accessibilité, d'interaction sociale, de durabilité, c'est en somme la forme produite par des actions compatibles d'habitants qui ont pour but de tisser ce paysage. ainsi si la forme sur-construite, sur-dirigée comme le camp romain qu'il met en avant dans «Tout est paysage», la nature sauvage (si elle existe dans nos sociétés occidentales) n'est pas non plus un paysage. Le paysage est pour cette création collective de relations sociales. On retrouve alors chez Jacques Couëlle cette

---

36 Interaction sociale : les espaces extérieurs doivent encourager l'interaction sociale et offrir aux gens la possibilité de se réunir et de s'engager les uns avec les autres. Les architectes paysagistes tiennent compte de facteurs tels que l'emplacement des aires de repos, la disponibilité d'équipements tels que des terrains de jeux et des installations sportives, et la présence d'espaces de rassemblement lors de la conception d'espaces extérieurs.

37 Durabilité environnementale : Les espaces extérieurs doivent être conçus de manière écologiquement durable, en mettant l'accent sur la conservation des ressources et la minimisation des impacts négatifs sur l'environnement. Les architectes paysagistes tiennent compte de facteurs tels que la conservation de l'eau, l'utilisation d'espaces végétales indigènes et l'incorporation d'infrastructures vertes (comme les jardins pluviaux et les toits verts) lors de la conception d'espaces extérieurs.

38 Esthétique : Les espaces extérieurs doivent être esthétiques et procurer un sentiment de beauté et de plaisir à ceux qui les utilisent. Les architectes paysagistes tiennent compte de facteurs tels que l'utilisation de la couleur, de la texture et de la forme lors de la conception d'espaces extérieurs pour créer des conceptions cohérentes et harmonieuses

39 Kroll, Lucien, Tout est paysage,

idée de textures organiques. Le paysage est donc “un fait de civilisation”<sup>40</sup>

La ville organique est donc pour le couple d’architectes, cette dimension sensible, qui évoque le faire, le travail de la main, essentiel à la population de l’espace de la ville. Elle est alors en opposition à la société du spectacle que définit Debord puisqu’elle est par essence propre à chaque geste. Le couple Kroll cherchera tout au long de sa vie à répondre à cette architecture aliénante, pour remettre l’humain au centre de la cité. Il va ainsi développer des concepts pour lutter contre ces problématiques, en cherchant toujours à répondre à une écologie de pensée, souvent mise en œuvre par le principe de la participation (sens large, usagers, promoteurs, ouvriers) qui sera la pierre angulaire de son approche.

## ***Le droit à la beauté, une autre façon d’habiter***

### ***Écologie de pensée***

Il est important de noter que la vision du couple Kroll, est une vision globale, elle cherche à répondre à la fois à la technique, à l’écologie, à la participation, à l’activation urbaine. C’est une vision dans laquelle le praticien est architecte et urbaniste, autant que citoyen. L’architecture devient alors une affaire de relations, elle a pour but de lier chacun entre eux et à leur environnement.

L’écologie de penser chez Kroll prend sa source en grande partie dans les idées de Félix Guattari. Comme il est défini lui-même dans “Tout est paysage” : “Je me cramponne à Félix Guattari et à “ses trois écologies”<sup>41</sup>. En effet, pour Lucien Kroll, aucune des trois visions sociale, mentale, ou physique n’a de sens l’une sans l’autre. Pour l’architecte il faut arrêter de nous voir en lutte incessante avec notre environnement, pour réussir à mettre en place une relation réel et cyclique avec lui. De la même manière que nous commençons

---

40        Ibid

41        Kroll lucien, Tout est paysage, p.78

à comprendre notre monde rural, il faut réussir à mettre en place des procédés de “fermetures de cycles” du monde urbain. Pour comprendre ce que cela induit comme pratique dans le processus de conception du couple Kroll et comprendre les principes mis en œuvre, nous avons synthétisé chacune des écologies que développé Félix Guattari<sup>42</sup>.

Le philosophe décrit donc sa pensée de l'écologie en trois environnements l'environnement naturel social et mental. Le premier comprend les éléments vivants et non vivants qui composent le monde, ce sont les plantes, les animaux et les micro-organismes tout autant que l'air, l'eau, le sol. Cet environnement est composé d'écosystèmes complexes, de forêts, de prairies, de zones humides, qui sont tous le résultat interactions entre éléments vivants et non vivants. C'est donc une ressource essentielle pour la survie et le bien-être humain. C'est notre premier environnement physique qu'il convient de conserver et de protéger, de préserver pour assurer la stabilité et la durabilité de la vie sur terre.

Le deuxième environnement est l'environnement social<sup>43</sup> qui comprend les normes culturelles, les valeurs sociales et les croyances qui façonnent nos comportements et nos interactions avec les autres. Cela inclut également un système économique et politique qui façonne nos vies tels que le capitalisme, le socialisme et la démocratie. Il comprend en somme les relations et les interactions que nous avons avec les autres, nous entendons par là nos familles, nos amis et nos communautés. Ces relations peuvent avoir un impact profond sur notre bien-être et notre qualité de vie, puisqu'elles façonnent nos systèmes culturels, économiques et politiques.

L'environnement mental<sup>44</sup> comprend les divers états et processus mentaux qui façonnent notre expérience du monde, quelle que la

---

42 Guattari, Félix. *The Three Ecologies*. Bloomsbury Revelations. London ; New York: Bloomsbury Academic, 2014.

43 Le principe spécifique de l'écologie sociale est la fabrication d' « éros de groupes » GUATTARI F., op. cit. p59

44 Ibid

perception, la cognition, les émotions et la motivation. Elles sont façonnées par nos expériences personnelles et le système culturel. Cet environnement peut avoir une influence importante sur notre santé physique nos relations sociales et l'environnement dans lequel nous vivons. C'est un facteur pour déterminer le bien-être des individus et des sociétés il est essentiel de considérer ces interrelations avec les environnements naturels et sociaux afin d'aborder des questions telles que la santé mentale et le bien-être. C'est celui sur lequel l'auteur a le plus écrit il insuffle les problématiques collectives, et l'inconscient qui est directement lié à la conscience sociale c'est à dire la politique.

L'auteur met alors en avant la transversalité de ces écologies je ne dois pas être traité séparément d'être pris en compte chacune par rapport aux autres. Sans elles, nous mettons en place un processus de subjectivation quittant à la destruction une sociale de la vie en commun. C'est ce que l'auteur appellera "*l'écosophie*".

Et c'est bien cette vision holistique qui relie la pensée de Guattari à la pensée du couple Kroll. Elle prend en compte les interrelations entre les environnements naturels, sociaux et mentaux et cherche à créer des espaces qui répondent aux besoins et aux désirs des personnes qui les utilisent. On peut alors voir plusieurs principes qui entre en écho dans leur pratique. Cette approche holistique se dessine dans le rapport au contexte spécifique dans lequel un bâtiment ou un environnement sera situé en tenant compte des facteurs climatique, culturelle et historique. On voit alors l'intégration avec l'environnement naturel que pendant une approche durable de l'architecture, on ouvre une recherche pour minimiser l'impact des bâtiments sur l'environnement incorporant des toits verts, des systèmes de récupérations d'eaux de pluie, de ventilation naturelle. On trouve également la question de l'environnement humain portée notamment par la participation active mettant en exergue les besoins et désirs des personnes qui utilisent les espaces au centre du processus de conception. L'efficacité matérielle et énergétiques a pour but de minimiser l'impact des ressources non renouvelables et réduire la consommation d'énergie, Lucien Kroll maintenant sa

pratique des matériaux qui nomme les “matériaux innocents”<sup>45</sup>.

*“L’ingénierie verte, détachée des motifs moraux ou civilisationnels est une vulgarité ; l’écologie est une prophétie, pas une avarice”<sup>46</sup>.*

### ***L’importance du banal***

Connaître le monde urbain, c’est connaître notre civilisation, même s’il existe aussi des espaces non urbains. Ainsi pour Bruce Bégout; le monde urbain est plus large que le territoire urbain lui-même. La vie toujours plus large que la vie physique, elle se diffuse et impose des modes de vie de pensée créer et développer en ville qui déterminé les espaces urbains et non urbains<sup>47</sup>. Cependant les productions contemporaines demeurent plus fragiles que les corps humains qui les ont édifiés. En effet, 30 ou 40 ans, c’était la durée de vie d’un bâtiment construit qui s’est vu réduire à 25 ans en moyenne tandis que celle des hommes s’est vu considérablement augmenter. L’auteur montre qu’ au cours d’une vie, nous assistons à la naissance et à la démolition de 3 générations de bâtiments. Si bien que ce qu’écrivait Baudelaire dans les fleurs du mal face aux transformations profondes du paris d’Hausmann semble plus que jamais d’actualité : « la forme d’une ville change, hélas, plus vite que le cœur d’un mortel » ... Le constat de Bruce Bégout et donc le suivant, et nous faisons face à une profonde mutation sociale et anthropologique que les générations passées n’avaient pas connue et construisons des villes évanescents.

Le rapport au temps c’est que nous avons un problème à la fois avec le futur et avec le passé. Les productions disparaissent au moment même où elles sont apparues, on voit alors opérer un changement radical du paysage urbain. Il est pourtant acquis l’idée qu’une civilisation ce produit par sédimentations d’un patrimoine mais l’accélération du renouvellement et la numérisation des flux d’information

---

45 Op. cit. Tout est paysage, p.191, Kroll Lucien

46 Op. cit. Tout est paysage p. 78. Kroll Lucien

47 Bégout, Bruce. Obsolescence des ruines: essai philosophique sur les gravats. Essai. Paris: Éditions Inculte, 2022.

permanent de transformation permanente des objets rendent les hommes de moins en moins aptes à préserver les œuvres du passé.

Notre culture contemporaine semble en ce sens fragile, tout est conservé dans les espaces de stockage, numériser pour des chiffres que beaucoup d'entre nous ne comprenons pas, une conversation sont dématérialisées, nos échanges, nos dessins, cette disparition de la forme matérielle, d'en savoir, dans l'échange, d'une culture n'est pas un problème en soi, mais il est sombre maître en œuvre *"l'accélération produite d'une disparition accélérée."*<sup>48</sup>

Dans sa pratique, Kroll ne souhaite pas démolir de bâtiments pour des raisons pragmatiques et écologiques, les bâtiments déjà construits sur lesquels les architectes interviennent sont pour eux, une base de travail solide pour la mise en place d'un projet et sera donc une économie de coûts ainsi que de matières. Cependant, on peut aussi y voir une importance, celle de rallier les gens à leur histoire et à leur sentiment d'appartenance, le patrimoine culturel a aidé à dessiner cette culture d'histoire et de tradition de leur communauté et peut leur donner un sentiment d'appartenance et d'identité.

*«Le hasard urbain n'est jamais qu'un très grand nombre de décisions rationnelles oubliées.»*<sup>49</sup>

D'autre part, si nous souhaitons nous questionner sur ce problème d'appartenance et ayant d'ores et déjà mis en avant, la fin de «l'architecture-objet»<sup>50</sup> comme réponse architecturale à des problèmes humain, souvent hors d'échelles ou décontextualisé, soulevons cette idée que l'architecture banale, que personne ne désire particulièrement, souvent caractérisé par des éléments préfabriqués, peut

---

48 Ibid.

49 Op. cit. Kroll Lucien, Tout est paysage p.133

50 Architecture sans regard sur son contexte ou son environnement immédiat. Il prend des considérations sociales génériques pour tenter de répondre à des problématiques particulières avec des systèmes standardisés.



être une réponse d'intervention.

On peut laisser entendre que le banal a cet avantage, qu'il n'est pas beaucoup regardé, il est en ce sens, un moyen d'action et d'intervention adéquat pour transformer nos façons d'habiter. Souvent délaissé, ou démoli, le banal soulève cette question, dans des villes où la densité est telle que l'on ne sait plus où construire, ne doit-on pas poser la question de doit-on construire ? La base de bâtiments construits ne peut-elle pas être déjà suffisante pour, au travers de transformations, répondre à des nouveaux usages ?

Il est avec nos problématiques actuelles, et notre connaissance sur notre environnement, nécessaire pour conscientiser notre rapport au bâti existant. *"Il ne faut pas détruire ces ensembles, mais « faire avec recréer une communauté ( « faire village » ou « faire quartier »)*<sup>51</sup>. Comme dans beaucoup des projets auxquels il a participé, Lucien Kroll met en place un grand détournement. Pour la Mémé, il utilise le bâtiment en béton préfabriqué, et met en place à partir d'une masse, l'expression d'une diversité ou un retour à une complexité.<sup>52</sup> On peut voir dans cette complexité, une forme de matérialisation du "Droit à la ville" de Henry Lefebvre. Il déconstruit l'image parfaite de l'architecture moderne, en laissant sa main être guidée par les futurs habitants.

Pour effectuer ce détournement Kroll s'amuse à manipuler les règles et les modes de construction, pour faire de la machine et de l'industrialisation, de l'architecture à échelle humaine. La ville n'est plus une ville à construire à partir d'une table rase, plus jamais, il faut comprendre que la ville est un palimpseste, un milieu organique, qui constitue une ressource incroyable. Les grands ensembles sont là, regardons autour de nous, et comprenons ces milieux comme des opportunités, de voir en la transformation de leur forme, un possible d'une nouvelle forme d'habiter humanisé.<sup>53</sup>

---

51 Op.cit Tout est paysage Kroll Lucien, p25

52 «Il est irrationnel d'imposer des éléments identiques à des habitants divers, cela les rend identiques, amorphes ou révoltés. Kroll «la zone molle» op.cit Bouchain Patrick, Simone & Lucien Kroll, une architecture habitée,p.105

53 «L'habitation est une action ! « J'habite, tu habites etc.» et non un objet.

Cette démarche de déconstruction<sup>54</sup> et non de démolition<sup>55</sup>, force à l'étude et l'analyse, la compréhension des espaces existant pour amener à leur transformation. On ne peut penser à ce procédé sans aujourd'hui avoir en tête le travail du duo d'architectes Lacaton & Vassal lauréats 2021 du prix Pritzker, qui dans leur pratique cherche à répondre au-delà de la nécessité. Ils cherchent à mettre en place une possibilité de choix, la possibilité d'inventer, de faire que des choses que l'on n'a jamais pensés, puisse se passer. Comme le montre Jean-Philippe Vassal, en France, le programme national de rénovation urbaine a été le bois sec qui a servi à l'autodafé de la ville. Entre 2006 et 2015 a été accordé un budget de 16.43 milliards d'euros à la démolition et reconstruction. Dans cette somme, on a démoli 124 000 logements pour en reconstruire 100 000.<sup>56</sup> Nous avons ainsi réussi à perdre en investissant seize milliards d'euros, vingt-quatre mille logements. à une époque dans laquelle nous traversons une crise du logement, et des enjeux climatiques sans précédent, comment peut-on comprendre ces dépenses ?

L'approche des architectes est d'extraire de ces logements, les meilleures qualités sans en faire de l'idéologie, y apporter plus de confort et plus de lumière. démolir signifie mettre un terme à des vies, des échanges sociaux qui se sont créés durant les années où les gens ont habité ces lieux, la reconstruction est souvent une opportunité d'augmenter ses loyers, de gentrifié un espace de la vie. Démolir, c'est faire violence à la société, c'est rompre des liens humains, des habitudes il faut regarder différemment, de l'attention, de la "gentillesse comme le décrit Jean-Philippe Vassal. «*Transformer, ne jamais démolir, toujours ajouter, agrandir, donner plus d'es-*

---

Ne peut-on découvrir de nouvelles structures d'habitation qui soient plus libres et plus enrichissantes que l'isolement actuel?» op.cit Bouchain Patrick, Simone & Lucien Kroll, une architecture habitée,p.106

54 Défaire la construction, la structure, l'organisation de quelque chose.

55 Abattre une construction, la détruire.

56 Conférence de Anne Lacaton & Jean-Philippe Vassal et Frédéric Druot VF, 2018.

*pace, pour faire plus et mieux.»*<sup>57</sup> Pour le duo d'architectes, il faut repartir de l'intérieur, de l'habitat, puisque c'est là que s'est inscrit durant 20,30,40 ans, l'histoire des personnes. Oublier pour un temps, la forme, pour comprendre la valeur, la plus-value de chaque habitant et se demander ce qu'il manque ou doit être transformé pour le confort. La réponse par l'addition, l'extension, de 4 m pour offrir une capacité d'usage supplémentaire. C'est ici une position écologique, économique et éthique qui est mise en place.

Ce qui est souvent péjoré par l'idée commune, que l'on considère ici comme banal et le lieu de vie une grande part de la société, plutôt que d'accentuer des hausses de loyer en démolissant et reconstruisant, aberration écologique et économique au vu de notre situation contemporaine, nous devons changer notre regard sur cet espace et y voir des potentialités, des outils de mise en œuvre de nouveaux espaces, de lieu autre, de nouveaux types de logements qui, s'ils sont bien pensés permettront à chacun chacune de s'épanouir. Il faut alors plutôt les considérer comme des avant-projets, hé quand on manque architecte nous devons aider, «aider à former un espace vécu : des rues, des places”.<sup>58</sup>

### ***Participation et client usager***

*“Je faisais alors partie d'une délégation qui allait lui proposer d'être le Président d'honneur d'une association – le « Club d'esthétique industrielle » – qui n'a pas vécu. Il nous a reçus chez lui, réfugié à Oberägeri en Suisse, nous cinq, sur sa prairie en pente. C'était déjà une leçon d'urbanisme spontané : il était en haut et nous, en petit cercle, en bas, comme à Hyde Park Corner où la forme urbaine se créait selon l'acoustique. Nous nous sommes présentés, mais, quand mon tour est venu, je n'ai pas parlé de moi, mais de lui. Je lui ai dit que son devoir de beauté devenait actuellement un devoir de participation des habitants. Il m'a regardé curieusement puis a commencé à discourir. Quelques jours plus tard, j'ai reçu une longue lettre : ma remarque était tellement actuelle, écrivait-il, qu'il fallait se dépêcher*

57 Conférence Anne Lacaton & Jean-Philippe Vassal et Frédéric Druot VF, Cité de l'architecture, 2018

58 Tout est paysage Op.cit p 19

*d'organiser et de financer un grand colloque pour la répandre. Il est mort quelques mois plus tard : j'étais bien incapable d'agir.*<sup>59</sup>

Très tôt, Lucien Kroll est conscient de l'importance de l'usager dans le projet, il a à cœur de proposer ce que l'on pourrait appeler un humanisme du projet. L'exemple phare est celui de la MÉMÉ puisque c'est établi une discussion est relation de plus de deux ans pour la mise en place du projet. Au projet, Ici professeur, assistant, employeur, habitant, étudiant, chacun est là pour discuter de la conception à l'étude détaillée et au principe de gestion des volumes à construire. C'est alors pour le projet, un moyen de responsabiliser les gens sur le lieu de vie. *“Cela allait susciter, dès la prise de possession des lieux par les habitants, un milieu urbain plus animé duquel les habitants se sentent responsables et auquel ils puissent s'attacher au lieu de se contenter de camper dans des logements impersonnels”*<sup>60</sup>

Dans ce projet, Kroll montre l'importance qu'il donne à l'interlocuteur, à l'habitant. Il transformera d'ailleurs dans sa pratique, la dénomination de clients en clients usagers. Ce petit tour linguistique, même s'il peut sembler symbolique, n'en est pas moins une réelle transformation du statut dans lequel le client ne contacte plus simplement l'architecte pour l'échange d'un geste contre la rémunération mais entre au contraire dans une relation de discussion de compréhension et de réalisation.

La première étape est donc la discussion, lorsque Kroll le raconte cela semble être un travail extrêmement dense à la fois de compréhension, d'expérimentation et de discussion. Le projet n'a plus rien d'un objet livré mais au contraire déjà dans son processus de conception. C'est un échange organique qui crée interaction et lien social il l'analogie de ce que sera le projet une fois livré.

Cette participation ne s'arrête pas à une simple discussion et mise en place de principes, puisqu'en utilisant le “SAR”<sup>61</sup> dont Van de

59 Lucas Brusco et Martial Résibois, « Lucien Kroll », CLARA n°5/Hors-séri, n° 1 (2018): 188

60 Tout est paysage Op.cit p92

61 La SAR (Stichting Architecten Research ou Fondation pour la recherche

Velde il avait été l'un des instigateurs, hé et en proposant dans le bâtiment de la Mémé et une nouvelle trame de 10 cm, L'architecte offre par une solution technique, la possibilité à chacun de décider de ses besoins et de pouvoir s'il le souhaite, mettre en place eux-mêmes où déplacer eux-mêmes leurs cloisons.

*“Il fallait confisquer à l'architecte son pouvoir narcissique et l'engager dans une compréhension commune des vrais besoins du programme et de l'avis des étudiants.»<sup>62</sup>*

L'architecte offre alors la possibilité de mettre en place dans le processus du projet une part d'auto-construction qui montrent l'importance du geste dans la construction de l'habitat. L'habitant n'est pas invité à simplement choisir la couleur d'un mur mais plutôt choisir où et comment installer le mur et comme l'explique Alexandre Kostka dans son écrit sur Van de Velde<sup>63</sup>, *“l'expressivité spontanée de la gestuelle et de la réceptivité de l'homme, devait permettre la guérison d'une crise de la modernité, dont l'origine remonte selon Van de Velde à la Renaissance.”* La question du geste, du mouvement, de l'individu, de la spontanéité sont autant de problématiques auxquelles les modernistes n'ont su se confronter et que Lucien Kroll va tâcher

---

des architectes) était une organisation de recherche basée aux Pays-Bas qui se concentrait sur la relation entre la profession d'architecte et l'industrie du logement. Elle a été fondée en 1965 dans le but de promouvoir l'industrialisation du logement, avec un accent particulier sur le rôle des architectes dans la conception de logements. L'organisation a mené des recherches sur divers sujets liés à la conception et à la construction de logements, notamment les matériaux et les technologies de construction, les méthodes de construction et les facteurs sociaux et économiques qui influencent la conception et le développement de logements. Il cherchait également à promouvoir le développement de nouvelles approches de conception et de technologies qui pourraient être utilisées pour améliorer la qualité et l'abordabilité des logements. En plus de ses activités de recherche, le SAR a également joué un rôle important dans la défense des intérêts des architectes au sein de l'industrie du logement et dans la promotion de la valeur d'une bonne conception dans le logement. Il a travaillé en étroite collaboration avec des agences gouvernementales et d'autres organisations pour aider à façonner les politiques et les pratiques liées au logement et au développement urbain.

62 Ibid.

63 Alexandre Kostka, « Un Don Quichotte contre la Laideur : Henry Van de Velde », Germanica, n° 37 (1 décembre 2005)

de mettre en œuvre dans les projets participatifs auxquels il prendra part avec Simone Kroll et leur atelier.

Si en 1968, alors que l'on avait affaire à une politisation généralisée de l'espace de la ville, Henri Lefebvre regrettait l'absence de la révolution de la pensée de la ville, il semble aujourd'hui bien plus compliqué de la mettre en œuvre. Cependant, Kroll avec ces projets nous donne une forme de réponse. La participation par tous au projet d'architecture ne serait-elle pas alors un moyen de repolitiser l'urbanisme, de conscientiser l'habitant sur son pouvoir d'action publique ? la part de l'architecte est alors là suivante, il va mettre en place dans son travail une fois de relation entre chaque acteur du projet, les partenaires, les clients, le maître d'œuvre, mais surtout les habitants afin de veiller à ce que l'enjeu et le rôle de chacun soit pris en compte comme des partenaires à part entière. C'est en passant la voix de l'habitant au cœur du projet que l'on pourrait repolitiser la ville et faire où refaire de l'espace urbain une cité.

### *Incrémentalisme*

En architecture, l'incrémentalisme fait référence à une approche de conception dans laquelle des changements et des améliorations sont apportées à un bâtiment ou à un environnement au fil du temps, plus qu'une seule fois. Cette approche est souvent opposée à des approches plus radicales où globales qui cherchent à apporter des changements radicaux à un bâtiment ou un environnement.

Cette approche présente donc plusieurs avantages. Elle permet avant tout une flexibilité et l'adaptabilité en apportant des changements au fil du temps, et ainsi possible de répondre aux besoins et aux circonstances changeants d'une manière plus flexible et adaptable<sup>64</sup>. C'est également une affaire d'économie de projet, une approche progressive peut-être moins coûteuse qu'une refonte complète, car elle permet d'apporter des modifications progressivement plutôt que d'un seul. Elle porte également de la sorte un regard écologique sur la pratique architecturale et plus durable. C'est une approche progressive, à long terme, car elle permet d'apporter

---

64 Lucien Kroll, *Tout est paysage*, p155

le changement d'une manière qui répond au mieux aux besoins et aux désirs des personnes qui utilisent l'espace<sup>65</sup>.

C'est une approche de conception qui cherche à apporter des changements et des améliorations à un bâtiment ou un environnement de manière réactive aux besoins des personnes qui utilisent c'est une façon pour Kroll de répondre aux besoins et aux désirs des personnes qui vont habiter. Les architectures elles doivent ainsi pouvoir s'adapter aux circonstances changeantes se transformer en organisme qui évolue en même temps que ses habitants. Il n'est pas facile de parler d'incrémentalisme sans évoquer la part de Habraken qui dans son ouvrage "Palladio's Children" soutient que l'approche traditionnelle de l'architecture, qui se concentre sur les besoins et les désirs de l'architecte ou du client, n'est plus suffisante pour répondre aux besoins complexes et changeants de la société moderne. Outre exprimer la nécessité pour un bâtiment d'être centré sur les besoins et désirs des futures usagers, Habraken développe le concept de « structures de support », qui fait référence aux cadres et systèmes sous-jacents qui soutiennent l'environnement bâti et qui lui permet de s'adapter et d'évoluer au fil du temps. Il soutient que ces structures de soutien sont essentielles à la durabilité et à l'habitabilité de l'environnement bâti, et qu'elles devraient être conçues pour être flexibles et adaptables afin de permettre le changement et l'évolution dans le temps. Celles-ci peuvent prendre une forme d'infrastructure physique, mais ce sont également des infrastructures sociales, ou juridiques.

Ainsi, Kroll mettra de nombreuses années à construire l'abbaye En Belgique avec le soutien et la participation des moines qui y vivent. Donc hé hé été construite par étapes par période sur plusieurs années. Il ne souhaite pas concevoir un bâtiment en une seule fois je cherche à comprendre comment souhaiter habiter les Frères pour construire différents espaces dont ils avaient réellement besoin construisant ainsi un processus de conception plus réactif et adaptable<sup>66</sup>. Il ne cherche donc pas à prendre des décisions rationnelles

---

65 Dionne, Caroline. « L'architecture incrémentaliste au service du savoir-vivre | Espazium », 1 octobre 2013

66 Bouchain Patrick, Simone & Lucien Kroll, une architecture habitée p.36

sur un projet en bloquant définitivement celui-ci dans un détail sans avoir connaissance de toutes les inconnues qui construisent ce projet. C'est donc un moyen de décider à chaque étape c'est ce que l'architecte met en place dans sa pratique, un bâtiment avec une fin qui n'est pas définie *"la façon écologique de décider par la participation continue de toutes les informations qui surgissent au cours de l'opération"*.<sup>67</sup> Pour Habraken, la machine est capable, en produisant des pièces uniformes, de permettre des variations infinies de formes, pour cela, elle doit cependant s'insérer dans un système cohérent. C'est par ce contexte que Lucien Kroll cherche à mettre en place ce système *«Même divers, l'industrialisé est insupportable, s'il ne complète pas par des interventions d'artisans, d'habitants ou de plantes.»*<sup>68</sup>

Pour mettre en place cette pensée incrémentale au cœur du projet, Kroll hé utilise un type de contrat de construction dans lequel le propriétaire d'un projet s'engage à payer à l'entrepreneur le courrier à des travaux plus un pourcentage de frais généraux et de profits. Dans ce type de contrat, le propriétaire l'entrepreneur au fur et à mesure de l'avancement des travaux et le coût final du projet terminé à la fin, le système CASCO mettre un moyen à la fois de limiter des risques et développer le projet sur un temps plus long afin de ne pas avoir à arrêter le projet au seul processus du dessin allez pouvoir le faire évoluer au cours de sa réalisation même.

*Il existe plusieurs caractéristiques clés d'un contrat CASCO :*

*L'entrepreneur est responsable de tous les coûts associés au projet, y compris les matériaux, la main-d'œuvre et l'équipement.*

*Le propriétaire paie à l'entrepreneur le coût réel des travaux plus un pourcentage de frais généraux et de profit.*

*Le coût final du projet est déterminé à la fin, sur la base des coûts réels encourus par l'entrepreneur.*

---

67 Op. Cit. Bouchain Patrick, Simone & Lucien Kroll, une architecture habitée

68 Ibid.



*L'entrepreneur est généralement chargé de gérer le projet et de prendre des décisions sur la façon d'allouer les ressources.*

## ***Vers une anarchitecture. Le cadavre exquis, une réponse à la diversité sociale?***

### ***Le vernaculaire & l'artisanat***

Nous considérons la ville comme l'extension de l'habitat, cela ne veut pas dire que la ville se construit comme une maison mais plutôt exprimer le fait que le degré d'intimité, la façon d'habiter et de s'approprier son logement semble entrer en corrélation avec les manières de s'approprier son environnement direct. Puisque le logement collectif soulève des questions de vicinitudes, de déplacement, d'échange, d'interaction sociale, Devrions-nous pas penser la ville comme une maison mes pensées l'habitat comme un espace de la ville et être les artisans de notre espace urbain.

Dans l'histoire, l'architecte a souvent été associé à celui qui construit le monument, dans les civilisations anciennes, les architectes étaient responsables de la conception et de la construction de structures telles que les temples, des palais et les bâtiments publics. Au Moyen Âge, les architectes étaient principalement chargés de concevoir et de construire des édifices religieux tels que les églises et les cathédrales. Au cours de la Renaissance, le rôle d'architecte a commencé à évoluer dans la conception et la construction de bâtiments profanes.<sup>69</sup> Du reste la cité au sens étymologique du terme s'est vu construire (jusqu'à l'air moderne) par des non-bâtitseurs. Comme on défend Lucien Kroll, c'est un appel à l'unité de l'architecte que nous mettons en avant ici. La ville étant palimpseste, elle est l'affaire de la sédiment starisation de l'espace qui permet de définir une culture de l'habiter, une histoire et ainsi de faire milieu, de construire l'œuvre, de se l'approprier.

---

69 Marcel Hénaff, *Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau* - M. Hénaff, 2022.

«Le vernaculaire c'est la relation avec le contexte " Mon ami Koolhass qui déclare aimablement " Amnesty for existing" puis "Fuck context". Le contexte, c'est vous et moi, c'est tout ce qui est en dehors de "l'objet Koolhass". L'histoire amusante s'achève par la réponse du contexte: " Fuck Koolhaas"»<sup>70</sup>

Le vernaculaire est pour Kroll une architecture plus organique, ce qui signifie qu'elle met en place des relations plus responsables et directes entre l'homme et la nature, de nouvelles densités, de nouveaux gestes d'habitants, le vernaculaire est la mise à disposition d'un espace d'appropriation, dense, complexe et dynamique, il est un moyen de créer des écotones urbains<sup>71</sup>. C'est ce que Lucien Kroll nomme le "contre-ordre". *"Comme le respect de la diversité des habitants propose une architecture sans les répétitions industrielles stupides et devient naturellement organique."*<sup>72</sup>

L'idée se développe autour du rôle de la tradition et de l'innovation de l'architecture, la relation entre forme et fonction et le potentiel de l'architecture a façonné la vie sociale et culturelle des communautés. À travers une série d'études de cas et d'illustrations le livre présente une gamme de formes architecturales traditionnelle comprenant maison vernaculaire les bâtiments publics comme infrastructures. L'auteur explore alors la manière de ces formes d'architecture ont évolué au fil du temps pour répondre aux besoins changeants de leur utilisateur.

Il soutient que les cultures traditionnelles ont développé des modes de construction bien adaptés à leur climat et que ces formes d'architecture ont évolué au fil du temps en réponse aux besoins et aux désirs changeants des personnes qui les utilisent. Mais je veux dire que ces formes d'architecture qu'ils qualifient de "vernaculaire", souvent plus durable et répondre aux besoins de leurs utilisateurs que les formes d'architecture moins traditionnel.

L'auteur reconnaît également l'importance de l'innovation en ar-

70 Op. Cit. Tout est paysage, Kroll, Lucien

71 Un « écotone » désigne une zone de transition entre deux écosystèmes

72 Op. Cit. Tout est paysage p.157

chitecture et suggère qu'il est nécessaire que les architectes et les concepteurs soient ouverts aux nouvelles idées et approches afin de répondre aux besoins et aux défis changeants du monde. Il soutient que les cultures traditionnelles peuvent être une source précieuse d'inspiration et d'innovation pour les architectes contemporains en notant la manière dont la culture traditionnelle on développait et adaptait leur environnement à leurs besoins. Elles ont avec le temps développé un savoir-faire une compréhension profonde de la relation entre la forme et l'utilité. Cette architecture est souvent plus sensible aux besoins des utilisateurs ils répondent dans une forme d'imprimé mentalisme elle peut s'adapter et évoluer dans le temps comme une réponse à l'évolution des besoins et les circonstances.

Il met également en avant l'importance de l'esthétique de l'architecture traditionnelle comme un aspect important du processus de conception. Le vernaculaire ne signifie donc pas amorphe le contraire se définit dans une forme bien construite qui est le résultat d'un processus itératif de conception à l'échelle humaine.

*«Le rôle de l'urbaniste jardinier ne consiste pas à composer une forme de géométrie où les plantes habitantes seront assignées à résidence, mais un espace «chaotique» et sans discipline où les plantes s'installeront (ou non ?) d'après leur contexte, leur biodiversité et leurs destins personnels. Les paysagistes sont donc les seuls qui ne font pas de paysage... Du détail à l'ensemble naturellement... Et c'est pareil pour l'urbaniste des villes. Un ordre spontané organisera une forme de «subsidiarité» (la naissance de la démocratie) et équilibrera les forces différentes des plantes déjà là et des invasives.»<sup>73</sup>*

Selon Jacques Lucan, les types de logements du 20e siècle correspondent à un mode de vie urbain, relativement commun à tous les pays européens. On peut donc y retrouver des habitudes, des permanences ou des résistances aux changements. L'évolution qui se met en place au sein de ces types se fait donc dans un temps long,

---

73 Op. Cit. Bouchain Patrick, Simone & Lucien Kroll, une architecture habitée p 212

en se surprenant, se mêlant, se croisant.<sup>74</sup> L'architecte et professeur honoraire, mais en relation avec 2 types principaux en Europe, l'appartement traversant et le plot avec le salon en angle. C'est ce que Jacques Lucan nomme le "vernaculaire moderne"<sup>75</sup>, puisqu'ils sont finalement le fruit d'une évolution qui ne vient d'aucun architecte en particulier, mais de manières d'habiter. Le logement peut donc être vu comme une observation du monde à partir de l'intérieur même de celui-ci. Comme l'explique Sophie Delhay, "les architectes sont des passeurs entre une volonté politique et une réalité habitante"<sup>76</sup>, ou essayent de l'être.

Nous avons jusqu'à présent cherché à montrer que le vernaculaire, était une réponse possible à l'échelle humaine, puisqu'il prend en compte la construction dans le temps, de la culture, et même s'il s'exécute souvent dans un temps long, il n'en est pas moins tributaire d'une forme. Alors, reprenant les regards que nous avons menés jusqu'ici, il semblerait que les espaces urbains, de plus en plus, tendent à s'homogénéiser, et ainsi à perdre de leur caractéristique, de leur consistance, de leur forme. En ce sens, Sophie Delhay cherche à redessiner, par la trame souvent et le motif, des nouvelles approches de formes urbaines par le logement. Nous comparerons ici deux séquences photographiées dans la ville de Nantes. L'une est celle du projet de 55 logements de l'architecte et l'autre Trentemoult, un village d'anciens pêcheurs.

On trouve des similitudes de ces différentes images, la première est, il me semble, le prolongement des logements sur l'extérieur, ils ne s'arrêtent pas au pas de la porte mais sont définis jusqu'à l'extérieur. La deuxième sont les espaces partagés dans chacun des cas, ils peuvent paraître comme partie prenante de l'architecture urbaine. L'espace urbain en devient une matière qui porte à la fois une

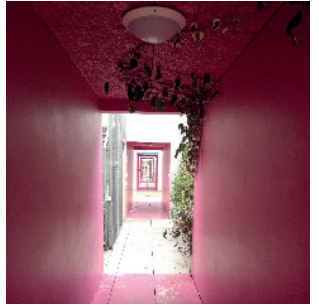
---

74 Conférence Lucan Jacques, « Habiter », par Jacques Lucan, Conférence Cité de l'architecture, 11.22.2021

75 Lucan, Jacques. Habiter: ville et architecture. Architecture. Lausanne: EPFL press, 2021.

76 Conférence SOPHIE DELHAY & JACQUES LUCAN | Conférence | Saison 22 - 23, 2022





dimension collective et domestique.

Dans un cas, chacun semble libre d'intervenir, de s'asseoir, de se lever, de se balader, de prendre part à l'espace urbain, dans l'autre, bien que les portes grillagées nous freinent dans cette perception du lieu, il semble tout de même que la flexibilité du lieu pousse l'habitant à définir lui-même sa méthode d'habiter.

Pour développer cette flexibilité dans le coeur du projet de logement collectif, l'architecte travaille différents éléments qui sont l'emplacement des cuisines, les prolongements des espaces intérieurs sur l'extérieur, et la pièce en plus, Principe que l'on retrouvait déjà dans le projet de Lacaton & Vassal, bien que réalisé différemment, la pièce en plus est un espace, libre d'interprétation pour l'habitant, dans laquelle, pour son statut particulière, il ne projette pas un espace déjà construit mais est libre de décider ce qui va régir ce lieu. Ces deux exemples s'opposent au modernisme, et définissent deux différents types de ville, composés de petites habitations sur les venelles, qui confrontent la proximité et font l'éloge de la densité. Cette confrontation, nous questionne également, sur les processus de fabrications de ces espaces, et l'importance de sa mise en oeuvre, du travail artisanal.

*“La réconciliation entre l’habitant et le bâtiment s’amorce d’abord dans le produit des rapports entre le bâtiment et les artisans: nous avons demandé aux maçons d’incorporer des végétaux aux coffrages des voiles de béton pour éviter les “bétons schizophréniques”. Si la trace de la main de l’artisan s’ajoute déjà à l’architecture, nous faisons le simple pari que la trace de l’habitant sera encouragée à s’y ajouter aussi”.<sup>77</sup>*

Quelle place est laissée aujourd’hui aux ouvriers, aux artisans, aux savoirs de la main et de la pratique ? Les projets sont bien souvent gavés de détails constructifs qui ont pour but de répondre aux différentes normes, qui uniformisent les réalisations architecturales et ainsi, empêchent une certaine complexité ou diversité. Dans ces projets Lucien Kroll, cherche à mettre en avant les qualités, le savoir faire, et la joie du faire par la main, pour le projet de la Mémé, il propose d’une part des aménagements urbains pour les enfants, et sans les dessiner, en discutant avec les ouvriers, leur suggère simplement l’emplacement disponible pour mettre en place ces jeux.

Cette relation que nous entretenons en tant qu’architecte, tout comme celle que nous entretenons avec les usagers doit être amenée à changer, pour proposer des solutions techniques que nous ne connaissons peut-être pas, plus simple, moins coûteuses, pour remettre surtout, au premier plan, le travail de la main. Si comme nous le défendons, il faut reprendre le projet par la fête, par le geste usuel, par l’action et que c’est bien l’action qui fait le programme, nous ne proposons qu’un canevas libre sur lequel chacun créera son programme, ne cherchant pas à imposer de modèle, mais cherchant à comprendre le modèle propre à chaque lieu. Si c’est bien là la voie d’une architecture démocratique qui permettra de transformer par l’action un bien public en un bien commun, alors il nous faut également remettre en question notre rapport à la construction.

Voilà pourquoi la pratique de l’atelier Construire, créé par Patrick Bouchain et Loïc Julienne est intéressante. Sur le projet du Lieu



Unique à Nantes, ils proposent pour la moitié du budget demandé au concours, le double du projet proposé par la ville. Simple pensée économique, le projet est déjà là, c'est un espace culturel, nous n'avons pas les mêmes besoins que pour du logement, il est possible de faire une intervention minimale sur l'existant. Pour ce faire, seront laissées apparentes les traces du chantier. Les détails n'ont pas été dessinés. Le bureau Construire met alors en place une permanence sur le chantier, qui en plus d'organiser des événements durant le chantier, de faire de la médiation, un architecte est sur place, en permanence, pour définir, avec les ouvriers sur place, les détails les plus intéressants à mettre en oeuvre. c'est un retour à l'acte de construire le plus basique. Comment dessiner la justesse du détail, de son incorporation au lieu, sans avoir conscience du lieu, et des différentes possibilités ? Tout comme Kroll proposait à chacun de prendre part au chantier de la Mémé, Construire, met en place une autre relation avec les entreprises qu'ils cotoient. Ils décident, ensemble, d'un autre climat, ou l'architecte prend un autre rôle, de coordinateur, il entre dans la discussion.

### ***L'expérience de l'habiter***

*« Ce fut donc la découverte du feu qui amena les hommes à se réunir, à faire société entre eux, à vivre ensemble, à habiter dans un même lieu. Doués d'ailleurs de plusieurs avantages que la nature avait refusés aux autres animaux, ils purent marcher droits et la tête levée, contempler le magnifique spectacle de la terre et des cieux, et, à l'aide de leurs mains si bien articulées, faire toutes choses avec facilité : aussi commencèrent-ils les uns à construire des huttes de feuillage, les autres à creuser des cavernes au pied des montagnes ; quelques-uns, à l'imitation de l'hirondelle qu'ils voyaient se construire des nids, façonnèrent avec de l'argile et de petites branches d'arbres des retraites qui purent leur servir d'abri. »<sup>78</sup>*

*Habiter\_ Vivre dans un espace qui offre les conditions nécessaires de vie et développement. (CNRTL)*

---

78 Vitruvius, et Louis Callebaut. De l'architecture. 2: Texte établi et traduit / par Louis Callebaut. Collection des universités de France Série latine 355. Paris: Les Belles Lettres, 2003.

L'habitation est conventionnellement ce qui différencie ou sépare, l'espace privé de l'espace public. Ainsi, elle peut être vue comme un simple refuge, la vision la plus basique de l'habitat, une protection d'une angoisse profonde de l'impermanence, de l'imprévu, de l'intempérie, de l'inconnue. Nous effleurons ici l'idée de la cabane primitive développée par Vitruve<sup>79</sup> (De l'architecture, Livre II) puisque si cette vision prend bien en compte le «refuge primitif», protection du «moi» dans son idée pratique du moment où les hommes se sédentarisent, font communs. C'est, il semble au travers de cet objet utile au groupe que l'homme vint à se réunir et à habiter cette cabane primitive.

Si l'habitat peut alors être vu par le biais de ce besoin élémentaire que semble spéculer Vitruve, il ne peut se limiter à cette vision de la sédentarisation de l'homme. Pourtant s'il ne se limite qu'à un abri ou un refuge avec les qualités qui le définissent le repos, la tranquillité, la sécurité, l'habitation semble bien loin de remplir son rôle. Pour Gaston Bachelard, dans la poétique de l'espace « La maison dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain, l'habitat est alors encore perçu comme un abri, mais auquel Gaston Bachelard ajoute une dimension primordiale, celle du temps et de la transformation, de l'évolution et de la construction de la personne qui occupe ce lieu de vie. L'habitation n'est ici plus un simple produit ou une protection, mais un processus de construction de soi, un lieu auquel on se réfère et qui se transforme en même temps que nous. L'habitat est en ce sens un espace propre qui contribue à la constitution de l'identité, il est à la fois un reflet de notre histoire et une toile vierge prête à être ancrée dans notre futur.

Heidegger va plus loin dans la définition de l'habiter qu'il met en place dans «bâtir, habiter, penser». Pour le philosophe, nous parvenons à l'habitation que par le fait de bâtir, l'acte de construire,

d'interagir avec le lieu. Cette pensée qu'il définit prend sa source dans l'étymologie du mot bâtir qui en haut-allemand, «buan<sup>80</sup>, signifie habiter, séjourner. Cette approche ne pourrait sembler être qu'un simple biais sémantique, mais il n'en est rien. Il nous permet de mettre en avant comment penser notre habitation. Dans cette approche philosophique, l'habitation se doit d'être vue comme une extension de nous-même, «je suis/J'habite», je me construis, je construis mon lieu de vie. Heidegger réfléchit ainsi à l'essence de l'habitation, elle n'est pas un simple abri, mais soulève une réflexion sociale sur les conditions de vie et l'accomplissement de soi. Le philosophe développe cette pensée au lendemain de la deuxième guerre mondiale dans le but de mettre en garde contre les reconstructions massives qui ont lieu en Europe.<sup>81</sup>

Bien que ces dernières semblent obligatoires, pour répondre à la nécessité à la fois de reconstruire la vie des traumatisés de la guerre et l'économie des pays. Cependant, il écrit « il ne suffit pas d'avoir un toit au-dessus de la tête pour véritablement habiter »<sup>82</sup>. Ce moment de crise a pour titre de chercher à répondre à la problématique causée par le désastre de la guerre de manière quantitative et non qualitative qui selon lui permettrait aux hommes de réaliser leur condition humaine. «Nous n'habitons pas parce que nous avons bâti, mais nous bâtissons pour «habiter»». L'habitat et l'habitant sont ainsi à la fois la concrétisation et le processus de la construction qui s'enrichissent mutuellement au sein d'un processus itératif de transformations des modes d'habitations. Repenser notre habitat serait donc un moyen de réorganiser et apporter de nouvelles bases à nos habitations ou nos lieux infinis. Nous avons ici évidemment resituer brièvement la pensée du philosophe dans son époque, qui s'oppose au modernisme, non pas pour leurs solutions techniques, leur pensée hygiéniste ou leurs technologies du bâti, mais s'oppose à l'histoire ou en l'occurrence l'absence d'histoire qu'ils insufflent dans leurs bâtiments. Comment habiter et se

---

80 Heidegger Martin, *Bâtir, Habiter, Penser*, Gallimard, 1958

81 Urry, John. « L'habiter ». In *Sociologie des mobilités*, 135-62. Collection U. Paris: Armand Colin, 2005.

82 Bonicco-Donato Céline, *Heidegger et la question de l'habiter, Une philosophie de l'architecture*, éditions parenthèses,, 2019

construire dans un lieu sans passé ? Cependant, il semble nécessaire de signifier que bien que les problématiques rencontrées à l'après-guerre et auxquelles ont essayé de répondre les architectes et urbanistes de ce temps ne soient plus pour beaucoup d'entre elles d'actualités, nous n'en sommes pas moins confrontés à une crise de «l'habiter» relativement similaire puisque comme nous l'avons défendu précédemment, l'espace de l'habiter ne semble plus aujourd'hui, aussi disponible à l'appropriation et à la construction de soi. La mise en place de la ville garantie et la standardisation de la ville mondialisée «Je pense que la standardisation progressive de la participation dans les opérations d'architecture et d'urbanisme entraîne une déliquescence de ce qu'elle est. Les tentatives pour la réglementer risquent de la rendre aliénante en ce qu'elle réprime l'individu et sa spontanéité.» Judith Le Maire Cette standardisation tend à amener l'homme à occuper un lieu défini, il faut maintenant déconstruire cette pensée, puisque si l'habitat est l'espace qui participe à la construction de son identité alors l'espace urbain comme l'espace privé dans des mesures et de manières différentes, sont tous deux des lieux d'habitations dans lesquels nous évoluons au sein de différents degrés d'intimités selon les différentes enveloppes qui les constituent, de notre propre enveloppe (le moi), à l'objet, l'espace intime (physique comme psychique) l'espace privé, l'interstice ou l'espace public, Habiter semble finalement signifier s'approprier, et donc utilité ou usage.

*Usage\_ Pratique, manière d'agir ancienne et fréquente, ne comportant pas d'impératif moral, qui est habituellement et normalement observée par les membres d'une société déterminée, d'un groupe social donné. (CNRTL)*

Déconstruire le projet d'architecture pour nous intéresser à l'expérience d'habiter, nous ramène finalement à une réflexion qui touche à la genèse de cette discipline qui fut portée à nos yeux, depuis un des premiers ouvrages fondateurs du métier d'architecte, à savoir quel est le rôle de l'architecte ? Dans l'introduction, Vitruve les définit au travers de trois valeurs pionnières : la firmitas, utilitas, la venustas - la solidité, l'utilité et la beauté. Il définit via ces trois axes les qualités d'un «bon» édifice. Nous ferons dans un premier temps l'abstraction de la solidité et de la question esthétique pour nous

concentrer sur l'usage. C'est, en effet, bien au travers de cette question de l'utilisation que Vitruve définit une dès part primordiale de la construction : « L'utilité veut que l'on dispose l'édifice si à propos que rien n'empêche son usage ; en sorte que chaque chose soit mise à sa place, et qu'elle ait tout ce qui lui est propre et nécessaire »<sup>83</sup>. Nous pouvons percevoir ici la conception comme une modélisation de l'usage dans laquelle l'usage est lié à la liberté de faire.

M Breviglieri soulève le fait que cette question d'usage décrite par Vitruve se définit de manière performative. En parlant d'accessibilité permise aux choses, il montre l'influence de la structure sur l'usage en question.<sup>84</sup> On pourrait étayer cet argument en mettant en avant le fait que «la forme produite» qui répond à une valeur d'usage, qu'elle soit mise en place par un architecte, un urbaniste, ou de manière empirique au sein d'un village, répond bien souvent à une structure. L'analyse que fait Claude Lévi-Strauss dans "tristes tropiques" du village de Bororo<sup>85</sup> met en place une connivence entre la géographie, la morphologie du village et sa structure sociologique et ethnologique. Après avoir mené une analyse sur les habitants, l'auteur s'attarde donc sur l'analyse de la géographie du village, puis à la structure sociologique qu'elle sert. Les maisons sont disposées en cercle, autour d'un centre où se situe une maison plus grande qui sont celles des hommes «baitemannanage». Il observe le fait que les deux clans qui constituent le village (Tugare et Cera) se font face autour d'une ligne qui sépare le village de manière symbolique. Chacun de ces demi-cercles est divisé de manière exogamique de filiation matrilineaire. Les hommes bororos se doivent alors d'épouser une femme de l'autre fratrie et se déplace donc dans le village pour habiter de l'autre côté du village. La maison des hommes devient alors un centre, un lieu privilégié qui s'ouvre à la fois d'un côté et de l'autre du village et qui regroupe la part de culture des différentes fratries. C'est un pied ou une entrée sym-

---

83 Op. Cit Vitruve, par Marc Breviglieri, *L'usage, le design et l'architecture. L'éthique professionnelle dans la conception d'un monde habitable. Les ateliers de la recherche en design*, 2007,

84 Ibid.

85 Lucan Jacques, « Habiter », par Jacques Lucan, Conférence Cité de l'architecture, 11.22.2021

bolique dans la culture de l'autre. La maison fait le pont entre les différents clans. En structurant le village de la sorte, les habitants prohibent d'une part l'inceste au sein du village, et établissent un certain déterminisme de l'espace habité. Cependant, on peut aussi noter que la structure, la forme produite, a pour but de mettre en coexistence les différentes coutumes, mœurs et les différents clans qui vivent au sein du village.

Claude Lévi-Strauss ne cherche pas à dépeindre un séjour rêvé, mais bien mettre en avant l'usage avare de la structure. C'est bien une instrumentalisation qui permet de masquer le poste privilégié de certains membres du groupe au cœur du village. En développant son analyse, l'auteur montre la réelle division qui prend vie au centre du village, et les divisions implicites qui s'exercent réellement. On retrouve au sein de cette grande structure homogène, des inégalités au sein des mariages, qui se composent en sous-groupes de niveau similaire. Il est alors aisé de comparer l'unité clamée du village et celle de nos sociétés standardisées même si là où l'institutionnalisation de nos villes cherche à dissimuler les divisions sociales, le village bororo en est, par sa structure, la mise en scène.<sup>86</sup>

Quid de cette première approche, nous pourrions questionner les qualités du fonctionnalisme, mais nous avons déjà mis en évidence d'une part ses lacunes à répondre aux programmes auxquels ils se sont confrontés et d'autre part, le manque d'outils d'analyses qu'ils ont mis en place pour répondre aux problématiques d'usages qui regroupent l'ensemble des pratiques sociales qui ont cours dans nos sociétés. Les outils d'analyse et le changement des mœurs qui se développent donc dans les années 60 permettent de modifier ce rapport aux usages et tentent de combler le fossé qui prenait forme entre l'architecture objet et son destinataire. On note alors que la linguistique se transforme, on ne parle plus de «fonctions» mais de «pratiques», de «besoins» voir de «dérive». Si d'aucuns chercherait alors à répondre à l'ensemble de regroupement de références sociales et morales. Pour Kroll, le rôle du concepteur est bien évidemment de répondre à ces problématiques d'usages, via la

---

86 Conférence Marcel Hénaff orme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau

compréhension des utilisateurs et leurs participation active au processus de création, mais il ne cherche pas à établir ce que Jacques Lucan définit comme un modèle à l’instar de l’unité d’habitation de Jeanneret ou encore la cité Jeanne Hachette d’Ivry de Jean Renaudie sur laquelle nous nous attarderons ci-après. Le couple Kroll met en place un processus de construction continu dans lequel l’usager devient décideur ou en un sens «bâtitteur». L’habiter doit être perçu comme un fait de culture en mouvement. Il évolue avec le temps, avec les coutumes, avec les assimilations et les intégrations.

Nous avons déjà établi plus tôt, certaines des raisons du modèle moderniste. Pour mettre en exergue la différence que fait Jacques Lucan entre le modèle et le type, nous souhaitons ici parler d’un autre architecte qui s’est entaché de mettre en terre son utopie socialiste, Jean Renaudie. Son architecture se caractérise par l’accent qu’elle met sur la création d’espaces de vie fonctionnels et efficaces qui sont également esthétiques et répondent aux besoins des personnes qui y vivent. Il a été un ardent défenseur de l’importance d’une bonne conception dans le logement, et ses projets incorporent souvent des éléments de conception et des technologies innovantes pour améliorer la qualité de vie des résidents.

Dans son travail, Renaudie a cherché à créer des espaces non seulement fonctionnels et esthétiques, mais également respectueux de l’impact qu’ils avaient sur l’environnement naturel et le bien-être des personnes qui les utilisaient <sup>87</sup>. Pour lui l’architecture a le pouvoir de transformer notre façon de vivre et le potentiel de créer une relation plus harmonieuse et durable entre les humains et l’environnement naturel. Pour ce faire, dans sa réalisation la plus notable, le “Centre Jeanne Hachette d’Ivry”, Jean Renaudie nous on place avec sa composition combinatoire cette idée que chaque logement doit avoir son jardin. Le centre peut alors être vu comme un agrégat singulier de logements, tous individualisés par leur volume, il s’oppose à toute forme de standardisation. Chacun habitera différemment et la végétation rythmera chaque jardin et façade

---

87 Jean Renaudie and the Renewal of the Ivry Town Centre, 2015. <https://www.youtube.com/watch?v=DJ2U9wx42LE>.

de manière organique et parasite. L'architecte garantit ici par l'homogénéité du mode de construction, une même structure pour le parking, la voirie, les lieux publics supermarché, bureaux, écoles, ateliers etc... Jean Renaudie cherche à rendre de cette complexité en autant de possibilités d'habiter qui structurent le bâtiment. En faisant cela il pense pouvoir profiter des potentialités créées par cette nouvelle géographie pour échapper à la vision de l'immeuble en barre. Le logement s'émancipe de tout canon, il propose profondeur et ouverture, terrasse où patio, et les structures les interstices d'une vie collective.

On peut légitimement comparer le bâtiment à la vision de la ville de Camillo Sitte<sup>1</sup> ou le logement comme la ville se parcourt, offrant dans un décor vernaculaire, des places, des espaces d'arrêts, de rencontres, de surprises... Ici, chacun des éléments de la ville se croisent et ce dynamisme n'est pas anodin, il a pour but d'offrir la possibilité de l'évolution des usages, il introduit la temporalité au cœur du projet. L'utopie de Renaudie a de cela que le sol de la ville appartient à tout le monde. Malgré son aspect contiguë, le bâtiment fait preuve d'une véritable "gentillesse" ou générosité. On peut alors se demander pourquoi, alors que le projet semble faire gage d'humanité, d'attention, de propositions, le projet ne s'est pas comporté comme l'architecte escomptait ? On peut supposer que le rapport à la culture est une des raisons pour lesquelles Renaudie essaye ici, tout comme Le Corbusier en son temps, d'établir un nouveau modèle d'habitation<sup>88</sup>. Pour cela, il rompt avec tous les types conventionnels du logement et de la ville. En effaçant les frontières entre ville et logement, Jean Renaudie propose une Utopie, une projection d'un idéal sur une manière d'habiter. Ainsi, bien que le bâtiment montre lorsqu'on l'étudie, une grande part d'humanisme, il n'en reste pas moins un modèle aliénant.

## *Conclusion*

---

88 Lucan, Jacques. Habiter: ville et architecture. Architecture. Lausanne: EPFL press, 2021.



Ainsi, en observant le travail de Lucien Kroll, de Patrick Bouchain, ou de Anne Lacaton & Jean-Philippe Vassal, nous comprenons qu'il est possible, par la transformation et la compréhension du contexte, de mettre en place de nouvelles interventions, de transformer des modèles en type, de reconstituer, à partir de bâtiment existant, une esthétique de l'attention, une politesse de l'habiter, une culture de l'appropriation. Faire le lien du logement à la ville, garantir un espace qui n'est pas minimal, s'adapter au contexte social économique, garantir une prise en main par l'habitant de son espace de vie. Si le bâtiment se lit comme un objet, c'est qu'il est la création d'un artiste égocentrique qui n'a pas conscience de ce que son geste égoïste pourra porter préjudice à l'habitant. Alors, si le contexte est la toile de fond de l'architecture, l'habitant sera le pigment, la structure primaire de l'habitat.

Il faut garder à l'esprit que l'habitat est avant tout une source d'intimité, de patrimoine, de vie, d'amour, de faciliter, de gestes d'habitudes, de coutumes, de plaisirs. C'est De là que par-là diversité, puisque c'est précisément là que peuvent se lire les différences de cultes, de cultures, d'espaces ou d'affections. D'aucuns pourraient arguer les potentialités infinies du plan libre, que l'on pourrait appeler dans le logement "Loft", et s'il est vrai qu'il est pour une personne seule ou tout au plus un couple dans l'espace intéressant à exploiter, il n'en reste pas moins la matérialisation des potentialités indigentes de l'appropriation de l'espace puisque ce plan représente par essence, la table rase, l'absence de culture où d'histoire de l'habiter en un mot l'absence de forme.

*"Si habiter correspond à une inclination fondamentale de l'homme, c'est à l'horizon de son absence qu'apparaissent le plus nettement ses propriétés anthropologiques. La dimension de l'habiter se révèle alors dans la tension sensible instaurée par le manque et la perte, la quête et l'attente. L'une des enquêtes que j'ai conduites en ce sens a été réalisé auprès de personnes immigrées ou exilées, elle porte sur l'attachement et la nostalgie relative au pays d'origine et à la maison natale."*<sup>89</sup>

D'autre part, la famille nucléaire tend à se transformer ou à s'atomiser, l'habitat a au contraire besoin de pièces, de lieux où s'épanouir, plus grand, différent, pour pouvoir se réduire, se grandir, se disperser, se retrouver, se rencontrer. Il faut donc revenir à une forme définie par un type, qui correspond à une culture de vie qui s'est développée au cours du siècle du siècle dernier. Ce type est évidemment en grande évolution. *“comme notre monde est en révolution, crise et révolution écologique, crise et révolution économique, crise et révolution sanitaires, et la constante autour de toutes ces questions, c'est le logement.”*<sup>90</sup>

Et c'est pour ça qu'il est important de le questionner vous vous questionnez l'espace de la cité. Cette dimension interroge l'importance de la pièce et la représentation de nos manières d'habiter. Il faut donc chercher à proposer un espace du possible où l'habitant puissent prendre possession de son espace de vie. Définir le non-programme dans le projet, c'est permettre une possibilité, une impermanence, une surprise de la vie. Voilà quelques éléments qui peuvent définir du point de vue de l'architecte des outils d'intervention et de compréhension d'un contexte qui semble parfois nous dépasser. Pour réussir à faire milieu et transformer la ville en site organique, il faut réussir à changer les relations qui régissent les normes dans un projet, qu'il soit du logement, un centre culturel, un parking ou des espaces de jeu.

---

90 L'urgence à questionner le logement, Jean-Christophe Quinton 16 juillet 2020 cité de l'architecture et du patrimoine



***Habiter, la nouvelle résistance***

Livre III - Notice de démontage

## Livre III - Notice de démontage

### Sommaire

Introduction	90
Eduquons nous!	
<i>L'art pour déconstruire les problématiques sociales</i>	92
<i>Définir la participation pour une architecture d'usage</i>	96
<i>Construisons</i>	99
Faisons-milieux	
<i>Le temporaire, un levier d'action citoyen? vers de</i>	100
<i>nouveaux rituels contemporain</i>	103
<i>La vicinitude, une interface d'assimilation</i>	106
<i>Le squat, une action directe</i>	112
Conclusion	

## ***Introduction***

Dans les rues et les ruelles nous irons à la recherche de ce qui est notre droit, la ville d'Henri Lefebvre elle est sans entrave et un endroit où chacun peut revendiquer son sort légitime. Mais comment faire fructifier ce rêvé de libération urbaine ? nous devons d'abord nous débarrasser de nos illusions afin de faire face à la réalité de notre situation. la ville n'appartient plus réellement au commun ou à l'individu. Il faut alors s'organiser se mobiliser et revendiquer la ville comme la nôtre car le droit à la ville n'est pas un prix mais un combat qu'il faut sans cesse montrer. En revendiquant la ville comme notre parole légitime nous faisons de la cité un lieu aux possibilités infinie. Le concept de "droit à la ville" d'Henri Lefebvre Appel à la reconnaissance de ce rêve comme un droit fondamental celui qui assure à tous les citoyens la possibilité de vivre leurs vies qui répond à ses besoins et favorise son bien-être. C'est l'expression du traumatisme de notre société de nos villes contemporaines. Nous pouvons comprendre là-dedans les problèmes des logements des mauvais logements, comme ceux du prix des logements qui rendent impossible pour de nombreuses familles à faible revenu de vivre dans les limites de la ville. Cela non à seulement un impact négatif sur leur qualité de vie mais conduit également à des déplacements et à l'érosion de la cohésion communautaire. Pour véritablement mettre en œuvre le droit à la ville nous devons résoudre ce problème en construisant plus de logements abordables et en protégeant les parcs de logements abordables existants.

"Le droit à la ville" Est également une question de participation communautaire. Il offre aux gens leur parole sur la façon dont leur ville doit être planifiée, développée et gouvernée. La participation à la communauté le processus de planification peut être par le biais d'initiatives tels que les fiducies foncières communautaires, la budgétisation participative, les consultations publiques peuvent aider à garantir que les besoins et les préoccupations de tous les résidents soit prise en compte. Cela peut conduire à un développement plus inclusif et stable et promouvoir un sentiment d'appartenance envers la ville.

“Le droit à la ville” exige également l’accès aux services et aux ressources qui rendent la vie urbaine vivable. Nous entendons parler à l’éducation, la santé, les transports et les espaces verts. Nous devons assurer un accès à ces services et ces ressources pour promouvoir le bien-être social et économique des habitants. Ces objectifs peuvent être atteints grâce à des investissements dans les services publics et les infrastructures, ainsi que la mise en place de nouvelles politiques qui favorisent l’accès et la banalité à l’aune d’initiative citoyenne.

Après avoir analysé ce qu’est la ville d’aujourd’hui, d’où elle vient, vers où elle va où semble aller, et le rôle de l’architecte au cœur des projets qui définissent la morphologie de nos villes contemporaines. Nous demanderons ici comment mettre en place la reconquête de nos rues, nos avenues, une place. Mettre en œuvre, la formalisation politique au cœur de notre espace urbain pour refaire de la ville une cité.

La réponse réside sans doute dans la cohésion et la coopération. Le rassemblement en collectif pour travailler pour identifier les problèmes qui sont les plus importants pour nous, puis prendre des mesures pour les résoudre. Une question donc ici le pouvoir de l’art et de la culture pour comprendre comment par le biais d’installations d’art public, d’événements et de festivals culturels, d’espaces d’art communautaire, nous pouvons utiliser le langage de la beauté et l’expression pour mettre en lumière des questions d’importance sociale et politique. Mais l’art n’est qu’une première étape, un simple moyen de soulever un questionnement sur la ville plus qu’une réponse en elle-même. Elle incitera les efforts que l’on fait en communauté, une collaboration avec le gouvernement local et une détermination à surmonter les obstacles pour mettre en place des processus participatifs afin de créer une architecture d’usage. Sous la participation nous analyserons le rapport que nous avons déjà évoqué avec le vernaculaire à l’auto-construction comme moyen de mise en œuvre individuel et singulière dans l’espace personnel. Puis nous nous intéresserons aux risques et aux enjeux de l’architecture temporaire de le voir comme une première action, qui pourra nous permettre de questionner notre rapport au voi-

sinage et de le voir comme une nouvelle interface d'assimilation avant de définir qu'il est nécessaire de mettre en place une action directe pour questionner notre rapport à la ville.

## ***Eduquons-nous!***

### ***L'art pour déconstruire les problématiques sociales***

*“Mettre l'art au service de l'urbain, cela ne signifie pas du tout enjoliver l'espace urbain avec des objets d'arts. Cette parodie du possible se dénonce elle-même comme caricaturale”<sup>1</sup>*

L'art a toujours cherché à édifier les fondements mêmes de notre compréhension des problèmes sociaux urbains. C'est un mouvement né de la rébellion, un désir de mettre à terre les murs et âges par ceux qui cherchent à imposer leur volonté. L'art peut donc transformer les espaces urbains banal en œuvres d'art vibrantes stimulante qui commente les questions sociales et politiques. Beaucoup ont voulu dénoncer des questions de gentrification, d'inégalités et de justice sociale. L'art ne se pratique pas que sur les murs, c'est aussi une porte d'entrée en créant des performances des installations, pour le réemploi ou la réhabilitation de lieu en attirant l'attention sur les enjeux sociaux urbains contextuels. Ce regard sur la ville en fait une action directement politisée. L'art a donc le pouvoir de déconstruire et de mettre en lumière les enjeux sociaux qui gangrène le paysage urbain et défait les normes établies. Ainsi, Gordon Matta-Clark et Ernest Pignon-Ernest L'utilise pour mettre en lumière ces enjeux complexe diverses donc nous sommes confrontés.

Le premier avec ses “building-cuts” elle nous amène à considérer la négligence et le mépris que nos villes manifestent à l'envers de leur environnement bâti. Ses sculptures, naissent de la destruction de bâtiments abandonnés. Elles attirent attention sur les forces de gentrification qui parcourent nos rues. Sculpture à grande échelle créée en découpant des bâtiments il vise à mettre en valeur la

---

1 *Le droit à la ville, Henri Lefebvre, p.124*



beauté cachée et le potentiel des espaces urbains. Pour ce faire, l'artiste utilise l'espace négatif. En coupant dans les bâtiments, écrit de grands espaces ouverts qui révèlent les structures notre système autrefois caché. Il offre alors avoir au spectateur la complexité qui fait la beauté de la construction du bâtiment. Ce faisant il met en relation la forme et la fonction. Ce sont des analogies de ce que l'artiste mette à nu la structure de la ville dans laquelle son art prend forme. Il rappelle, tout comme la nature de la cité la beauté cachée la complexité d'un bâtiment elle nous permet de nous interroger sur la manière dont les espaces sont pensés créés utilisés.

De plus réalisant des sculptures monumentales mais temporaire l'artiste est en évidence avec son côté éphémère une certaine fragilité qui peut refléter de l'incertitude des espaces urbains.

Ernest Pignon-Ernest est connu pour ses peintures murales publiques de grandes échelles ces dessins qui traitent des questions politiques et sociales. Il se confronte à une imagerie un symbolisme puissant et se caractérise par son fort impact émotionnel. L'auteur place la résistance au cœur de son art. il commente, sert et analyse par ses peintures les questions politiques sociales. C'est à la justice sociale qu'il cherche à mettre en avant, les marginaux et dénonce les torts faits aux droits de l'homme. Et pour cela, il travaille sur les éléments particuliers, des personnes historiques le travail en noir et blanc pour créer un contraste puissant servant la cause qui doit mettre en avant.

Les œuvres d'Ernest ce sont des œuvres contextuelles, créer dans un lieu particulier, pour évoquer un événement particulier. Il met alors en place des œuvres ancrées et enracinées dans un contexte social, culturel politique et historique. Exposant dans la rue ces œuvres sont offertes aux yeux de tous, sur les façades d'immeubles, des places, des squares et ont donc pour but d'être accessible par tous.

Ces différents artistes nous encouragent à considérer les forces en jeu dans nos villes et à œuvrer pour créer un changement positif.

Les artistes ont toujours répondu en cherchant à s'inspirer des problèmes sociaux au cœur de l'espace urbain. Si bien que dès qu'il est question de mise en avant de tiers-lieu, de bâtiment où zones urbaines délaissées, ce sont bien souvent des artistes de surcroît avec une certaine forme de renom que l'on envoie pour ouvrir ces lieux. Si bien que si l'art a longtemps été utilisé comme un moyen d'exprimer et de comprendre les problèmes sociopolitiques complexes, il peut également être affilié à des outils de marchandisation, au cœur de friches culturelles qui comme l'explique Mickaël Correia<sup>2</sup> *“se présentent comme « engagés », « branchés », « créatifs » et participant à la revalorisation de quartiers dépréciés. Mais cette « valorisation » semble avant tout financière — et profiter essentiellement aux investisseurs privés qui avancent main dans la main avec les acteurs publics.”* L'art peut être utilisé pour créer un sentiment de continuité et de stabilité dans l'environnement urbain, souvent au détriment des communautés marginalisées, il peut s'imposer dans l'espace urbain comme un outil de normalisation. On constate alors en France, depuis 2012<sup>3</sup> une importante utilisation des activités artistiques dans les opérations d'urbanisme, d'après une enquête de l'IAU, cette part représente 25% des opérations. Ces projets prennent souvent part à des pratiques d'urbanisme transitoire, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

*“L'art et la culture offrent des .s de vue sur nos environnements quotidiens.*

*Ils permettent de porter plus loin le regard, construisent des autonomies, de la différenciation, voire de l'émancipation des individus [...] Pour associer ces talents singuliers dans le fil du projet, cela suppose des compétences particulières, des artistes autant que des propriétaires et maîtres d'ouvrage. A cet égard, les appels à manifestation d'intérêt de préfiguration ont ouvert de nouvelles perspectives. Premièrement, en donnant la possibilité de mieux maîtriser les phases amont des projets par des approches transitoires et donc en déjouant les pratiques illégales d'occupation. Deuxio, en offrant des cadres d'intervention nouveaux, ces dispositifs*

2 Correia, Mickaël. « L'envers des friches culturelles. Quand l'attelage public-privé fabrique la gentrification ». Revue du Crieur 11, n° 3 (2018): 52-67. <https://doi.org/10.3917/crieu.011.0052>.

3 (Diguet Cécile / L'urbanisme transitoire, optimisation foncière ou fabrique urbaine partagée ? / IAU îdF / 2017)

*contractuels permettent de professionnaliser l'ensemble des acteurs en présence. Ils facilitent l'acculturation des parties aux cultures professionnelles, enjeux et intérêts respectifs. de nouveaux acteurs intermédiaires ont fait leur apparition dans ces projets d'urbanisme transitoire, notamment des structures de production événementielles utilisant la créativité pour valoriser et préfigurer des opérations immobilières à venir.*<sup>4</sup>

De cette façon, l'art peut être utilisé comme un outil pour imposer un sens de l'ordre et du contrôle sur l'environnement urbain et pour faire taire toute forme de dissidence. Il devient alors un outil de gentrification en promeut les intérêts des promoteurs et des urbanistes, souvent au détriment des résidents existants et des entreprises locales. Il faut alors interroger l'objectif recherché lors de ce genre d'opérations. Le but est-il la mise en plus d'un lieu commun, de valeurs, de cohésions sur un temps long auprès d'une grande partie de la population ou ces opérations sont-elles développées dans le but de développer l'économie propre des investisseurs ou pouvoirs publics, inscrivant les oeuvres artistiques comme des cautions de légitimation ou arguments de leur communication. Bien que l'art s'impose souvent en outil de lutte, il a, comme le montre Marc Breviglieri dans "la ville garantie",<sup>5</sup> un fort pouvoir d'influence. Il peut alors facilement devenir, pour un pouvoir public, un biais vecteur d'attractivité, et, par là-même, une première pierre vers la gentrification, la marchandisation ou la spéculation sur un espace urbain encore utilisé par les habitants ou en nécessité de redéfinition. Si l'art peut donc être un biais de la déconstruction de nos espaces normatifs, il faut cependant s'assurer qu'il se développe au cours d'un processus construit, et pas seulement comme une préfiguration ou une phase d'occupation d'un lieu.

---

4 « L'artistique et le culturel sont passés à l'arrière-plan des préoccupations des acteurs urbains. » Interview de Maud Le Floc'h – pOlau-pôle des arts urbains ; septembre 2017

5 Breviglieri, Marc. « Une Brèche Critique Dans La "Ville Garantie" ? Espaces Intercalaires et Architectures d'usage ». In Cogato Lanza, Pattaroni, Piraud & Tirone, De La Différence Urbaine. Le Quartier Des Grottes/Genève, MetisPresses, 2013, 1 mai 2013. [https://www.academia.edu/4515500/Une\\_br%C3%A8che\\_critique\\_dans\\_la\\_ville\\_garantie\\_Espaces\\_intercalaires\\_et\\_architectures\\_dusage](https://www.academia.edu/4515500/Une_br%C3%A8che_critique_dans_la_ville_garantie_Espaces_intercalaires_et_architectures_dusage).

## ***Définir la participation pour une architecture d'usage***

Nous voyons la participation comme une architecture de l'usage qui guide la façon dont nous nous engageons et utilisons les espaces qui nous entourent. C'est une présence qui peut revigorer un espace de vie et une activité. Les espaces de participation sont des lieux qui encourage l'interaction sociale dans le processus d'un projet, comme sur les places publiques ou les aires de rassemblement et peuvent favoriser un sentiment de communauté, une appartenance. Les recherches que nous avons menées jusqu'à maintenant nous ont montré que la participation pouvait insuffler un sens de la vie et un but dans les espaces que nous mettions en œuvre et les systèmes que nous habitons.

Comme l'explique Judith Le Maire<sup>6</sup> dans *"l'architecture participative: essai de chronologie"*, bien que la pratique de la participation resurgisse lors de la seconde moitié du XXe siècle, Patrick Geddes le définit bien avant cela, comme *"l'outil d'une politique démocratique de planification urbaine"*. Il est un des premier à demander une enquête sur la dégradation des villes industrielles anglaise, et lance *"civic survey"*, une enquête historique, géographique et sociologique qui veut connaître les besoins des habitants. Bien que cette démarche soit encore éloignée d'une participation directe, elle correspond néanmoins à ce que Judith Le Maire décrit comme une participation de sondage.

En participant nous mettons en place une sorte d'interface que l'on peut considérer comme une interface d'assimilation. Elle nous invite à nous abandonner à la volonté collective.

La participation est selon l'autrice de *"Lieux, biens, liens communs"*, un potentiel de stratégies inédites pour s'adapter aux problématiques auxquelles nous devons répondre aujourd'hui dans l'espace public.<sup>7</sup> Elle définit alors en s'inspirant des variables définies par

6 Maire, Judith le. « L'ARCHITECTURE PARTICIPATIVE : ESSAI DE CHRONOLOGIE ». Consulté le 15 janvier 2023. <https://issuu.com/bozines/docs/larchitecture-participative-j-le-ma>.

7 Le Maire, Judith. Lieux, biens, liens communs: émergence d'une

Mintzberg en comparant le pouvoir ascendant d'un acteur sur un autre pour définir trois modes d'organisations de la participation, par supervision directe, par ajustement mutuel, par standardisation. L'autocratie<sup>8</sup>, est la coordination du travail directe, l'adhocratie<sup>9</sup>, est un ajustement mutuel. Si l'on reconnaît dans les travaux du couple Kroll, une pratique adhocratique de la participation, celle de la construction mutuelle, nous serions plutôt, dans le cadre de Siza, dans une coordination directe, ou autocratique. Il faut noter que ces modes de participation peuvent se croiser, discuter entre eux, et ne sont pas forcément à prendre comme des cadres fermés.

D'autre part, la participation devient aujourd'hui, un refuge pour les pouvoirs politiques ou collectivités locales, qui comme nous l'avons expliqué précédemment, tendent à standardiser le processus pour des raisons économique-administratives. Comme tout cadre qui tend à se standardiser, la participation peut devenir un outil de gouvernance contre productif.<sup>10</sup> La standardisation de cette pratique aurait en effet la tendance à rompre ce que Lucien et Simone Kroll cherchait à mettre en avant par leur approche, l'individu et la spontanéité. Si la standardisation est aliénante pour l'architecture, elle le sera aussi pour les procédés participatifs, puisqu'elle ne pourra par ses biais standardiser, pas prendre en considération, l'unicité de chaque situation.

Là où Kroll, puis Patrick Bouchain feront une différence, c'est justement dans ce rapport adhocratique à la participation, il ne font pas

---

grammaire participative en architecture et urbanisme, 1904-1969. Architecture, aménagement du territoire et environnement. Bruxelles (Belgique): Éditions de l'Université de Bruxelles, 2014.

8 Une personne, qui a tout pouvoir, donné des instructions aux producteurs qui sont en interrelations ; un cerveau contrôle et est responsable de plusieurs mains.

9 «la coordination du travail se fait par « ajustement mutuel » entre les spécialistes, tous considérés comme des experts. Elle tire son sens du latin ad hoc : « pour cela, à cet effet ». Judith le Maire, Lieux, biens, commun

10 "Cette standardisation m'intéresse et conforte mon hypothèse. Je pense que la standardisation progressive de la participation dans les opérations d'architecture et d'urbanisme entraîne la déliquescence de ce qu'elle est." Judith le Maire, Lieux, biens, commun, P5 intro

de distinction entre maître d'oeuvres, clients, usagers, il cherchent à mettre en place, autour de ce processus participatif, la formalisation d'un lien commun. Il se place alors chacun dans la continuité de la vision de Mintzberg qui soutient que: « *tant que le savoir n'est pas distribué de façon uniforme, le pouvoir restera inégalement réparti* »<sup>11</sup>. Le participatif est un moment, suspendu, où chacun se retrouve face à face, avec le même pouvoir de discussion et de décision, sans la redistribution du pouvoir, il ne fait pas sens. Alors comme l'explique Lucien Kroll dans tout est paysage, on ne peut pas dire que repeindre un mur, ou choisir la couleur d'un store c'est de la participation. Il existe bien différents types de participations, qui vont, selon Judith Le Maire, de la non participation de gouvernement<sup>12</sup> à la co construction en passant par l'information et la consultation. Il semble néanmoins, souligne l'auteur, que la participation ne prend sens que dans sa capacité à la "capacitation"<sup>13</sup>, c'est-à-dire rendre acteur dans l'acte de planification.

Pour mettre en place ce procédé de participation et que chacun se sente capable, il faut passer par un procédé de sensibilisation. On retrouve à titre d'exemple de nombreux projets qui s'attache de mettre en place, en amont et durant des projets, des procédés de sensibilisation, via des permanences, des séminaires, des discussions, Encore Heureux dans leur projet de réhabilitation d'école à Rennes mettent en place une permanence et des cours avec les enfants de l'école pour leur faire découvrir l'univers du chantier. Chantier ouvert œuvre quant à eux à la sensibilisation à la construction et la mise en place d'outil de concertation, de participation, mettre en place une démarche consciente du monde de la construction dès le plus jeune âge. De la même manière, la preuve par 7, initiée par Patrick Bouchain, définit une démarche expérimentale, et se dédie entièrement à cette pratique de la participation, en accompagnant

---

11 Judith le Maire, Lieux, biens, commun, P5 intro

12 qui éduquent les citoyens afin qu'ils adoptent des plans déjà programmés, ou encore veulent les « guérir » de comportements qui ne servent pas leurs objectifs (« manipulation et thérapie

13 Mot emprunté à Judith Le Maire dans Lieux, biens, liens communs: émergence d'une grammaire participative en architecture et urbanisme, 1904-1969

les porteurs de projets. Ils questionnent la spécialisation et la surprogrammation de l'espace urbain, pour tenter de mettre en place, un espace de ville collectif. C'est la vision d'une ville des possibles, possible par l'expérimentation des lieux, elle laisse le temps aux usages, au temporaire, pour s'inscrire dans le dessein d'un espace pérenne.

Cette question de la participation, nous a interrogé, sur le rôle de l'usager dans le projet. Si nous avons pu mettre en avant les enjeux et les risques de la participation, il semble clair que celle-ci se définit dans une logique de sensibilisation et de prise de position par l'habitant au cœur du projet, duquel, l'aboutissement serait l'auto construction de son espace de vie.

Il nous reste donc à nous questionner ici sur la construction et le rôle de l'architecte dans le dessin du projet. En nous appuyant sur le constat de Rudofsky dans "architecture without architect", nous allons soulever l'importance de la construction, ce vers quoi la participation pourrait évoluer.

### ***Construisons!***

Dans « Architecture Without Architects », Bernard Rudofsky aborde l'idée que l'architecture est aujourd'hui le domaine exclusif de professionnels formés et soutient que bon nombre des solutions architecturales les plus intéressantes et innovantes proviennent de sociétés qui n'ont pas eu le même niveau d'accès à l'éducation formelle en design et ressources technologiques du monde occidental. Et comme nous l'avons déjà évoqué remis en question le rôle du constructeur face au savoir traditionnel.<sup>14</sup>

Les idées de l'architecte peuvent être considérées comme une réponse à la standardisation et à la commercialisation croissante de l'architecture dans le monde moderne, qu'il considère comme étant déconnecté des besoins et des valeurs des communautés qu'elle dessert. Dans Et nombreuses villes, la hausse des prix du logement

---

14 Rudofsky, Bernard, et The Museum of Modern Art, éd. Architecture without Architects: A Short Introduction to Non-Pedigreed Architecture. Nachdr. New York: Doubleday, 1965.

et là gentrification rendu difficile pour les communautés à faible revenu l'accès à des espaces fonctionnels bien conçus. Dans le même temps il y a souvent un manque de créativité et d'innovation dans la conception des logements sociaux, conduisant à des logements aseptisés et monotones. Tout cela sans même évoquer le fait que la construction et l'exploitation de bâtiments soit une des sources majeures des émissions de carbone et d'autres formes de pollution. La tension qui existe entre l'envie de l'architecture verte et la nécessité de construire rapidement et à moindre coût engendre bien souvent une prolifération de bâtiments que l'on pourrait définir d'architecture du "Greenwashing" qui ne sont que superficiellement durable<sup>15</sup>.

Alors l'auteur présente quelques approches sur les types de construction vernaculaire qu'il étudie.

*Conception avec la communauté* : C'est la communauté qui joue un rôle actif dans la conception de leur propre espace. Cela peut impliquer de nombreuses formes de collaboration comme la co-conception ou la conception participative

*Technologie appropriée* : C'est l'utilisation des matériaux et des technologies simples et disponibles de manière locale aux cris des bâtiments fonctionnels à la fois durable et adapté à une culture.

*Conception bioclimatique* : Il faut concevoir des bâtiments en rapport avec le contexte et tirer parti du climat local et des ressources naturelles plutôt que de mettre en place des systèmes de chauffage ou de refroidissement artificiel qui a encore vu que le compliqué la technique.

*Savoir traditionnel* : Nous devons nous appuyer pour cela sur des traditions l'auteur montré comment les connaissances des sociétés indigènes souvent une longue histoire de construction en harmonie avec leur environnement naturel. Construction traditionnelle ou adaptation de conceptions traditionnelles aux besoins modernes.

La construction et la participation sont finalement des moyens d'expérimenter de nouvelles approches ou de réinterpréter d'an-

---

15 Carlos, Ana Fani Alessandri. « Le droit à la ville comme projet de nouvelle société ». L'Homme & la Société 185-18



ciennes traditions afin d'apprendre de succès et des échecs du passé. Ce livre ouvre finalement sur un univers avec un grand potentiel qui est celui du lieu infini.

En faisant de la participation et de l'auto-construction, nous ne nous contentons pas d'accepter les structures qui me sont confiées, nous cherchons à le façonner et à façonner notre propre espace selon nos envies. On pourrait y voir un moyen d'abattre les murs qui ont été érigés pour les maintenir à leur place. La construction est donc une entreprise qui a un impact profond sur la vie quotidienne des individus et des communautés, elle doit donc être inclusive et sensible aux besoins de chacun.

La participation et l'auto-construction sont donc des moyens de mettre en œuvre une architecture politique, contre la norme. Nous l'avons montré précédemment, la ville comme notre culture est sédimentation, nous rajoutons chacun, la trace de nos normes, de nos cultures sur l'espace qui nous entoure. Les normes sont pourtant en perpétuelles réévaluations, il nous faut donc apprendre à les déconstruire, pour faire de l'architecture, un lieu de politique<sup>16</sup>. Comme le montre Christophe Catsaros, en analysant, le début de la normalisation du 19<sup>ème</sup> siècle, est le conditionnement de la norme par les outils que l'on utilise. Le deuxième grand phénomène de normalisation auquel nous nous confrontons est l'héritage de la reconstruction, sous l'égide de la charte d'Athènes qui a mené à la standardisation de quartiers et bâtiments.<sup>17</sup> Enfin, Catsaros met en avant la dématérialisation de la normativité, et le déterminisme grandissant qu'elle impose.<sup>18</sup> De cela il en ressort cette notion que nous avons déjà défini, la temporalité du projet " la vitesse n'est pas gage d'émancipation".

---

16        Catsaros Christophe, Construire l'architecture politique contre la norme, Permis de faire

17        Ibid.

18        "Aujourd'hui, la norme sociale rigide s'est muée en algorithme fluctuant, au résultat toujours aussi arbitraire, et cela malgré les promesses (non tenues) de la révolution numérique prétendument vectrice de temps sociale". Catsaros, Christophe. « L'ajustement perpétuel Editorial paru dans Tracés n°07/2013

Il ne faut pas prendre la norme pour une loi, par définition, c'est une référence ou un modèle : une « description » de ce qui devrait être, selon un . de vue déterminé ; c'est-à-dire donc une certaine forme de prescription. Par sa nature, elle est donc plus perméable. Alors comme l'explique Christophe Catsaros, «*La révocation d'une norme par ses usagers fait partie de son fonctionnement "normal".*»<sup>19</sup> Il est donc nécessaire de penser à déconstruire ce cadre normatif, pour construire, avec les usagers, la base d'une vraie<sup>20</sup> culture de la construction partagée. Déconstruire la norme pour construire ensemble. Le travail de Loïc Julienne et Patrick Bouchain, est un bon exemple de cette déconstruction du projet, en définissant leurs moyens pour agir, en travaillant avec des petits budgets, sur des zones souvent délaissées, le bureau Construire, met sur un pied d'estale la marginalité, et utilise l'unicité d'un lieu pour en faire sa force. Ils développent ensemble, de nouveaux enjeux autour de leurs projets, de temporalité, de médiation, d'éducation, d'enjeux quantitatifs et qualitatifs.

pour le lieu unique, Bouchain met en place une nouvelle politique du projet, que l'on pourrait appeler minimaliste, elle se résume ainsi: "*Réparer ce qui doit être réparé, reconstruire ce qui ne peut être conservé, et garder tout ce qui peut l'être*"<sup>21</sup> Cette approche de répondre au projet, dans la réhabilitation seulement avec les obligations minimales, a offert au lieu une grande flexibilité. De plus, l'architecte fait d'une force ces éléments obligatoires. La nouvelle façade au Sud devient ainsi une capsule temporelle, rempli à l'ouverture du lieu, le 31.12.1999, "l'oeuvre centenaire", et les escaliers de services qui doivent être ajoutés pour rendre accessible l'étage au public, à la crèche, au nouveau programme, sont mis en avant sur la façade se détachent, et deviennent des objets à part entière, extension de l'intérieur du lieu sur la cité. .

---

19 Catsaros Christophe, Construire l'architecture politique contre la norme, Permis de faire

20 Qui leur est propre

21 Bouchain Patrick, Dispensé d'affranchissement, - L'école du Domaine du possible, L'ouvrage consacré au projet, Actes Sud

*“Impliquer l’habitant dans la réalisation et la gestion de son lieu de vie signifie redéfinir l’espace domestique, et par là même réinventer l’espace public. L’habitat et sa mise en œuvre peuvent redevenir la matrice d’un nouveau civisme : il s’agit de réinventer la responsabilité collective par la construction de l’habitat.”*<sup>22</sup>

## **Faisons milieu!**

### ***Le temporaire, un levier d’action citoyen? vers de nouveaux rituels contemporain***

Face à un climat d’urgence, les problèmes sociétaux, le temps d’un projet, peut parfois paraître long. Lorsqu’il est réalisé il ne répond déjà plus problématique soulevée lors de la pensée du projet. La nouvelle vision de la rationalité ne serait alors telle pas d’entreprendre des expériences urbaines, dans des rapports au temps différents, comme processus d’évolution d’un quartier, d’une rue, d’un trottoir, d’une façade. «Les travaux historiographiques, relatent le plus souvent des opérations d’urbanisme ponctuel au lieu de s’efforcer de saisir l’impact de cette terminologie sur la gestion de la ville, ses écueils et ses bénéfices». <sup>23</sup>

L’architecture temporaire fait référence à des structures ou des espaces qui ont pour but d’être utilisés pendant une période de temps limitée. Dans la zone urbaine, elles peuvent prendre de nombreuses formes des boutiques éphémères à exposition temporaire, elles peuvent être des espaces de marche ou même des logements provisoires, c’est un outil de flexibilité. Elle peut donc être adaptée selon l’évolution des besoins et des circonstances. Cela peut être particulièrement utile dans les zones urbaines les besoins et les préférences des résidents peuvent changer rapidement ou alors pour répondre aux problématiques de “zoning urbain”, outil de spécialisation de l’espace urbain. Le temporaire peut permettre alors

---

22 Bouchain Patrick, Dispensé d’affranchissement, - L’école du Domaine du possible, L’ouvrage consacré au projet, Actes Sud

23 Le Maire, Judith. Lieux, biens, liens communs: émergence d’une grammaire participative en architecture et urbanisme, 1904-1969.

de proposer, des zones non programmées. Les espaces non programmés permettent une appréhension de potentialités créatrices, inclusives, pluriels et dynamiques. L'architecture temporaire peut alors être le lieu même de la définition du futur programme et des conditions de sa mise en œuvre.

N'étant pas destinée à être permanente elle n'a pas besoin du même niveau d'investissement de matériaux et de temps de construction que les bâtiments pérennes. En ce sens elle peut être un levier de mise en place de forces culturelles, social et économique. Si l'on s'attarde sur le travail du *"collectif vous"* leur projet *"rives d'été"*, le collectif met en place, autour de la symbolique de la table, un nouvel espace à s'approprier, non déterminé dans l'espace urbain. De la même manière, le *"collectif gru"* dessine un aménagement transitoire dans lequel le temporaire a pour but de mettre en action les habitants. Ils proposent avec leur projet *"faire place"*, l'expérimentation de nouveaux usages dans les espaces publics du Breil à Nantes. Les espaces temporaires sont alors des lieux de co-constructions qui ont pour but premier d'accueillir des espaces de réflexion et de discussions avec les habitants. Définir avec eux leurs envies, leurs besoins, les usages qu'ils veulent projeter sur leur espace propre. Alors, le projet temporaire peut être une interface d'assimilation, et faire de la rue, des places, des parcs un lieu politique, une œuvre au sens du *"droit à la ville"*.

Cependant, comme nous l'évoquions avec le rôle de l'art dans l'espace urbain, les installations et occupations temporaires, si elles peuvent être un levier d'intégration, se retrouve aujourd'hui être comme le définit Marc Breviglieri, des *"événements politiques programmés qui cherchent à renforcer l'attractivité urbaine, dans lesquelles les problématiques sociales ne sont pas questionnées et qui n'implique en rien l'horizon d'un renouveau de réflexion sur les espaces urbains"*.<sup>24</sup> Cette nouvelle temporalité de l'événement, du festif qui cherche à sensibiliser un grand public, met en place une forme d'esthétisme qui s'oppose à toutes formes de possible. Le so-

---

Marc Breviglieri. Lisbonne, 21e siècle. Vers un nouvel espace référentiel du centre urbain : emprise marchande, aménagement certifié, libéralisme multiculturel. EspacesTemps.net, 2019 24

ciologue Marc Breviglieri les définit comme des moyens de *“conformer le public à l’ordre établi par l’espace référentiel normalisé”*.<sup>25</sup> En se démocratisant, ces friches, et zones d’urbanismes temporaires sont devenues plus que des expérimentations autour de nouveaux usages de la ville, à une tendance faisant sa place comme nouvel outil de marketing. L’idée même du temporaire créé de l’exclusivité, qui a pour effet de rendre le lieu désirable, comme le soulève les échos, *“Il y a de la scénarisation, c’est un vrai lieu de vie, les gens ont envie d’y revenir, ils apprécient le caractère exclusif de l’éphémère”*.<sup>26</sup> “L’œuvre” qui se projetait alors par l’occupation temporaire d’un lieu se dessine aujourd’hui sous les traits de la société du spectacle. Les réhabilitations de ces lieux sont, comme le montre Mickaël Correia, *“le projet d’ambitieux entrepreneurs”*. Les friches industrielles sont prises d’assaut par des entreprises qui se sont spécialisées dans la réhabilitation de ces lieux. Et comme toute pratique se transformant en outil de marchandisation, l’espace, initialement non programmé, dynamique et diversifié, se standardise *“Espace insolite chargé d’histoire industrielle, musique électro, transats, ateliers de yoga, comptoirs food et esthétique récup’, le concept Ground Control utilise exactement les mêmes ficelles que Cult Place pour produire ses friches culturelles.”*<sup>27</sup> On assiste donc à une institutionnalisation d’un nouveau mode de récupération de l’espace urbain, puisque les pouvoirs publics accompagnent pleinement cette dynamique d’optimisation foncière. Comme l’explique la SNCF en s’exprimant sur le “Ground Control” à Paris, *« Avec Ground Control, nous avons fait exister cette adresse plus rapidement et avons créé de l’attractivité : les opérateurs ont envie d’y aller et d’innover ! »*<sup>28</sup>. Ce sont de nouveaux lieux hybrides, autant culturel et artistiques que marchands qui, bien qu’ils se revendiquent tiers-lieux ou comme des espaces politiques, sont finalement des lieux de gentrifications

---

25 Ibid.

26 Les Echos Start. « Les coulisses des terrasses éphémères, entre business et urbanisme », 25 août 2017. <https://start.lesechos.fr/societe/culture-tendances/les-coulisses-des-terrasses-ephemeres-entre-business-et-urbanisme-1177812>.

27 Ibid.

28 [8][8]« Urbanisme transitoire by SNCF Immobilier », loc. cit.

et de marchandisation.<sup>29</sup> Cette normalisation de l'image de l'occupation de la friche a en partie anéantie la portée subversive de ces revendications, qui a pour but de contester le droit à la propriété pour le droit de l'usage. Il nous faut donc, comme la preuve par 7 peut le mettre en place, revenir dans une démarche de transition, d'utilisation du temporaire comme outil de concertation, de discussion, de politisation de l'espace urbain.

*“Au-delà des accusations de gentrification et d'uniformisation culturelle régulièrement adressées à ce type de lieux, cette enquête dévoile les stratégies qui sous-tendent l'institutionnalisation de ces ersatz de squats.”<sup>30</sup>*

### ***La vicinitude, une interface d'assimilation***

Deux termes que défendent Simone et Lucien Kroll dans leur pratique: Vicinitude et Désordre.

La Vicinitude suggère la notion de voisinage, l'antithèse de la solitude urbaine. C'est la connexion minimale de la distance et de la proximité, une relation qui peut être nourrie à travers les formes de l'architecture et des dispositifs juridiques. Quant au désordre, il fait partie intégrante d'une architecture processuelle, sa forme est liée à la gratification instantanée du moment présent.

---

29 C'est justement ce que dénonce le collectif d'habitants Droit à la (Belle) ville, créé en 2015 dans l'est de Paris. « Ces tiers-lieux excluent symboliquement les habitants les plus précaires du quartier, fustige Claudio, l'un des membres de l'association. On autorise temporairement des occupations de friche par des acteurs privés mais en parallèle, dès qu'il y a une occupation informelle de l'espace public à Belleville, comme quand, encore récemment, des jeunes font un barbecue improvisé dans la rue ou des militants organisent un marché gratuit, la police est systématiquement envoyée. » Et Quentin, également du collectif, d'ajouter : « Pour ces entrepreneurs et pour les élus, les artistes ne sont que des créateurs de valeur. Les sites culturels qui les hébergent participent à changer l'image de notre quartier, à le rendre plus attractif pour les populations aisées. Ce sont des espaces qui sont pleinement inscrits dans la fabrication de la ville pilotée par le Grand Paris. » citation Correia, Mickaël. « L'envers des friches culturelles.

30 Correia, Mickaël. « L'envers des friches culturelles. Quand l'attelage public-privé fabrique la gentrification ». Revue du Crieur 11, n° 3 (2018)

*«La vicinitude implique l'idée de voisinage, elle serait « approximativement l'inverse de ce qu'est la solitude urbaine : la relation minimale de proximité, de distance, de voisinage, de nearness, impossible à provoquer mais possible à induire au moyen de formes d'architecture et de dispositifs juridiques qui suggèrent ces relations »7. Quant au désordre, il est partie prenante d'une architecture processuelle, dont la forme ne s'inscrit plus dans une notion de temps instantané, immédiatement consommable»<sup>31</sup>*

L'espace public, bien qu'il puisse se manifester dans des lieux spécifiques, n'induit pas une conception matérielle de l'espace. Cependant, il est évident que ceux qui s'engagent à œuvrer à la protection et à l'expansion de l'espace public doivent tenir compte de son contexte spatial et local. La question est, concrètement, une des formes du rapport privé/public - comment établir et représenter ce rapport sans le réduire à des normes rigides, stériles, discriminatoires. C'est là qu'intervient le concept d'intimité territoriale.

L'« *intimité territoriale* »<sup>32</sup> comme un oxymore, c'est-à-dire comme le couplage d'un nom et d'un adjectif contradictoires. L'intimité est généralement associée à une expérience privée, voire privative, de proximité à soi et aux autres, dans un lieu restreint, plus ou moins protégé. Le territoire désigne une étendue occupée par un groupe humain. Un territoire peut être resserré, mais le mot induit plutôt un mouvement d'expansion. Jean-François Chevrier, met en place cet oxymore pour parler de l'inscription locale du rapport privé/public. Comme il l'explique, «*l'exercice de la souveraineté démocratique ne se réduit pas à l'élection de représentants du peuple.*» l'accès à l'espace public en est la condition principale. Il met en évidence l'aspect local, mais aussi spatial, du partage de l'espace public. Le contexte local de la relation privé/public n'est pas un effet secondaire d'une définition juridique ou d'une idée préconçue ou idéale. Ce contexte doit rester ouvert à l'expérimentation, afin que le par-

---

31 Kroll, Lucien, *Tout est paysage*

32 Chevrier, Jean-François, et Élia Pijollet. « 7. Intimité territoriale et échelle de mobilité ». In *7. Intimité territoriale et échelle de mobilité*, 35-37. Birkhäuser, 2016. <https://doi.org/10.1515/9783035606935-007>.

tage de l'espace public soit, dans la mesure du possible, une opportunité de surmonter les discriminations sociales et culturelles. Le « partage » peut signifier la séparation ou la distribution, voire l'utilisation en commun. Cette ambiguïté résume la difficulté. De plus, sous toute discussion programmatique, il est important de reconnaître que l'espace public dans sa forme matérielle est très fragile, aussi fragile que la possibilité d'expression démocratique. Elle est constamment exposée à l'influence des intérêts privés. En milieu urbain, comme dans les médias, il se désagrège, s'effrite, perd toute substance, avec des conceptions régies par une conception médiocre, démagogique, de la convivialité.

Si la participation<sup>33</sup> est de plus en plus utilisée de nos jours dans les projets urbains, elle est devenue une condition préalable qui s'exerce souvent dans un processus trop court et superficiels. Si besoin nous allons maintenant nous attarder sur le coût d'un architecte du logement social de SAAL Bouça réalisé par Alvaro Siza. C'est un complexe d'immeubles bas, un lotissement qui témoigne du pouvoir de la communauté. Le projet est dirigé par la cour qui forme un espace central où les habitants de la cité de Bouça se rassemblent et interagissent. C'est donc un lieu d'expérience partagée, où les liens de la communauté se forment. L'espace a pour lui une sorte d'harmonie avec son environnement puisque le lieu respecte l'échelle et le caractère de la ville. On pourrait le fabuler un peu pour le voir comme un lieu où le rêve de la communauté la réalité urbaines se rencontrent et se confrontent.

Pour ce projet Siza veut travailler avec l'empreinte du passé en utilisant comme base de ses créations les ruines<sup>34</sup> comme un témoignage de la cohérence de sa vision. Dans les vieux logements qui allaient être démolies, il y avait une chance de fournir logement de qualité à des personnes en nécessité, de les maintenir dans le centre-ville protéger des appartements touristiques qui menaçaient de les déplacer<sup>35</sup>. Lui a toujours rejeté la participation totale

---

33 Jean-Philippe Hugron, Participation et architecture, l'expérience du SAAL, dossier Architecture d'aujourd'hui 10/2019

34 Ibid

35 Breviglieri Marc, Lisbonne, 21e siècle. Vers un nouvel espace référentiel



de l'usager dans le projet comme le défend Lucien Kroll. Je crois que seul l'architecte est capable de concevoir le projet s'il est capable d'assimiler la culture à laquelle il se confronte, la praticité, l'économie ou encore l'artisanat.

Le projet est l'héritage un changement radical de politique et matérialise la transformation de ce pays, il porte et précise ainsi l'identité politique du projet. Il met alors en place un nouveau rapport de voisinage qui est à la fois frontal et délicat. C'est la naissance d'un nouveau quartier un lieu de relations à la fois intime et fragile.

Ce projet évoque finalement la question du voisinage, Nous avons précédemment mis en avant le constat que nous sommes aujourd'hui prisonniers de la ville du réseau, que la voiture a mené à une annexion de l'espace de la rue que l'on cherche aujourd'hui désespérément à retrouver. Ici le voisinage porte une dimension sociopolitique, comme le défend Luca Pattaroni. Si habiter, c'est prendre part dans un espace, on peut considérer la sphère publique comme une expansion commune de notre logement sur l'espace commun.

*«L'épaississement des limites du voisinage devrait permettre précisément de forger ces niches écologiques et d'accommoder ces différences par l'infléchissement des formes. Sur le plan du vivant, l'architecture japonaise mais aussi vernaculaire abonde d'exemples où les bâtiments se déforment et s'ouvrent pour accueillir des processus vivants, l'arbre qui pousse, l'eau qui le traverse. On songe, par exemple, à l'intrication exemplaire entre le bâti et la nature des réalisations de Junya Ishigami. Comme invitait à le penser Heidegger dans son rapprochement entre le bâtir et l'habiter, le geste d'édification se mêle ici au geste de cultivation, un geste de soin qui accueille et conserve le propre de chaque élément.»<sup>36</sup>*

Il y a dans les centre villes, des lieux ou le béton et l'acier cède la place

---

du centre urbain : emprise marchande, aménagement certifié, libéralisme multi-culturel. EspacesTemps.net, 2019 35

36 Pattaroni, Luca. . « Revoisiner. La Dimension Hospitalière Du Monde ». Faces, 1 janvier 2022.

à la nature. Nous nommerons ces lieux des écotones urbains<sup>37</sup>. Ce sont des zones de transition entre zones urbaines et non-urbaines, Interface entre construit et nature, ils forment une interface dynamique. Ces zones peuvent sembler insignifiantes, mais ce sont des lieux de grandes importances où différentes instances de la ville se rencontre. Ce sont les régions inexplorés de la ville, qui forme, dans la rue, des espaces tampons, entre intimité et communs, à chacun et à tous, ils sont un vrai potentiel de prise en mains des interstices de la ville, un infiltration verte et humaniste dans l'espace urbain.

Il nous faut "revoisiner" nos villes, comprendre et questionner le capital social de notre espace urbain, proposer par la définition de nouveaux espaces de rues et notamment, des écotones urbains, une nouvelle sensibilité du partage pour pouvoir faire commun.

### ***Le squat, une action directe***

Qu'est-ce que le squat? un mouvement de lutte, pour soi ou une lutte du commun? Le mouvement squat est une action, il implique une volonté social et personnel, le Larousse le définit ainsi: "*Occuper un logement vide sans droit ni titre.*" Occuper c'est habiter, habiter c'est construire, construire c'est résister. Squatter c'est donner sa voix, faire du logement une revendication sociale et urbaine en confrontant la ville à ses capacités à répondre à des besoins.

Dans le paysage urbain, certains revendiquent un espaces pour eux-mêmes, Par la force de leur volonté. En s'installant dans des bâtiments abandonnés, ils transforment ces lieux en maisons et communautés. Aux yeux de «l'establishment», ils sont des hors la loi, ils semblent représenter une menace pour le bon fonctionnement d'une ville et font en permanence l'objet d'avis d'expulsion, de descente de police. Ils ne font pourtant qu'exploiter leur droit à la ville. Ils revendiquent une participation dans le paysage urbain et se font une place dans un monde qui leur refuse l'accès.

Ils créent leurs communautés et développent donc une culture propre. Ce sont des rêveurs du jour, qui voient outre le matérialisme

---

37 Ibid.

et optent pour une autre vision de la ville. Ils défient se faisant le statut quo et refusent de se taire. Comme le montre Luca Pattaroni dans les friches du possible, le squat n'a cessé d'évoluer, c'est une forme d'action directe. Des "déménagements à la cloche de vois" de 1880, à la lutte contre l'idée du droit à la propriété en 68, ou en symbole de lutte face aux expropriations par l'Union syndicale des locataires ouvriers et employés, c'est un lieu où la logique de marché est atténuée, suspendue, ce sont des lieux qui, contrairement à notre espace de vie contemporain, sont des espaces non-marchands<sup>38</sup>.

Ce mouvement pourrait être défini par la prise d'autonomie et l'auto-détermination. Il revendique ainsi un droit à exister. Pour cela, ils doivent mettre en oeuvre des actions qui peuvent être illégales, et mettre en acte leur besoin d'habiter. Ils acquièrent souvent des structures oubliées ou délaissées pour construire une revendication de leur droit au logement, une place dans la ville, une voix de gouvernance. Par l'action, ils construisent leurs communautés, guidées par des principes communs et de participation.

*"L'irruption dans l'univers ordonné de la ville d'un monde pluriel et foisonnant. La transgression enfonce la porte des possibles, faisant de ces lieux, des expérimentations aussi vastes que de personnes qui les habitent. C'est en ce sens un autre lieux qui engendre une réflexion entre le mythe, la revendication et la réalité. un double espace entre le réel et le mythique.»*<sup>39</sup>

Dans le paysage urbain, défini par une logique d'attractivité, le mouvement squat est en rupture avec l'ordre de la ville. En scandant la confrontation entre un mouvement sociétal et étatique, le squat est un lieu d'autodétermination hétérotopique. Puisqu'au-delà d'être une action symbolique, c'est une action pratique, qui a pour but de durer, de s'installer dans un temps qui offre une potentialité de réflexion. Pour cela de murs délavés ou humides, il faut rendre habi-

38 Pattaroni, Luca. . « Les Fiches Du Possible : Petite Plongée Dans l'histoire et Le Quotidien Des Squats Genevois »

39 Pattaroni, Luca. . « Les Fiches Du Possible : Petite Plongée Dans l'histoire et Le Quotidien Des Squats Genevois »

tables les lieux. Le toit dans sa dimension symbolique prend ici tout son sens, répondre aux besoins primaires. Le squat prend alors une autre dimension, il devient l'allégorie du droit à la ville, de la compréhension des besoins et de la communauté.

En construisant son lieu de vie, les habitants dessinent leur communauté, et établissent ainsi, le dessein de leur vie collective comme force politique. Véritable ville dans un espace clos, la salle commune représente souvent l'agora<sup>40</sup>, c'est le lieu dans lequel se réunit l'assemblée d'habitants ou plutôt de citoyens.<sup>41</sup> Le bâtiment dans sa construction physique, pose la pierre de la matérialisation de la communauté et de la pensée politique. La construction est alors un processus de définition social et architectural. C'est la vision de la sociologie urbaine, une vision d'une ville où une population se soulève pour revendiquer la place qui lui revient, une vision d'une ville où le peuple contrôle vraiment.

On ne l'évoque pas ici comme un nouveau modèle de densification ou de logement en ville, mais plutôt dans sa forme symbolique. Le squat représente un mouvement de lutte, il est la preuve que la mise en place d'auto-détermination, de participation, de discussion, est possible, cette dernière note sonne comme un espoir, celui d'une prise de conscience du pouvoir de l'habitant dans le milieu urbain.

## ***Conclusion***

*« Ces rapports (entre le fragment et l'ensemble) sont nécessairement dialectiques puisque toute intervention sur le fragment modifie l'ensemble, alors même que la vision d'ensemble donne une cohérence aux fragments »<sup>42</sup> (Toussaint, 1998, p. 14)*

---

40 Définition CNRTL: «Lieu où à l'origine, se réunit l'assemblée des citoyens, puis qui devient la place principale de la cité : centre politique»

41 Définition CNRTL: «Membre d'une communauté politique organisée, Celui, celle qui, jouissant du droit de cité, prenait part à la vie politique et religieuse de la cité»

42 Christine Robles,HubertMazurek.LesImpromptusduLPED-Autourde-laFragmentation.Robles Christine; MazurekHubert.1,2016

Le paysage urbain s'étend comme un vaste paysage. La ville est aussi diverse que les gens qui l'habitent et les habitants, aussi complexe que les rues qui la parcourent. Elle change constamment, et devrait s'adapter aux besoins et aux désirs de chacun. C'est comprendre la dimension hollistique de la ville.

Si dans le premier livre nous avons affirmé l'importance du patrimoine au cœur de l'espace public, comme vecteur de forces, de diversités et de complexités, il semble qu'un retour à l'exploration de la forme pourrait nous aider, à mettre en place au sein de nos sociétés contemporaines, ce nouvel espace social urbain. Ainsi, nous avons cherché à mesurer l'importance de la sphère publique dans cette société du réseau que définit Marcel Hénaff. Il s'avère qu'en développant la portée des nouveaux outils de contrôle et de détermination de l'espace urbain, nous nous réaffirmé l'importance de la morphologie de ces espaces publics qui constituent une base de lieux d'interactions sociales et de discussions vitaux.

Nous devons donc comprendre en tant qu'urbaniste, architectes, les conséquences de nos actes. Les interventions que nous mettons en œuvres, ont une influence sur leur parcelles, mais aussi à une plus grande échelle puisqu'elles influencent les espaces environnants qu'ils soient matériels ou non. Cela signifie que nous devons pour intervenir, prendre en compte la ville dans chacun de ses rapports d'échelles et de temporalités et permettre à chacun, le droit de comprendre ou transformer le lieu qu'il parcourt au quotidien. Pour cela il faut redéfinir, dans le patrimoine, ancien comme nouveau, une nouvelle logique d'intervention réfléchie. En prenant exemple sur les quelques travaux que l'on a nommé, nous pourrions définir une méthode de mise en place du projet urbain, qui traite à la fois de la question du patrimoine, de temporalité, de formes et d'échelles. Cela pourrait nous permettre de mener à une transformation par le bas (en «bottom up») pour définir, par l'habiter, une nouvelle résistance.

La résistance c'est un moyen d'affirmer son humanité, sa force d'agir, de prendre parole, de faire. La résistance fabrique la société en phénomène de lutte pour rechercher une dimension plus éga-

litaire. Se faisant, ils perturbent un système présent et le statu quo qu'il défendait. Elle peut alors entraîner des changements de lois, de politiques, de normes soiales. C'est un processus par lequel les habitants peuvent, s'ils le souhaitent, reprendre leur identité.

*“L'unique action transgressive qu'aujourd'hui je retiens comme possible est le retour intelligent à la tradition. C'est la seule action vraiment efficace. Je pense que le seul moyen d'attribuer à l'architecture une signification politique tient dans son approfondissement spécifique. C'est le seul moyen avec lequel l'architecture peut avoir une influence sur les faits de la société.”<sup>43</sup>*

La résistance est un concept essentiel à l'expérience humaine. Résister, c'est en quelque sorte vivre. De l'acte solitaire à une réponse de groupe, c'est un cri face à une injustice. Comment devons nous formaliser cette pensée et la rendre possible. C'est sans doute dans ces transformations de la pratique du projet, et la perspective d'évolution du type d'habitat.

Alors habitons, nos villes, nos rues, nos avenues, nos impasses et nos trottoirs. Habitons nos immeubles, nos maisons, nos façades, nos place, nos parcs, nos arrêts de bus et nos bancs, sous toutes leurs formes. Car la résistance n'est pas un simple phénomène de réactance, mais une affirmation de notre humanité et de notre libre arbitre. C'est l'essence même de nos présences dans la cité, car vivre, c'est habiter.

## Bibliographie

### Livres

- Bouchain Patrick et Lieu unique (Arts center), éd., Simone & Lucien Kroll: une architecture habitée, 1ère éd (Arles: Actes Sud, 2013).
- Bégout, Bruce. Obsolescence des ruines: essai philosophique sur les gravats. Essai. Paris: Éditions Inculcte, 2022.
- Certeau, Michel de, Luce Giard, et Michel de Certeau. Arts de faire. Nouvelle éd. L' invention du quotidien / Michel de Certeau 1. Paris: Gallimard, 2010.
- CHATTOPADHYAY, SWATI. GEOGRAPHY OF SMALL SPACES: Recasting the Architecture of Empire. S.l.: AVA ACADEMIA, 2023.
- Cogato Lanza, Elena, Pattaroni, Luca, Piraud M., Tirone B., De la différence urbaine: le quartier des Grottes/Genève, VuesDensembles (Genève: Métis-Presses, 2013).
- Debord, Guy. La société du spectacle. Collection Folio 2788. Paris: Gallimard, 1996.
- Guattari, Félix. The Three Ecologies. Bloomsbury Revelations. London ; New York: Bloomsbury Academic, 2014.
- Harvey, David. Le capitalisme contre le droit à la ville: néolibéralisme, urbanisation, résistances. Paris: Éd. Amsterdam, 2011.
- Harvey, David. The urbanization of capital: studies in the history and theory of capitalist urbanization. Baltimore, Md: John Hopkins University Press, 1985.
- Kroll, Simone, et Lucien Kroll. Tout est paysage. Paris: Sens & Tonka, 2012.
- Alexandre Kostka, « Un Don Quichotte contre la Laideur : Henry Van de Velde », Germanica, n° 37 (1 décembre 2005): 51-66, <https://doi.org/10.4000/germanica.443>.
- Lefebvre, Henri, Remi Hess, Sandrine Deulceux, et Gabriele Weigand. Le droit à la ville. 3e éd., Réimp. Paris: Ed. Economica : Anthropos, 2020.
- Le Maire, Judith. Lieux, biens, liens communs. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2014
- Lucan, Jacques. Habiter: ville et architecture. Architecture. Lausanne: EPFL press, 2021.
- Malm, Andreas. How to blow up a pipeline: learning to fight in a world on fire. First edition paperback. London ; New York: Verso, 2021.
- Pattaroni, Luca, La contre-culture domestiquée: art, espace et politique dans la vie gentrifiée, VuesDensembles (Genève: Metis Presses, 2020).
- Ragon, Michel. L'homme et les villes. Nouv. éd. Paris: A. Michel, 1995.
- Rudofsky, Bernard, et The Museum of Modern Art, éd. Architecture without Architects: A Short Introduction to Non-Pedigreed Architecture. Nachdr. New York: Doubleday, 1965.
- Sitte, Camillo , aniel Wiczorek, et Françoise Choay, L'art de bâtir les villes: l'urbanisme selon ses fondements artistiques, s 324 (Paris: Éd. du Seuil, 1996).

## Articles

-Breviglieri, Marc. « Une Brèche Critique Dans La “Ville Garantie” ? Espaces Intercalaires et Architectures d’usage ». In Cogato Lanza, Pattaroni, Piraud & Tirone, De La Différence Urbaine. Le Quartier Des Grottes/Genève, MetisPresses, 2013, 1 mai 2013. [https://www.academia.edu/4515500/Une-br%C3%A8che\\_critique\\_dans\\_la\\_ville\\_garantie\\_Espaces\\_intercalaires\\_et\\_architectures\\_dusage](https://www.academia.edu/4515500/Une-br%C3%A8che_critique_dans_la_ville_garantie_Espaces_intercalaires_et_architectures_dusage)

-Marc Breviglieri. Lisbonne, 21e siècle. Vers un nouvel espace référentiel du centre urbain : emprise marchande, aménagement certifié, libéralisme multi-culturel. EspacesTemps.net, 2019, <https://www.espacestemp.net/en/articles/lisbonne-21e-siecle/>.

-Lucas Brusco et Martial Résibois, « Lucien Kroll », CLARA n°5/Hors-série, n° 1 (2018): 188, <https://doi.org/10.3917/clara.hs5.0188>.

-Carlos, Ana Fani Alessandri. « Le droit à la ville comme projet de nouvelle société ». L’Homme & la Société 185-186, no 3-4 (2012): 65-81. <https://doi.org/10.3917/lhs.185.0065>.

-Catsaros, Christophe. « L’ajustement perpétuel Editorial paru dans Tracés n°07/2013 | Espazium », 2 avril 2013. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/lajustement-perpetuel>.

-Catsaros, Christophe. « Patrick Bouchain rend hommage à Lucien Kroll | Espazium », 4 août 2022. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/patrick-bouchain-rend-hommage-lucien-kroll>.

-Chaljub, Bénédicte. « Réinventer les modes d’habiter : l’œuvre insolite de Renée Gailhoustet | Espazium », 2 avril 2013. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/reinventer-les-modes-dhabiter-loeuvre-insolite-de-renee-gailhoustet>.

-Correia, Mickaël. « L’envers des friches culturelles. Quand l’attelage public-privé fabrique la gentrification ». Revue du Crieur 11, n° 3 (2018): 52-67. <https://doi.org/10.3917/crieu.011.0052>.

-Costes, Laurence. « Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ? » Espaces et sociétés 140-141, no 1-2 (2010): 177-91. <https://doi.org/10.3917/esp.140.0177>.

-Didi-Huberman, Georges, « Échantillonner le chaos. Aby Warburg et l’atlas photographique de la Grande Guerre », Études photographiques, n° 27 (15 mai 2011), <https://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3173>.

-Dionne, Caroline. « L’architecture incrémentaliste au service du savoir-vivre | Espazium », 1 octobre 2013. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/larchitecture-incrementaliste-au-service-du-savoir-vivre>.

-Dionne, Caroline. « L’architecture incrémentaliste au service du savoir-vivre | Espazium », 1 octobre 2013. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/larchitecture-incrementaliste-au-service-du-savoir-vivre>

-Elander, Ingemar. « Partenariats et gouvernance urbaine ». Revue internationale des sciences sociales 172, no 2 (2002): 215-30. <https://doi.org/10.3917/riss.172.0215>.

-Gaudin, Christophe Demazière & Gülçin Erdi & Jacques Galhardo & Olivier. « 50 ans après : actualités du droit à la ville d’Henri Lefebvre ». Métropolitiques, 5 décembre 2018. <https://metropolitiques.eu/50-ans-apres-actualites-du>



2022. [https://www.academia.edu/31615623/Politiques\\_de\\_l%C3%A9v%C3%A9nement\\_Enqu%C3%AAte\\_sur\\_les\\_r%C3%A9sonances\\_dune\\_manifestation\\_citoyenne](https://www.academia.edu/31615623/Politiques_de_l%C3%A9v%C3%A9nement_Enqu%C3%AAte_sur_les_r%C3%A9sonances_dune_manifestation_citoyenne)

-Raynaud, Michel. « Judith Le Maire, Lieux, biens, liens communs. Émergence d'une grammaire participative en architecture et urbanisme, 1904-1969 (Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 2014), 252 p. » *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine* 43, no 2 (2015): 63-64. <https://doi.org/10.7202/1031296ar>.

-Rocher, Yann. « Sources d'utopie | Espazium », 19 novembre 2014. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/sources-dutopie>.

-Urry, John. « L'habiter ». In *Sociologie des mobilités*, 135-62. Collection U. Paris: Armand Colin, 2005. <https://doi.org/10.3917/arco.urry.2005.01.0135>.

-Van Criekingen, Mathieu. *Contre la gentrification. Convoitises et résistances dans les quartiers populaires*. Paris: La Dispute Editions, 2021

## Conférences

-Chemetoff, Alexandre, Leçon inaugurale de l'École de Chaillot : Alexandre Chemetoff, 2018. <https://www.youtube.com/watch?v=ASPCuFG6IdM>.

-Bouchain, Patrick : une heure en tête-à-tête, 2019, <https://www.youtube.com/watch?v=m-XdnJhVm5I>.

-SOPHIE DELHAY & JACQUES LUCAN | Conférence | Saison 22 - 23, 2022. <https://www.youtube.com/watch?v=moCQymNjrCM>.

-Kroll, Simone et Lucien, Lecture by Simone and Lucien Kroll, 2017. <https://www.youtube.com/watch?v=JxbivmDkMOY>

-Anne Lacaton & Jean-Philippe Vassal et Frédéric Druot VF, 2018. <https://www.youtube.com/watch?v=adXnaLWALjk>.

-Lucan Jacques, « Habiter », par Jacques Lucan, Conférence Cité de l'architecture, 11.22.2021, <https://www.youtube.com/watch?v=PBpsTeewkIw&t=2068s>

-Marcel Hénaff, *Forme de l'espace construit, forme de la pensée : du village Bororo à la ville-réseau* - M. Hénaff, 2022. <https://www.youtube.com/watch?v=EG-eUGmdCic>.

-Magne, Émile, et Thierry Paquot. *L'esthétique des villes*. Gollion (Suisse): Infolio, 2012.

-Main mise sur les villes, 2016. [https://www.youtube.com/watch?v=g\\_iTi1un0s](https://www.youtube.com/watch?v=g_iTi1un0s).

-Villes et marchandisations des espaces publics : Quand les citoyens se mobilisent, 2018. <https://www.youtube.com/watch?v=kBSpwAxKJB4>.

-Michel Foucault, « Des Espaces Autres. Hétérotopies, Conférence Au Cercle d'études Architecturales », Michel Foucault, Info., 1967, <https://foucault.info/documents/heterotopia/foucault.heterotopia.fr/>.

-John Habraken - *The Limits Of Professionalism*, 2015, [https://www.youtube.com/watch?v=RCfahx9\\_DY](https://www.youtube.com/watch?v=RCfahx9_DY).

-Jean Renaudie and the Renewal of the Ivry Town Centre, 2015. <https://www.youtube.com/watch?v=DJ2U9wx42LE>.

-Saladé Kevin, Henry Van de Velde, précurseur du Bauhaus et fondateur de la Cambre, 2020, <https://www.youtube.com/watch?v=Y8FTNINtyS4>.